



Schule, Ausbildung und Beruf im alpinen Raum

Berufsbiographische Porträts von Südtiroler, Bündner und Walliser
Lehrpersonen, aufgezeichnet von Studierenden



Préface

Par Patrice Clivaz, Directeur de la HEP-VS

Dans le cadre de ses collaborations internationales et de ses projets de recherche et développement, la HEP-VS a participé à un projet européen consacré aux petites écoles en région de montagne. Identifié sous le nom de « Schulalpin Lehrerbiographien » ce projet a rassemblé les institutions de formation du canton du Valais, des Grisons et du Tyrol du Sud italien. Il s'est concrétisé de diverses manières dont la publication d'un important ouvrage de 735 pages, « Schule, Ausbildung und Beruf im alpinen Raum » paru en allemand aux éditions A. Weger en 2013 à Brixen.



La couverture de cette brochure reprend justement celle de l'ouvrage. Y ont participé 93 enseignantes et enseignants retraités de l'arc alpin européen. En ce qui concerne notre canton, c'est grâce aux étudiantes et étudiants francophones et germanophones ayant suivi le thème 1.4 à Brigue que 23 personnes ont été interviewées.

Ces entretiens savoureux font l'objet entre autres de cette publication qui permet de partir à la rencontre de destins assez extraordinaires, de Bozen-Bolzano en Italie, en passant par l'Engadine jusqu'au Chablais valaisan. Le texte dans le livre est en allemand car c'est la langue allemande qui réunit ce très vaste espace qui couvre deux pays mais les parties concernant les rencontres valaisannes sont traduites en français grâce au travail remarquable des deux professeurs, Alain Metry et Edmund Steiner, et reproduites dans le présent « tiré à part ».

Au-delà de la fantastique balade géographique, c'est la force de cette communauté de destins qui apparaît. Un des objectifs fut de permettre aux futurs enseignants de se nourrir des expériences et du savoir des plus anciens, car si chaque époque doit réécrire son temps en fonction de la réalité qui évolue, il y a en pédagogie des constantes qui demeurent.

Ce travail est un des produits de la collaboration fructueuse qui s'est mise en place autour du massif du Gothard, là où naissent tant le Rhône, le Rhin que le Tessin. Couvrant toutes les langues de la Suisse, du romanche au français, de l'allemand à l'italien, cet axe de recherches communes rassemblant les HEP des Grisons, du Tessin et du Valais, se fonde sur le fort potentiel et les particularités de ces régions montagnardes. Mon souhait est qu'il contribue à renforcer le rôle moteur d'une « école » à l'écoute des réflexions scientifiques mais toujours aussi fortement ancrée dans sa région.

Patrice Clivaz, avril 2014



Table des matières

| | |
|---|-----|
| Préface - Clivaz Patrice | 1 |
| Dorsaz Gisèle (*1928) - Dorsaz Myriam et Pravato Flora (p. 215) | 3 |
| Moulin Fernand (*1935) - Bruchez Manon et Fleury Jérémy (p. 328) | 20 |
| Pralong Michèle (*1935) - Barras Nicole et Perrin Meghann (p. 347) | 25 |
| Delavy André (*1937) - Châtillon Aline (p. 387) | 34 |
| Berthod René (*1938) - Meylan Virginie et Pedroni Isaline (p. 404)..... | 38 |
| Métroz André (*1941) - Grange Camille et Rossier Pauline (p. 458) | 45 |
| Warnery Françoise (*1943) - Wild Hunacek Pascale (p. 489) | 49 |
| Grange Jean-François (*1944) - Donnet Victoria et Saillen Jennifer (p. 533) | 59 |
| Anonyme (*1947) - Sandra Pio et François Rothen (p. 616) | 66 |
| Bex Thérèse (*1947) - Gauye Aurélie et Lovey Florence (p. 576) | 73 |
| Brocard Pédrequin Sylvia (*1948) - Baumgartner Gaëlle et Bourdin Romy (p. 654) . | 77 |
| Epiney Clément (*1948) - Monnet Sylvie et Naoux Charlène (p. 625) | 83 |
| Anonyme (*1950) - Aymon Bénédicte (p. 675) | 89 |
| Fournier Dominique (*1950) - Melly Morgane et Romailier Sabrina (p. 684) | 96 |
| Vouilloz Etienne (*1950) - Pajaziti Argjenta (p. 689) | 102 |
| Walder Elfrida (*1950) - Rogova Eremira (p. 695) | 107 |
| Morisod Eric (*1952) - Ramadani Nita, May Jérémy & Brodowsky Anaïs (p. 716) | 114 |
| Oguey Eric (*1952) - Eap Emély et Hasler Margaux (p. 710) | 116 |
| Vuignier-Julien Susan (*1952) - Gisi Mélissa (p. 719) | 121 |
| Salamin Madeleine (*1953) - Vuk Natasa & Pangjaj Bajramj Gentiana (p. 724) | 125 |
| Roux Alexis (*1955) - Crettol Daniel et Délèze Christophe (p. 729) | 131 |

Dorsaz Gisèle (*1928)

Interviewée par Dorsaz Myriam et Pravato Flora

Brève présentation

Gisèle Dorsaz, née Carron, a vu le jour en 1928. Ses parents étaient agriculteurs et vigneron-viticulteurs. Elle n'avait qu'une sœur, Blanche, plus âgée qu'elle. Elle habitait une ferme dans les prés sur la rive gauche du Rhône à Fully.

L'école étant enfant

L'école était très importante pour sa famille. Sa mère rêvait d'être institutrice, mais n'avait pas pu concrétiser son rêve. Gisèle était très suivie à la maison, car, pour ses parents, il n'y avait rien de plus important qu'une bonne formation. Elle ne quittait jamais la maison sans avoir fait tous les travaux demandés et sans connaître par cœur toutes ses leçons.

Gisèle allait à l'école à pied. Elle a commencé les cours à 5 ans en allant à la « Petite école » où ils apprenaient à lire et à écrire. Gisèle a été dans de nombreuses écoles différentes et a été la seule de son âge à aller à l'école supérieure.

Lorsqu'elle était en primaire, les élèves de son âge étaient systématiquement divisés en deux divisions d'une trentaine d'élèves chacune.

Le style d'enseignement dépendait beaucoup de l'enseignant. La majorité était composée d'enseignants très sévères. Certains étaient même très violents envers les élèves et les frappaient. D'autres étaient plus pacifiques.

Gisèle se rappelle que les enfants montaient en rang deux par deux.

Le français et l'arithmétique étaient les branches les plus importantes.

L'école normale

Le métier d'enseignante a été choisi par la mère de Gisèle. Sa grande sœur a d'ailleurs aussi fait l'école normale avant d'entrer dans les ordres où elle a continué d'enseigner. Gisèle n'a pas eu de problèmes avec la décision de sa mère, car elle aimait apprendre.

Les étudiants ou étudiantes devaient passer un examen d'entrée.

Gisèle étant trop jeune pour entrer à l'école normale, elle a dû faire une année « passerelle ». Ses résultats étant très bons, elle a obtenu l'autorisation de suivre les cours des premières années, mais, à la fin de l'année, elle devait tout de même passer les examens de la passerelle et non ceux de première année.

Gisèle n'avait pas particulièrement de modèle parmi les enseignants qu'elle côtoyait. Elle écoutait les conseils et faisait comme elle voulait en ne gardant que ce qui l'intéressait.

Il n'y avait pas de liens particuliers entre l'entrée à l'école et la religion dans le sens où une de ses amies qui était à l'école normale était ouvertement athée et cela ne posait aucun problème. Les enseignantes étaient par contre toutes des religieuses et l'enseignement religieux était important dans le programme scolaire.

Au niveau financier, Gisèle a eu le soutien de ses parents.

Les enseignants devaient être des généralistes et donc tout apprendre.

Les enseignants portaient le titre de « régents ».

Gisèle avait très peu de livres à l'école normale.

L'enseignement

Il n'y avait aucun concours ou entretien d'embauche pour trouver une place de travail. Les gens savaient qui sortait de l'école normale à la fin de l'année et venaient chercher les enseignants dont ils avaient besoin. L'employeur de Gisèle est venu à sa rencontre sur son chemin de l'école et lui a tout simplement dit qu'il l'engageait pour la rentrée prochaine.

Le salaire de Gisèle était de 345.- au départ et, après quatre ans, de 530.-. C'était peu pour l'époque. Elle se rappelle que, l'année qui a suivi son arrêt, les salaires ont augmenté.

Le bâtiment dans lequel elle travaillait était relativement récent. Les pièces étaient grandes et des élèves de tous les degrés primaires se trouvaient dans cette école. Dans les salles, il y avait un tableau noir, des craies blanches, mais pas de cartes ni lavabos.

Il y avait peu de communication avec les parents mis à part les notes. Les élèves ramenaient chaque mois un livret scolaire avec leurs notes que les parents signaient. Le contact avec eux était cependant généralement très bon, car il y avait beaucoup de respect. Gisèle se rappelle de parents qui l'ont apostrophée dans la rue pour la remercier pour ce qu'elle faisait pour leurs enfants.

Les horaires de travail correspondaient aux horaires de cours. Gisèle n'avait pas besoin de venir avant ou de rester plus longtemps mis à part si elle devait préparer quelque chose. Il n'y avait pas non plus d'appui ou autres. Il y avait beaucoup de travail à côté des cours dû à la préparation des cours et aux corrections.

Gisèle n'avait pas de supérieurs dans son bâtiment où il n'y avait que des enseignants. Ils avaient la paix et pouvaient gérer leurs affaires comme bon leur semblait. Parfois, l'inspecteur scolaire venait et demandait à voir le journal de classe, mais c'était très rare. La commission scolaire venait parfois. Elle était composée de n'importe qui (gens qui n'ont rien à voir avec le monde scolaire).

Le jeudi après-midi était la demi-journée de congé de la semaine. Pendant ce temps, elle travaillait pour ses cours, aidait son mari agriculteur ou faisait des remplacements.

La proportion homme vs femme parmi les instituteurs était à peu près égale, car filles et garçons étaient dans des classes séparées et avaient des professeurs du même sexe qu'eux.

L'année scolaire durait 6 mois du 2 novembre au 30 avril.

Gisèle n'enseignait pas en infantine, les élèves qui venaient de la « petite école » savaient déjà lire et écrire, mais en primaire et ses élèves étaient âgés de 5 à 14 ans puis allaient à l'école ménagère.



Gisèle avait 28-30 élèves par classe. Il n'y avait que des filles. Les premiers élèves que Gisèle a eus avaient 6 ans de moins qu'elle. Elle avait trois divisions officielles au sein de sa classe. Réellement, elle en avait presque à chaque fois quatre même si légalement les enseignants ne devaient pas en avoir plus que trois. Les élèves étaient répartis en fonction de leur âge. Deux, trois divisions travaillaient seules pendant que Gisèle s'occupait d'une en particulier.

Gisèle a appris sur le tas à l'aide d'un cousin la façon de gérer une classe.

Les élèves étaient tous droitiers. Gisèle pense que c'est dû au fait qu'à la « petite école » où les enfants apprenaient à écrire on les forçait à écrire avec la main droite. Plusieurs de ses propres enfants nés dans les années suivantes l'ont été et ils ont eu le choix d'écrire avec une main ou une autre, mais on leur conseillait quand même de prendre la main droite si c'était possible pour éviter de tacher la feuille avec l'encre.

Au niveau des moyens d'enseignements, Gisèle a l'impression qu'il s'agissait toujours des mêmes livres que dans son enfance. La matière n'avait pas changé. Elle se rappelle cependant d'une grande nouveauté, les fiches qu'elle a découvertes durant un stage à Fully lorsqu'elle avait 19 ans, en 1947.

Pour l'arithmétique, elle ne disposait que d'exercices faciles ou difficiles. Il n'y avait pas d'entre-deux. Les enseignants devaient eux-mêmes créer tout ce dont les élèves avaient besoin entre les deux.

Gisèle se rappelle que les élèves apprenaient leurs livrets pas cœur. Cette pratique a par la suite été supprimée puis réintroduite.

Les élèves faisaient de nombreuses dictées et l'accent était fortement mis sur l'orthographe.

Le catéchisme avait une place très importante.

Gisèle a enseigné beaucoup de couture, chose que les garçons ne faisaient pas.

En géographie, les élèves apprenaient d'abord les cantons, districts, communes par cœur. Ils passaient ensuite aux pays et à leurs capitales.

Il n'y avait en revanche pas d'environnement, juste une promenade d'école. L'environnement s'apprenait dans la vie de tous les jours dans le cadre de la famille et au contact de la nature.

Il y avait de grandes différences dans la formulation et la façon d'apprendre par rapport à maintenant (elle compare avec ce que lui explique sa fille, enseignante elle aussi). Elle se rappelle notamment de Quizner avec des réglettes.

Gisèle a travaillé quatre ans et a arrêté à la naissance de son premier fils.

« Ce qu'il y a de formidable dans ce métier c'est qu'on est face à un enfant et qu'on lui donne. Il est là et on lui donne ce qu'il n'a pas et il le prend. C'est ça. Ce n'est pas juste du français ou de l'arithmétique. C'est tout, c'est éduquer aussi. »

Fiches de salaire



COMPTABILITÉ GÉNÉRALE DE L'ÉTAT DU VALAIS HAUPTBUCHHALTUNG DES STAATES WALLIS

Bordereau de traitement pour l'année scolaire 1949 / 50
Gehaltsliste für das Schuljahr 19

Personnel enseignant Lehrpersonal

Sion, le 15 octobre 1949
Sitten, den
Mademoiselle Gisèle Carron
Institutrice
FULLY

| | |
|--|------------|
| Traitement initial Grundgehalt | Fr. 450.-- |
| Allocation de déplacement Wohnortszulage | 30.-- |
| Prime d'âge Alterszulage | |
| Allocation de ménage Haushaltungszulage | |
| Allocation familiale de base (Fr. 20.— par enfant au-dessous de 18 ans) Familien-Grundzulage (Fr. 20.— für jedes Kind unter 18 Jahren) | |
| Allocation de renchérissement de base Grund-Teuerungszulage | 50.-- |
| Allocation familiale de renchérissement (Fr. 10.— par enfant au-dessous de 18 ans) Familien-Teuerungszulage (Fr. 10.— für jedes Kind unter 18 Jahren) | |

Traitement total brut
Brutto-Gesamtgehalt Fr. 530.--

| | |
|--------------------------------------|------------|
| Part de la Commune Gemeindeanteil | Fr. 163.20 |
| Part de l'Etat Staatsanteil | Fr. 366.80 |

RETENUES:
ABZÜGE:

| | | |
|---|---|--------------|
| Caisse de retraite Ruhegehaltskasse | { 6% du traitement total des Gesamtgehältes 25% de l'augmentation du traitement légal jeder Erhöhung des gesetzl. Gehältes | Fr. 31.80 |
| | | |
| Assurance-vieillesse et survivants (2% du traitement total) Alters- und Hinterlassenenversicherung (2% des Gesamtgehältes) | | 10.60 |
| | | <u>42.40</u> |

Traitement net (Part de l'Etat)
Netto-Gehalt (Staatsanteil) Fr. 324.40 = 1932.9

Mois de novembre: Abonnement E. P. - Responsabilité civile - Cotisation S. V. E. - Cotisation Société des Instituteurs
Monat November: Abonnement der Schweizerschule - Haftpflichtversicherung - Beitrag Lehrerverein

Mois de mars: Cotisation „Services publics“
Monat März: Personalverbands-Beitrag „Öffentliche Dienste“

Comptabilité générale de l'Etat du Valais
Hauptbuchhaltung des Staates Wallis

DÉPARTEMENT DES FINANCES
DU CANTON DU VALAIS

Sion, le 28 novembre 1947

Comptabilité générale

Bordereau de traitement pour l'année scolaire 1947/48

Mademoiselle Gisèle CARRON, institutrice,

FULLY

| | |
|---|----------------------|
| Années de service : 0 | |
| Traitement initial | Fr. 180.-- |
| Allocation de déplacement | > 15.-- |
| Prime d'âge | > 25.-- |
| Allocation familiale | > |
| Nombre d'enfants en-dessous de 20 ans | > |
| Prime de renchérissement | > 80.-- |
| Nouveau renchérissement Fr. 20.-- + Fr. 25.-- | > 45.-- |
| Total Fr. | <u>345.--</u> |

Part de la Commune Fr. 121.80
Part de l'Etat Fr. 223.20

A déduire :
Cotisation à la Caisse de Retraite Fr. 30.70
Contribution à la Caisse cantonale de Compensation (2%) > 6.90 37.60

TRAITEMENT NET (part de l'Etat) Fr. 185.60

Mois de novembre :
Cotisations S.V.E., abonnement E.P., Resp. civile, Cotis. Caisse au décès Fr. 11.50

DÉPARTEMENT DES FINANCES :

Comptabilité Générale :

Handwritten signature

Handwritten calculations:
185.60
121.80
307.40



COMPTABILITÉ GÉNÉRALE DE L'ÉTAT DU VALAIS
HAUPTBUCHHALTUNG DES STAATES WALLIS

Bordereau de traitement pour l'année scolaire 1948-1949
Gehaltsliste für das Schuljahr 1948-1949

Personnel enseignant
Lehrpersonal

Sion, le 31 janvier 1949
Sitten, den

Mademoiselle Gisèle CARRON

Institutrice

FULLY

| | |
|--|------------|
| Traitement initial | Fr. 450.-- |
| Grundgehalt | |
| Allocation de déplacement | 30.-- |
| Wohnortszulage | |
| Prime d'âge | |
| Alterszulage | |
| Allocation de ménage | |
| Haushaltungszulage | |
| Allocation familiale de base (Fr. 20.— par enfant au-dessous de 18 ans) | |
| Familien-Grundzulage (Fr. 20.— für jedes Kind unter 18 Jahren) | |
| Allocation de renchérissement de base | 50.-- |
| Grund-Teuerungszulage | |
| Allocation familiale de renchérissement (Fr. 10.— par enfant au-dessous de 18 ans) | |
| Familien-Teuerungszulage (Fr. 10.— für jedes Kind unter 18 Jahren) | |

Traitement total brut
Brutto-Gesamtgehalt Fr. 530.--

Part de la Commune Fr. 163.20
Gemeindeanteil
Part de l'Etat Fr. 366.80
Staatsanteil

RETENUES:
ABZÜGE:

| | | |
|--|---|-----------|
| Caisse de retraite | { 6% du traitement total des Gesamtgehältes 25% de l'augmentation du traitement légal jeder Erhöhung des gesetzl. Gehältes | Fr. 31.80 |
| Ruhegehaltskasse | | |
| Assurance-vieillesse et survivants (2% du traitement total) | | 10.60 |
| Alters- und Hinterlassenenversicherung (2% des Gesamtgehältes) | | |
| | | 42.40 |

Traitement net (Part de l'Etat)
Netto-Gehalt (Staatsanteil) Fr. 321.40

Mois de novembre: Abonnement E. P. - Responsabilité civile - Cotisation S. V. E. - Cotisation Société des Instituteurs
Monat November: Abonnement der Schweizerschule - Haftpflichtversicherung - Beitrag Lehrerverein

Mois de mars: Cotisation „Services publics“
Monat März: Personalverbands-Beitrag „Öffentliche Dienste“

N.B. La différence pour les mois de janvier à avril 1948 et des mois de novembre/décembre 1948 vous sera versée avec le traitement du mois de janvier 1949.

Comptabilité générale de l'Etat du Valais
Hauptbuchhaltung des Staates Wallis



COMPTABILITÉ GÉNÉRALE DE L'ÉTAT DU VALAIS
HAUPTBUCHHALTUNG DES STAATES WALLIS

Bordereau de traitement pour l'année scolaire 19 47 / 48
Gehaltsliste für das Schuljahr 19 .. / ..

Personnel enseignant
Lehrpersonal

Sion, le 9 octobre 1948

Sitten, den

Mademoiselle Gisèle Carron

Institutrice

Fully

| | |
|--|------------|
| Traitement initial Grundgehalt | Fr. 450.-- |
| Allocation de déplacement Wohnortszulage | |
| Prime d'âge Alterszulage | |
| Allocation de ménage Haushaltungszulage | |
| Allocation familiale de base (Fr. 20.— par enfant au-dessous de 18 ans) Familien-Grundzulage (Fr. 20.— für jedes Kind unter 18 Jahren) | |
| Allocation de renchérissement de base Grund-Teuerungszulage | 50.-- |
| Allocation familiale de renchérissement (Fr. 10.— par enfant au-dessous de 18 ans) Familien-Teuerungszulage (Fr. 10.— für jedes Kind unter 18 Jahren) | |

Traitement total brut
Brutto-Gesamtgehalt

Fr. 500.--

Part de la Commune
Gemeindeanteil

Fr. 121.80

Part de l'Etat
Staatsanteil

Fr. 378.20

RETENUES:
ABZÜGE:

| | | |
|---|---|-----------|
| Caisse de retraite Ruhegehaltskasse | { 6% du traitement total des Gesamtgehaltes 25% de l'augmentation du traitement légal jeder Erhöhung des gesetzl. Gehaltes | Fr. 30.-- |
| | | - |
| Assurance-vieillesse et survivants (2% du traitement total) Alters- und Hinterlassenenversicherung (2% des Gesamtgehaltes) | | 10.-- |

40.--

Traitement net (Part de l'Etat)
Netto-Gehalt (Staatsanteil)

Fr. 338.20

Mois de novembre: Abonnement E. P. - Responsabilité civile - Cotisation S. V. E. - Cotisation Société des Instituteurs
Monat November: Abonnement der Schweizerschule - Haftpflichtversicherung - Beitrag Lehrerverein

Mois de mars: Cotisation „Services publics“
Monat März: Personalverbands-Beitrag „Öffentliche Dienste“

Comptabilité générale de l'Etat du Valais
Hauptbuchhaltung des Staates Wallis

RÉPARTITION HEBDOMADAIRE DES HEURES DE TRAVAIL

(Tiré du Plan d'Etudes)

| Matières | Degré inférieur | | Degré moyen | | Degré inférieur | |
|--|-----------------|-----------|-------------|-----------|-----------------|-----------|
| | Gar. | Fil. | Gar. | Fil. | Gar. | Fil. |
| Instruction religieuse (Catéchisme, Histoire sainte) | 3 | 3 | 3 | 3 | 3 | 3 |
| Langue maternelle (Grammaire — Orthographe, vocabulaire, composition française — Leçons de choses) | 4 | 3 | 8½ | 7 | 8½ | 7 |
| Arithmétique, Syst. mét., Calcul mental, Géométrie, Comptabilité | 4 | 3 | 5 | 4½ | 6 | 5 |
| Histoire et Géographie | ½ | — | 3 | 1 | 3 | 2 |
| Lecture | 5½ | 5 | 3 | 3 | 2 | 1½ |
| Ecriture | 3½ | 2 | 2 | 1½ | 2 | ½ |
| Dessin | 1 | — | 1 | 1 | 1 | 1 |
| Chant et solfège | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 |
| Gymnastique et Jeux divers | 2 | 1 | 2 | 1 | 2 | 1 |
| Travaux manuels, Economie domestique | — | 6 | — | 6 | — | 7 |
| Récréations | 2½ | 2 | 2½ | 2 | 2½ | 2 |
| TOTAUX | 27 | 26 | 31 | 31 | 31 | 31 |

Modèle de PLAN-

| | LUNDI | | | MARDI | | | MERCREDI | | |
|----------------|---|--|-------------------------|---|--|-------------------------|---------------------------------------|---|-------------------------|
| Heures | Ière Div. | IIème Div. | IIIème Div. | Ière Div. | IIème Div. | IIIème Div. | Ière Div. | IIème Div. | IIIème Div. |
| Matin | | | | | | | | | |
| 8-8.25 h. | Hist. Ste | <i>Préparation de la leçon</i> | | Hist. Ste | <i>Répétition des leçons</i> | | Hist. Ste | <i>Répétition des leçons</i> | |
| 8.25-8.45 h. | <i>Etude des prières (m) Ecriture</i> | Catéchisme Récitation et Explications | | <i>Etude des prières (m) Ecriture</i> | Histoire sainte Récitation et Explications | | <i>Etude des prières Ecriture</i> | Catéchisme | |
| 8.45-9.15 h. | Lecture | <i>Ex. écrit. Etude de marc. choisis. ou pr. de la lecture</i> | | Lecture | <i>Ex. écrit. Etude de marc. choisis. ou pr. de la lecture</i> | | Lecture | <i>Etude de marc. choisis. Prép. de Lecture. Texte du chant</i> | |
| 9.15-9.25 h. | <i>Lecture (m)</i> | Lecture | | <i>Lecture (m)</i> | Lecture | | <i>Lecture (m)</i> | Lecture | |
| 9.25-9.45 h. | <i>Copie</i> | | | <i>Copie ou Exercice</i> | | | <i>Copie ou Exercice</i> | | |
| 9.45-10 h. | Récréation surveillée — | | | | | | | | |
| 10-10.15 h. | Calcul | <i>Répétition de la leçon</i> | | Calcul | <i>Répétition des leçons</i> | | Calcul | <i>Répétition de la leçon</i> | |
| 10.15-10.35 h. | <i>Calcul écrit</i> | Leçon <i>Devoir</i> | <i>Devoir de calcul</i> | <i>Calcul écrit</i> | Leçon <i>Devoir de calcul</i> | <i>Devoir de calcul</i> | <i>Calcul écrit</i> | Leçon <i>Devoir de calcul</i> | <i>Devoir de calcul</i> |
| 10.35-11 h. | <i>Ecriture</i> | Leçon <i>Ecriture</i> | | <i>Ecr. ou dess.</i> | Leçon <i>Ecriture</i> | | <i>Ecriture</i> | Gymnastique | |
| Soir | | | | | | | | | |
| 1-1.20 h. | Lecture ou langue | <i>Répétition des leçons</i> | | Lecture ou langue | <i>Répétition des leçons</i> | | Lecture ou langue | <i>Répétition de la leçon</i> | |
| 1.20-1.40 h. | <i>Ex. de franç. ou copie</i> | Langue | <i>Devoir de fr.</i> | <i>Ex. orthogr. ou copie</i> | Langue | <i>Ex. de franç.</i> | <i>Exercice fr.</i> | Exercice de français commun | |
| 1.40-2 h. | Calcul | <i>Devoir d'ap.</i> | Langue | Calcul | <i>Devoir</i> | Langue | Calcul | <i>Devoir d'application</i> | |
| 2-2.30 h. | <i>Ecriture</i> | Histoire | | <i>Ecriture</i> | Géographie | | <i>Ecriture</i> | | |
| 2.30-2.45 h. | Récréation surveillée — | | | | | | | | |
| 2.45-3.05 h. | Leçons de choses | <i>Devoir (ste) ou rép. de leçon suiv.</i> | <i>Devoir de fr.</i> | Géograph. | <i>Répétition</i> | <i>Devoir de fr.</i> | Leçons de choses | <i>Répétition de la leçon</i> | |
| 3.05-3.30 h. | <i>Lecture (m)</i> | Histoire | | <i>Lecture (m)</i> | Géograph. | | <i>Lecture (m)</i> | Histoire | |
| 3.30-4 h. | | Lecture par le maître | | <i>Lecture (m)</i> | Leçon de choses | | | Chant | |
| 4 h. | <i>Sortie</i> | Sortie | | <i>Sortie</i> | Sortie | | <i>Sortie</i> | <i>Sortie</i> | |

Tous les jours, matin et soir, inspection rapide de propreté -- Appel

| | | | | | |
|---|--|---|---|--|---|
| Hist. Ste <i>Etude des prières (m)</i> <i>Ecriture</i> | <i>Répétition des leçons</i> Histoire sainte | Hist. Ste <i>Etude des prières (m)</i> <i>Ecriture</i> | <i>Répétition des leçons</i> Catéchisme | Hist. Ste <i>Etude prière ou catéchisme</i> | <i>Répétition des leçons</i> Evangile du dimanche |
| Lecture <i>Lecture (m)</i> <i>Ex. de franç. ou copie</i> | <i>Etude de morc. chois. Préparation de la lecture</i> Lecture | Lecture <i>Lecture (m)</i> <i>Ex. de franç. ou copie</i> | <i>Etude de morc. chois. Préparation de la lecture</i> Lecture | Lecture <i>Lecture (m)</i> <i>Ex. de franç.</i> | <i>Etude de morc. chois. Prép. de Lecture. Texte du chant</i> Lecture |
| Aération | | | | | |
| Calcul <i>Calcul écrit</i> | <i>Répétition de la leçon</i> Leçon <i>Devoir de calcul</i> Leçon Ecriture | Calcul <i>Calcul écrit</i> | <i>Répétition des leçons</i> Leçon <i>Devoir de calcul</i> Leçon Ecriture | Calcul <i>Calcul écrit</i> | <i>Répétition de la leçon</i> Leçon <i>Devoir</i> Leçon Gymnastique |
| <i>Dessin</i> | | Lecture ou langue <i>Exercice fr.</i> | <i>Répétition de la leçon</i> Langue <i>Exercice fr.</i> | Lecture ou langue | Dessin |
| | | <i>Calcul</i> | <i>Devoir</i> Langue | <i>Calcul</i> | |
| | | <i>Ecriture</i> | Géographie | <i>Ecriture</i> | Langue |
| Aération | | | | | |
| | | Géograph. | <i>Répétition</i> <i>Devoir de fr.</i> | Leçon de choses | <i>Répétition de la leçon</i> |
| | | <i>Lecture (m)</i> | Géograph. | <i>Lecture (m)</i> | Histoire |
| | | <i>Sortie</i> | Leçon de choses | <i>Sortie</i> | Chant |
| | | | <i>Sortie</i> | <i>Sortie</i> | <i>Sortie</i> |

(Les leçons marquées en caractères gras sont faites par le maître).
La lettre *m* = moniteur.

Répartition mensuelle du Programme

MODÈLE

(pour classe à trois degrés)

III. Degré inférieur — II. Degré moyen — I. Degré supérieur

Mois de novembre

| | Degré | |
|--|-------|---|
| Catéchisme | III. | Le 9e article du symbole. |
| | II. | Le 4e commandement de Dieu. |
| | I. | La Prière. |
| Bible | III. | La création du monde, Caïn et Abel. Le Déluge. |
| | II. | Les Israélites en Egypte. Le tribut à César. |
| | I. | Jésus fait son entrée à Jérusalem. Les vendeurs chassés du temple. |
| Grammaire | III. | Vocabulaire d'après leçons de choses et de lecture. Dictées de mots et de petites phrases. |
| | II. | <i>1re année</i> : Leçons 10, 11, 12 et 13. — <i>2me année</i> : Leçons 30, 31 et 32. |
| | I. | Participe passé des verbes pronominaux. Verbe impersonnel : C'est, ce sont. Formes actives. |
| Rédaction | III. | Courts récits concernant les travaux de l'automne. Le menuisier. Le charron. |
| | II. | Le tailleur. Le cordonnier. Le maçon. Le terrassier. |
| | I. | L'étable. Feuillages d'automne. Derniers beaux jours. Les feuilles chassées par le vent. Sur la route, au passage d'un troupeau. |
| Lecture | III. | Lec. 9 à 18. |
| | II. | Nos 47, 62, 12, 13, 85, 121. |
| | I. | Nos 150, 157, 197, 101, 49. |
| Poésie | III. | Nos 22, 40, 43, 57. |
| | II. | Morgarten. Le mal du pays. |
| | I. | Saison des semailles. Le gland et la citrouille. |
| Leçons de choses | III. | Meunier, bûcheron, scieur, charretier, camionneur. |
| | II. | Renard, blaireau, pic, hibou, chouette. |
| | I. | Densité des corps. Les leviers. Le son. Les eaux-de-vie. |
| Arithmétique | III. | Nombres 11, 12, 13 et 14. |
| | II. | Livrets de 2 et de 3. |
| | I. | Nombres de 1 à 1000, multiplication. %, problème (suite). — Trapèze. — Prix de revient. |
| Histoire et Instruction civique | III. | Conrad. Rodolphe III. La trêve de Dieu. |
| | II. | La réforme. |
| | I. | Les Finances cantonales. |
| Géographie | III. | Territoire communal. Bornes et poteaux indicateurs. Orientation. |
| | II. | Valais : Localités de la plaine. Récapitulation générale de la géographie du canton. |
| | I. | Notions sur la lecture des cartes. — Amérique : Notions générales. |
| Dessin | III. | Dessin d'outils simples : marteau, hache, rabot, serre-joint, ciseau. |
| | II. | Objets et ornements avec arcs de cercles et courbes. Perspective du prisme, de la pyramide. Dessin géométrique. |
| | I. | |
| Ecriture | III. | Majuscules T, F, S, L. Mots et petites phrases contenant ces lettres. |
| | II. | Minuscules du 4me groupe. Moyenne. Mots et petites phrases en application. |
| | I. | Majuscules du 4me groupe. Grosse et fine. Titres et textes en application. Proverbes et maximes. |
| Chant | III. | Notes sol, la, si, do. |
| | II. | Solfège 90 à 100. Chants No 2, 21, 23. |
| | I. | Solfège 173 à 180. Lecture à deux voix 224 à 228. Partie mélodique 15 à 18. |
| Gymnastique | III. | Marche et course : formations diverses. Préliminaires : exercices combinés bras et jambes; flexions et rotation du torse. Saut en longueur et en hauteur. Barres parallèles. Lutte de propulsion et de traction. Exercices respiratoires. |
| | II. | |
| | I. | Jeux : Le ballon passé dans le cercle; idem en ligne; idem en zigzag ou en cercle. |
| Travaux à l'aiguille | III. | <i>1er année</i> : Surjets. Tricots à l'endroit avec maille de couture. — <i>2me année</i> : Barette, Mouchoir de poche à ourler. |
| | II. | |
| | I. | Point de croix. Point d'ornement sur grosse toile. Mailles à l'endroit et à l'envers sur tons clairs. |

Programme du mois de décembre 1947

à établir à l'avance

| | Division |
|---|--|
| Catéchisme, Bible | I ch. 48-59. II questions principales. Avenir Escl. de Joseph au Bois Israël. III la grâce sacrifiante, actuelle - naissance de Jésus. |
| Grammaire | I Pronoms pers. - démonstr. - Analyse de ces pronoms. II Conf. T. Surtout - noms - pluriel - al. ail. III Pluriel ou - al - aux. |
| Rédaction | I Suivant le texte d'intérêt: les oiseaux. II Sujet de réd. selon questionnaire. |
| Lecture - Poésie - Leçons de choses | Suite de manuel - Poésie de Noël |
| Arithmétique | I tel. = II long contour. III soustr. |
| Histoire et Inst. civique | I fondation Conf. - Margarten II " |
| Géographie | I Pontref. Marigny - Lion - Liem - Hérens. II Cols de la rive gauche. |
| Dessin | Houais et al. Sapins Objets de Noël |
| Ecriture | I II R. D. V. B. |
| Chant | Noël |
| Gymnastique | Pasive |

JOURNAL DE CLASSE

3^e semaine de novembre

MATIN

| | 1ère Division | 2me Division | 3me Division |
|----------|---|---|--|
| Lundi | <p>Probl. chemins. Conj.</p> <p>D: Un bon feu.</p> | <p>Calcul oral.</p> <p>Probl. contour, Conj.</p> <p>Catéchisme</p> <p>D: le chant du feu.</p> <p>Corrections.</p> | <p>Opérations</p> <p>Cat. Lecture</p> <p>Opérations</p> <p>Pluriel des noms.</p> <p>Dictée.</p> <p>Noms d'arbres.</p> |
| Mardi | <p>Pr: chemins. Conj.</p> <p>D: Voc.</p> <p>Exp: étymologie.</p> | <p>Calcul oral.</p> <p>Conj.</p> <p>Probl. m. long.</p> <p>Catéchisme</p> <p>D: Voc.</p> <p>Exp: Con.</p> | <p>Copier noms. Opérations</p> <p>Cat. Lecture</p> <p>Opérations</p> <p>Mots d'après gravure.</p> <p>Dictée</p> <p>Copie</p> |
| Mercredi | <p>Pr: chemins. autour</p> <p>Conj.</p> <p>D: Voc.</p> <p>Secture analysée.</p> | <p>Messe à Marembroz</p> <p>Pr: contour.</p> <p>Conj.</p> <p>D: Voc.</p> <p>analyse. Cor. dictée</p> <p>Leçon cat. par M^r le vicaire</p> | <p>Mots p^r dictée. Opérations</p> <p>Cat. Lecture</p> <p>D: noms.</p> <p>Mots d'après gravure.</p> |
| Jeudi | <p>Pr: chemins. Conj.</p> <p>D: Voc.</p> <p>Réd: Aujourd'hui et autrefois</p> | <p>Calcul oral.</p> <p>Conj. tour</p> <p>Pr:</p> <p>Catéchisme</p> <p>D: Voc.</p> <p>Copier p^r devoir</p> | <p>Opérations</p> <p>Cat. Lecture</p> <p>Opé.</p> <p>Noms d'après gravure.</p> <p>Dictée.</p> <p>Copie</p> |
| Vendredi | <p>Probl. ref. pour</p> <p>Conj.</p> <p>D: Voc.</p> <p>D: de l'opé</p> | <p>Calcul oral</p> <p>Exp: à l'opé</p> <p>Probl. ref. du 1^{er} petit</p> <p>Cal.</p> | <p>Opérations</p> <p>Dict. Cat</p> <p>Opé</p> <p>Reception des noms.</p> <p>D</p> <p>Chercher des noms de p</p> |

| | | |
|---|--|---|
| <p>Hist: <i>Geogr.</i> Exf. pluri sur le feu. Analyse: p. 205. ex. 214 - Voc. Rép. Voc. Voc: <i>la maison des leur.</i> D: Probl. Cat. Gram. V. Imp. subj. V. être</p> | <p>Lecture - An. p. 141-2289 - noms. subj. verbes au mouillon - D: Probl. Gr: Imp. 2^{ts} subj. avoir Voc.</p> | <p>Copier noms - Ecriture Lecture - Dictée Corr. Dessin Op. Cat. Dictée Lecture</p> |
| <p>Poésie</p> | <p><i>ouvrage - à copier p^r devoir.</i></p> | <p>Dictée - m</p> |
| <p>D: An. Rép. Gram. aimer ma</p> | <p>D: Exf. Gram: subj. être - Voc.</p> | <p>D:</p> |
| <p>Hist: Barbares civilisés - Exf. de France Charlemagne Exf: Ex. de plur. sur Voc. An. verbes - p. 203 ex. 209 - Cor. de l'an - trans. chr. intr. D: Probl. D: R. Cat. Gram. Cond. Imp - <i>Voc.</i></p> | <p>Exf. de France Charlemagne Cor. an. Lecture Conj. avec compl. - An. verbes Sec. fr. expl. pers. du V. temps - Pr. Gram - 4^{ts} verbes - Voc.</p> | <p>Copier les noms - Ecriture Lecture - Siret. Cor. oral - 3/4 3/4 Noms au pluriel - 1/4 copie - Dessin - Op - Cat. Lect. Dictée -</p> |
| <p><i>Conjé</i> <i>Proude celui fousse et mouillon is</i></p> | <p><i>Conjé</i> D: Exf. Cat. Gram - Répéter avoir être <i>Geog.</i></p> | <p>D: Cat. Lecture - Dictée</p> |
| <p><i>Pointe - sur Geog.</i> <i>Kils soy d'ancur ind.</i></p> | <p><i>Geog:</i> <i>ouvrage second part</i></p> | <p><i>Relier les noms</i></p> |
| <p>D: Probl. Rép. Gram - <i>ind. finit. Geog.</i></p> | <p>D: Probl. Gr. Cond. V. P. subj. <i>Geog.</i></p> | <p>D: Op. P. S. D.</p> |
| <p>Hist. Geog: comp. Cor. de l'an</p> | <p>Dessin Dessin " D: Phases voc. Gram: V. être subj. impératif - Hist. Hist.</p> | <p>Relier les noms - Opérations D: Noms au pluriel P. S. D.</p> |

JOURNAL DE CLASSE

1^{re} semaine de février

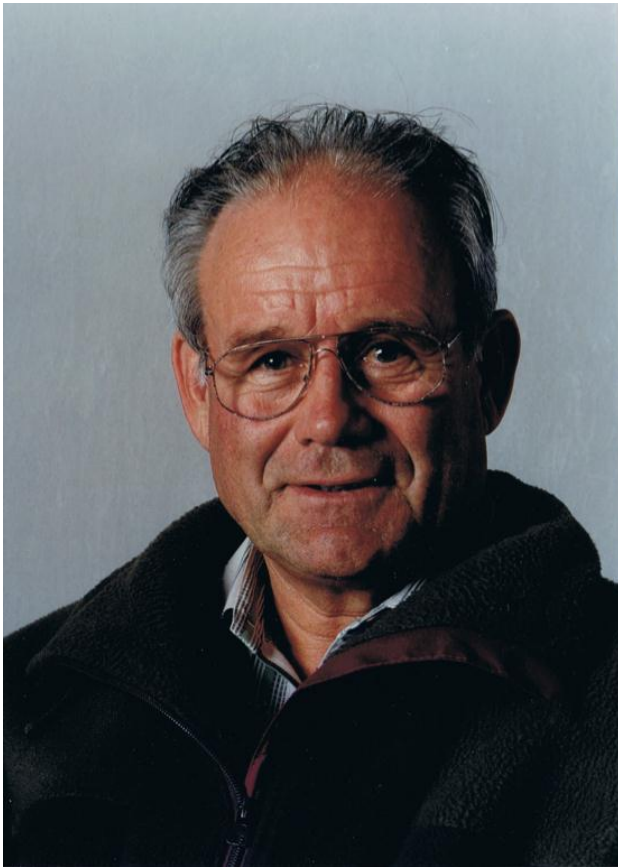
MATIN

| | 1ère Division | 2me Division | 3me Division |
|----------|---|---|---|
| Lundi | Places. Visite de propriété. - Oral. Cap. Ex. f. $\frac{1}{2}$ Dictée: Participes Corr. Conj. | Volumes. $\frac{1}{2}$ Français Catechisme Voc. Verbes + adj. Voc. Conj. | Divisions. $\frac{1}{4}$ lecture. Cat. Ex. pl. adj. et. et. Ex. f. adj. Conj. Conditionnel. Dictée Copie Corr. |
| Mardi | $\frac{3}{4}$ Oral. $\frac{1}{4}$ Ex. pl. fractions. Probl. sup. Probl. Ex. f. M. p. 184. Conj. adv. D. Participes Conj. | Analyse - Conj. Ex. f. et 188 au sing. 190. $\frac{1}{4}$ - $\frac{3}{4}$ Mes. Poids - Ex. - Red. Réductions. Catechisme V. Verbes. Conj. Corr. Analyse. | Division - 9. $\frac{1}{2}$ Conj. Cond. - Adj. - Catechisme Adj. suite Lecture. - C. oral. Dictée |
| Mercredi | Fractions: notions Cap. - fn. Corr. Ex. f. au - f. vers l'eglise. | fn. Conj. - 9. Réductions: - $\frac{1}{2}$ Corr. au Réductions | Conj. Cond. - Passé s. imparf. Cat. C. oral. Division. Divisions - |
| Jeudi | Messe à Mayembaz Ex. pl. red. L'hiver cette année. Donner des voir leçons. Dictée: participes <u>Con. exp.</u> , Catechisme par M ^{re} le vicair. | Conj. - Red. le serment. Redaction V. Verbes. | Conj. - Catechisme - lect. Oral. Corr. Phrase. Phrase. Hier - depuis 10 heures. Dictée, verbes adj. nouns. |
| Vendredi | Cartes, Fractions $\frac{1}{4}$ Capital. Corr. et f. Dictée. D. Parl. Corr. exp. | C. oral - Conj. - Analyse. $\frac{1}{2}$ Réductions = gr. dg. eg. mmg. $\frac{1}{2}$ " Corr. dictée - fn. Catechisme V. Verbes. Conj. | Conj. Copie - Division. $\frac{1}{2}$ - $\frac{1}{4}$ Cat. C. oral. Lecture Fem. us. th. D. Copie - |

| | | |
|--|---|---|
| <p>Histoire</p> <p>Dictée: Participes - Corr. - Ex fr.</p> <p>Pr:</p> <p>Cgr: Hdr: fin - Corr. dictée</p> | <p>Dictée: Verbes - Corr.</p> <p>Écriture</p> <p>Ouvrage</p> <p>Gr:</p> | <p>Écriture</p> <p>Division</p> |
| <p>Grisons: écrit: date hist Schaf.</p> <p>Ouvrage</p> <p>D: Ex f: 163 p. 182 - Découpage p. fractions</p> <p>Bille: Gram. Conj. - Corr. dictée - Hist Suisse</p> | <p>Diege: Communisme de Rougem. or.</p> <p>Ouvrage</p> <p>D: Ex f: 119 = 6 lignes</p> <p>Gr: Valeur - p. 87 - 98 - 99 - 100: Savoir - Hist Suisse - Corr. dictée - Savoir</p> | <p>Valeu - Conj.</p> <p>Conj. ou air ou Copie</p> |
| <p>Composition d' Histoire Suisse 2^e partie</p> <p>Expt. du protestantisme</p> <p>fu log: la phrase</p> <p>Phrases avec les pr. relatifs dictée</p> <p>Conj. Corr. dictée 134 & 167</p> <p>Prolet.</p> <p>Lat. Gram. Rép. 24 - Corr. dictée</p> | <p>Dictée</p> <p>Dictée</p> <p>Conj.</p> <p>Gr: 3 autres colonnes 100 - écriv</p> <p>Hist - Corr. dictée</p> | <p>Calcul oral. Red. 1 phrase sur 2. Sur les aut fait de l'usage</p> <p>Fem. adj.</p> <p>Divisions</p> <p>Dictée</p> <p>Lecture</p> |
| <p>D: Ex 260 j. p. 218: à copier en soi</p> <p>Parant les propositions.</p> <p>C. Gr. 440 - 446 - Hist</p> | <p>Conjé:</p> <p>D: Ex 194 p. 84</p> <p>Gram = Répéter 96 - 1 - 3^e col.</p> | <p>D: à copier & fois la 1^{re} col. no 41</p> <p>Lat. lect. Gram: p. 62 no 41: 1^{re} col.</p> |
| <p>Geog: St. Gall Thurgovie</p> | <p>Rougem. or. physique</p> | <p>Adj - Conj - Adj -</p> |
| <p>Bille Gram - Conj 20</p> <p>Conj. dictée - 100 - 10 mots</p> | <p>Gram - no 100 - 101 - fond la page</p> <p>2 mots</p> | |
| <p>Copie histoire</p> <p>Desin</p> <p>Gymn</p> | <p>Conj. Répéter p. Conj. au</p> | <p>Dictée - corr. Adj. par écrit</p> |

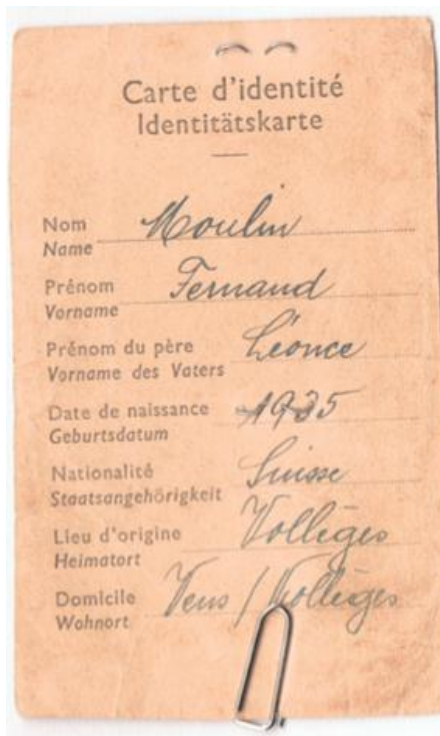
| Elèves | Semaines Lundis | Septembre | Octobre | Novembre | Décembre | Janvier |
|---|----------------------------|-----------|---------|--|---------------------------------|-------------------------------|
| | | | | | | |
| Arlettaz Frida Fil de Gustave né en 1935 | L M M J V S | | | | | |
| Arlettaz Herma Fil de Séonice né en 1935 | L M M J V S | | | | | X |
| Brechez Symphonie Fil de Romile né en 1935 | L M M J V S | | | | | |
| Brechez Lucille Fil de Ullyssa Goman né en 1935 | L M M J V S | | | | / / | |
| Carou Zuzelda Fil de Julien né en 1935 | L M M J V S | | | + * + * + * / / X X X X | | |
| Doraz Elisabeth Fil de Jules né en 1935 | L M M J V S | | | | | |
| Fusay Irène Fil de Eugène né en 1935 | L M M J V S | | | / | | |
| Roduit Lydia Fil de Jules né en 1935 | L M M J V S | | | X | / | |
| Rossier Juliette Fil de Hercule né en 1935 | L M M J V S | | | | X X X X X / X / X / | X X X X / / X X X |

Moulin Fernand (*1935) par Bruchez Manon et Fleury Jérémy



Étant actuellement étudiants à la HEP-VS, nous avons participé à un projet de recherche sur la profession d'enseignant. Pour cela, nous avons eu la chance de pouvoir interviewer **M. Fernand Moulin** dans le but de connaître son parcours de vie, particulièrement au niveau professionnel.

Cet enseignant retraité, fils d'une famille catholique d'agriculteurs de trois enfants, est né le 17 août 1935 à Vollèges, dans un petit village appelé Vince, situé dans le district d'Entremont. En début d'interview, il nous a expliqué que sa vie se partageait en deux grandes parties : tout d'abord, son enfance, puis sa vie d'adolescent et d'adulte.



À l'époque, dans son petit village de montagne, Fernand Moulin allait à l'école six mois par année. Avec beaucoup d'émotions, il nous a fait part de son expérience en tant qu'élève. Pour lui, l'école était source de crainte et d'angoisse. Son maître était très sévère, c'est pourquoi les pleurs accompagnaient son quotidien jusqu'à l'âge de 14 ans. Nous lui avons demandé de nous parler du fonctionnement et de l'ambiance qui régnait jadis dans les classes. Il nous a raconté que cette dernière était très familiale : ils étaient une quinzaine d'enfants de six à quinze ans et se connaissaient tous entre eux. À cette époque étaient principalement enseignées les branches de mathématiques et de français. La religion était également très ancrée dans la culture. D'autres branches telles que la géographie, le chant, l'histoire commençaient à être introduites dans le programme scolaire. Le week-end et pendant son temps libre, il s'adonnait aux joies des travaux des champs. Puis, pour aider ses parents financièrement, il s'est attelé à bien d'autres activités ; il fut, par exemple, cordonnier pendant quelques mois. Il était payé, nous a-t-il dit, pas plus d'un franc huitante de l'heure, ce qui en ce temps-là était plutôt raisonnable. À l'âge de 16 ans, il a commencé à travailler sur les chantiers, à Sembrancher. Un an plus tard, il s'est occupé de l'entretien des routes valaisannes et de leur goudronnage. Parallèlement à ce travail, il étudiait l'allemand par correspondance, pour devenir plus tard porteur de pain dans une boulangerie à Zurich, avant de postuler pour une place au CFF. Mais pour des raisons de santé, celle-ci lui a été refusée, c'est pourquoi il s'est à nouveau attelé aux travaux de chantier. Au fil du temps, M. Fernand Moulin s'est lassé de ce métier qu'il n'estimait pas fait pour lui. Par chance, un ami du village a remarqué son désarroi et a tenté de lui trouver une place de travail à Vernayaz sur la ligne de chemin de fer « Martigny-Châtelard ». Mais malheureusement, cette démarche n'aboutit à rien.

Dans son village, il y avait un enseignant plus âgé de cinq ans. Un jour, cet homme lui dit : « Fernand, tu devrais faire l'école normale ». Après à peine cinq minutes de réflexion, il s'est fixé comme but d'entrer à l'école normale. Il n'avait pas moins de deux mois pour se préparer aux examens d'entrée. Il s'est donc plongé, avec acharnement, dans des livres que son ami enseignant lui avait prêtés. M. Moulin nous a expliqué une petite anecdote sur ses préparations : il n'avait jamais fait de gymnastique auparavant, c'est pourquoi il s'est entraîné, par exemple, à monter aux perches dans la grange de ses parents. Il l'a lui-même fixée pour s'y entraîner. Le 8 mars 1957, Fernand Moulin réussit ses examens haut la main. Il obtient la place numéro 4 sur 48 participants. En riant, il nous a raconté que pendant l'examen, il a dû résoudre quatre problèmes de mathématiques. Par chance, il avait résolu l'un d'entre eux, en liens avec les calculs d'intérêts, une semaine auparavant.

Cet épisode l'a tellement marqué qu'il se souvenait même du numéro de l'exercice de mathématiques, le 1575. Cela a selon lui joué un rôle dans sa réussite. À 22 ans, il entre donc à l'école normale. En se remémorant cet événement, il nous a dit : « J'ai eu une chance exceptionnelle de rentrer à l'école normale, je ne savais pas ce qui m'attendait. »

Comme sa famille n'avait pas la possibilité de financer ses études, un de ses oncles s'est offert de lui prêter de l'argent. Pour ne pas profiter uniquement de cette source de revenu, il travaillait dès qu'il avait du temps libre au chantier. Il payait une pension d'environ trois-mille francs par année.

Lorsque nous lui avons demandé ce qui l'avait motivé à suivre une formation pour devenir enseignant, comment cette idée lui était venue en tête, il nous a simplement répondu que cela c'était produit sur un coup de tête après avoir parlé avec un ami. En effet, un de ses amis, instituteur, lui a conseillé de se lancer dans l'enseignement. « Ce jour-là, j'ai eu la chance de ma vie » a-t-il ajouté avec le sourire. La première partie de sa vie se termine ici, avec son entrée à l'école normale.

Quatre ans plus tard, à la fin de ses études, il passa quinze jours dans une classe pour un stage final afin de devenir maître d'école. Il réussit et put commencer son métier. Sa carrière d'enseignant s'est déroulée comme suit : il a tout d'abord travaillé deux ans dans une école à Vince, son village natal, puis deux ans à Monthey avant de passer 31 ans à Martigny. Ses deux années à Monthey ne furent pas de tout repos. Les enfants n'avaient aucune discipline. C'était pour Fernand Moulin « une tuerie » d'enseigner dans cet établissement.

Au fil de la discussion, il nous a fait part de plusieurs anecdotes qui l'ont marquées tout au long de son parcours. En voici quelques-unes :

Un jour, il punit un élève et l'expédia en pénitence dans les toilettes. Lorsqu'il revint à 13h, après la pause de midi, il remarqua à son plus grand étonnement que l'enfant était toujours dans les toilettes. De suite, M. Moulin lui a demandé de vite rentrer chez lui pour aller dîner.

Une fois, un enfant piquait les fesses de son camarade avec la pointe d'un compas. L'ayant remarqué, Fernand Moulin donna deux « gifles magistrales » au perturbateur. Il dit ne pas avoir pu se retenir, mais reconnaît, avec du recul d'avoir été un peu fort. Après son acte, il décida d'appeler la mère de l'enfant. Quelques explications ont suffi pour que tout rentre dans l'ordre. Dix ans après, M. Moulin croisa cet ancien élève et ce dernier lui dit en riant : « Tu te rappelles quand tu m'as flâné ? ». Comme quoi, nous n'oublions jamais certains moments embarrassants de la vie.

Une autre fois, lors d'une sortie de classe en montagne, après plusieurs heures de marches, Fernand Moulin s'aperçoit qu'il manque trois enfants. Il se mit tout de suite à leur recherche. Les heures passaient et les élèves n'avaient toujours pas été retrouvés. L'instituteur était, nous a-t-il dit, très inquiet et ressentait une profonde culpabilité. Cela était d'autant plus compliqué, car ce jour-là, il devait se présenter à la commission scolaire de Martigny pour y être engagé. Peu de temps avant le rendez-vous, M. Moulin entra dans un bistrot proche du lieu de départ de la promenade. À sa grande surprise et à son immense soulagement, il s'aperçut que les trois gamins étaient restés là depuis le matin pour jouer.

Un jour d'octobre, un de ses élèves n'était pas en ordre avec ses devoirs. L'enseignant lui demande donc de rentrer chez lui et de revenir une fois son travail fini. L'enfant revient finalement accompagné de son père, qui dit à M. Moulin : « Vous savez Monsieur, le Guercet c'est loin ! »

Une autre anecdote que cet enseignant retraité a partagée avec nous se déroule lors d'une sortie d'automne au Mont-chemin. Un enfant a dévalé un couloir et s'est retrouvé accroché par son sac à dos entre deux sapins, les pieds dans le vide. Pendant plus d'une heure, Fernand Moulin, qui essayait de garder son calme malgré la situation, a tenu le bras de l'enfant le temps que son collègue aille chercher des secours sur Martigny. L'élève a été amené à l'hôpital, car il souffrait d'une forte commotion. Cette expérience a certainement été

la plus marquante pour cet enseignant retraité. « Je ne vous souhaite pas de vivre cela dans votre carrière ! »

Ces expériences vécues parmi tant d'autres sont restées gravées dans la mémoire de M. Moulin. Maintenant, même avec du recul, il nous les a racontées avec émotion et intensité.

En dehors de sa vie d'enseignant, Fernand Moulin a également eu un parcours dans la politique. Durant seize ans, il a fait partie du conseil général, dont douze ans en tant que vice-président. Cet ancien sportif a aussi trouvé sa place en tant que chef pour le ski club des OJ, poste qu'il a conservé une dizaine d'années. Une fois à la retraite, Fernand a décidé de ne pas perdre son temps et de profiter le plus possible. Pendant dix ans, il fait partie d'un groupe de ski de fond pour les aînés. Il est également membre du conseil de sa paroisse, dont il a été neuf ans le président. Puis, ayant soif d'aventure, il fait un trekking au Népal ainsi qu'un au Pérou.

Durant sa vie professionnelle, la collaboration avec ses collègues s'est toujours bien passée. Vers la fin de sa carrière d'enseignant, ses collègues le surnommaient « grand-père » et ils lui ont même fait une place spécialement pour lui où il était écrit : « Ici siégea Fernand Moulin ». En tant qu'instituteur, il nous a expliqué que souvent ils partaient loin en promenade d'école (Berne, Îles Boromées,...). Mais malheureusement, les enfants ne prenaient plus assez de plaisir en Valais avec nos belles montagnes. Il a donc décidé de faire des promenades en cabane où toute la classe partait pour plusieurs jours en aventure. Les enfants prenaient, selon lui, presque plus de plaisir à gambader dans la nature que de partir en car dans un lieu lointain. En fin de carrière, sa dernière volée et leurs parents sont allés faire une photo devant son mayen. Ils la lui ont donnée avec une bouteille de vin pour le remercier de tous les moments passés en sa compagnie et pour tout ce qu'il leur a appris durant ses années d'enseignement.



M. Moulin, enseignant à l'école normale



M. Moulin et ses collègues

Nous l'avons également questionné sur les salaires d'antan. Il nous a expliqué qu'à son époque, il gagnait à peu près sept-cents francs par mois, sept mois par année. Les instituteurs n'étaient donc pas payés pendant les vacances scolaires. Selon M. Fernand Moulin, les enseignants d'aujourd'hui sont beaucoup plus chanceux que ceux d'avant d'un point de vue financier.

Nous lui avons demandé de nous faire part de son point de vue sur l'enseignement d'aujourd'hui. Il nous a tout d'abord expliqué que la profession se féminisait de plus en plus. À son époque, c'était beaucoup plus partagé, il y avait autant de filles que de garçons. D'après lui, le métier d'enseignant devient de plus en plus difficile. Que ce soit au niveau des études qu'il faut entreprendre pour la formation ou des exigences demandées une fois dans le métier. « Aujourd'hui, les enfants sont de plus en plus perturbés, notamment par les divorces de plus en plus fréquents de leurs parents. Les parents perturbent également la tâche des enseignants, car ils se croient tout permis et n'hésitent pas à s'imposer.»



Une de ses dernières classes en 1992

Le fait d'avoir pu interviewer cet enseignant retraite nous a permis de prendre conscience de l'évolution et des changements liés à la formation et au métier d'enseignant.

Tout d'abord, nous avons été surpris en découvrant qu'à l'époque, la formation pour devenir enseignant ne comprenait pas de stage. M. Moulin a étudié pendant quatre ans à l'école normale, puis, en fin d'année, seulement sur une période de quatre semaines, il a pu avoir une formation terrain. Ceci nous a étonné, car à l'heure actuelle, tout au long de notre formation, nous avons des stages de plus ou moins longue durée (de deux semaines à un mois par semestre). Ceux-ci sont très importants et sont évalués durant notre formation. Nous pouvons ainsi nous rendre compte de la complexité du métier.

Tout comme la pédagogie, le statut de l'enseignant a aussi évolué. Autrefois, l'autorité avait un grand rôle et c'est avec celle-ci que les enseignants se faisaient respecter. Aujourd'hui, l'autorité est toujours présente, mais elle n'est pas l'outil principal du métier. Il existe d'autres moyens pour la discipline d'une classe (par exemple, nous ne tapons plus sur les doigts avec une règle, mais nous agissons dans le but de leur faire prendre conscience de leurs fautes et ensuite, leur donner une punition efficace ayant, bien sûr, du sens).

Pour finir, nous avons pris beaucoup de plaisir à partager ces moments avec M. Fernand Moulin. Il nous a vraiment fait part de ses encouragements en nous disant que ce métier, malgré son évolution et les divers problèmes actuels, reste un magnifique métier.

Pralong Michèle (*1935)

Interviewée par Barras Nicole et Perrin Meghann

Michèle Pralong née Bagnoud, est née à Crans le 13 novembre 1935. Ses parents étaient originaires de Chermignon du côté de son papa et de Lens pour sa maman. Son papa travaillait au four en tant qu'employé de l'usine d'aluminium de Chippis et sa maman était une ménagère accomplie, ayant suivie déjà à l'époque, deux années de formation à l'école ménagère de Loèche les bains. Une année après la naissance de Michèle, la famille a déménagé à Chermignon. Michèle a 8 frères et sœurs dont 3 sont décédées peu après leur naissance (10 jours environ).



A. Enfance et école obligatoire

1. Essayer de redevenir un instant l'élève que vous étiez durant votre cursus scolaire... Quel était le point de vue de vos parents concernant la formation scolaire et l'école ?

Michèle était une très bonne élève, soucieuse et à la recherche de la perfection. Elle a toujours été première de classe (à cette époque, on attribuait encore les places et le banc des ânes qui était attribué aux élèves qui ne travaillaient pas). Ses parents étaient exigeants. Ils contrôlaient leurs devoirs et leçons (propreté, justesse), leur faisaient réciter les leçons pour s'assurer que leurs connaissances soient parfaites et leur faisaient refaire les devoirs s'ils n'étaient pas propres.

2. Que pourriez-vous nous raconter du temps où vous étiez à l'école obligatoire ? (Par exemple, votre journée à l'école, le chemin de l'école, l'enseignant(e), vos camarades de classe, les matières enseignées, etc.)

La famille de Michèle habitait à 5 minutes de l'école. Le trajet se faisait évidemment à pied. Son enseignante logeait dans le même bâtiment qu'elle. Lorsqu'elle entendait partir l'institutrice, elle savait que l'heure de l'école approchait et elle s'activait pour la suivre. Mais elle n'osait pas marcher à ses côtés, car il y avait une sorte de respect, de vénération, de gêne. Les trois premières années, la classe était mixte, mais par la suite les garçons et les filles étaient séparés. Dans la classe, il y avait 3 degrés, dont 9 élèves du même degré dans une classe de 17 au total. Michèle était la première des 17 élèves, mais ce n'était pas difficile, car le degré d'intelligence de l'ensemble était moyen. Les premiers de classe remplissaient l'office de moniteur, il devait aider les autres dans leurs travaux. Invariablement, leur 6 heures de classe commençait par la prière, une prière routinière qui était toujours la même. Tous les matins après la prière, il y avait le cours de religion. Ensuite, la maîtresse alternait

entre des cours de mathématiques ou de français. Elle donnait du travail à une partie de la classe pendant qu'elle s'occupait à tour de rôle des autres groupes (groupes en attente d'enseignement). L'après-midi, il y avait la récitation de l'histoire, d'une poésie ou de la géographie. Cependant, La géographie n'était pas un cours, les élèves apprenaient par cœur les leçons puis les récitaient à l'école. La fin de la journée se déroulait avec des cours de chant, de travaux manuels (couture, broderie et tricotage) et de dessin. Une fois par année, l'enseignante leur faisait étudier des petits théâtres (pièce à deux ou à trois) pour le plaisir des élèves, par contre, il n'y avait pas de présentations devant les familles. L'enseignante était exigeante et sévère. C'était la grande dame de l'école à qui on disait « Mademoiselle ». Jamais on ne lui racontait nos histoires de famille ou nos problèmes personnels... Par contre, une ou deux fois par mois, l'enseignante se rendait chez la famille Bagnoud pour y manger la polenta, car elle était la cousine du papa et elle habitait le même immeuble. Michèle se rappelle d'ailleurs d'une anecdote assez plaisante. Un jour, lorsque l'enseignante mangeait chez elle, Michèle n'avait pas eu le temps d'étudier sa leçon et à la fin du repas s'était mise à pleurer. La maîtresse lui a alors dit « ce n'est pas grave, je ne t'interrogerais pas aujourd'hui ». Cela montre la bonne entente qu'entretenait la maîtresse avec les élèves et grâce à son autorité, les élèves avaient également une très bonne entente entre eux. Michèle ne se souvient pas de s'être bagarrée une seule fois avec un camarade de classe.



La maman de Michèle accompagnant ses enfants à l'école (1946). Michèle est la deuxième fille en partant de la droite.

3. À votre avis, sur quels points de leur mission de formation et d'éducation les enseignant(e)s d'antan mettaient-ils particulièrement l'accent ? (Axes, points principaux, activités).

Michèle témoigne que leur maîtresse mettait l'accent sur l'enseignement du catéchisme ainsi que sur le chant et particulièrement sur les chants religieux de l'église. À leurs 13 ans, la plupart des élèves savaient le catéchisme par cœur. C'était très important, car l'inspecteur de l'école était le prier de Lens.



Michèle à l'école primaire en 1948.

B. Formation des enseignants

1. Qu'est-ce qui a motivé votre choix de suivre une formation d'enseignante ? Comment en êtes-vous venue à cette idée ?

Elle a décidé d'être enseignante à cause du comportement négatif de la régente envers une élève, car elle ne comprenait pas les mathématiques. Cela a beaucoup marqué Michèle et c'est ainsi qu'elle a décidé de devenir enseignante pour être la maîtresse des enfants en difficultés.

2. À quel âge avez-vous débuté votre formation à l'école normale ?

Ses camarades de classe ont commencé l'école normale à 13 ans. Tandis que Michèle a commencé à 14 ans et demi, après l'école ménagère.

3. Connaissiez-vous des cas paradigmatiques, des enseignant(e)s modèles, et si oui, qui étaient-ils/elles et pourquoi, selon vous, l'étaient-ils/elles ?

À 14 ans, elle a choisi de faire l'école ménagère et une sœur qui avait confiance en elle, qui lui confiait des tâches intimes et délicates l'a conforté dans son idée de faire enseignante. Après une année d'école ménagère, elle est donc partie à l'école normale.

4. Quelle attitude avaient vos parents concernant votre formation au sein d'une école supérieure ou de l'école normale ? Avez-vous reçu l'accord et le soutien ou bien plutôt essuyé un désaccord et rencontré des obstacles de la part de vos parents, des institutions ou d'autres personnes ? Dans quelle mesure la religion ou l'église a-t-elle joué un rôle pour accéder à cette école supérieure ? Qui a dû supporter les frais de scolarité et de logement ?

Ses parents ont été fiers et contents de voir qu'elle faisait l'école normale, mais ils s'inquiétaient, car ils n'avaient pas de moyens financiers pour assumer les frais de cette école. Ferme dans sa décision, elle est allée trouver le curé de la paroisse Charles Mayor qui lui a proposé d'entrer au couvent pour pouvoir accéder à son désir. Elle a commencé ses études logeant au couvent, mais très tôt, elle s'est rendue compte que sa vocation n'était pas

là et elle a donc décidé d'aviser la supérieure en passant par ses parents. La supérieure lui a dit « Vous avez certainement eu des velléités, continuez vos études, cela va sûrement vous revenir ». Ainsi, sans frais, elle a pu terminer sa formation à l'école normale. Étant donné que sa vocation religieuse s'était entre temps éteinte, après l'école normale, elle a dû rembourser les frais de scolarités de logement.

Sa classe à l'école normale (1953).



5. Au sein de l'institution de la formation des enseignant(e)s (école normale), sur quels points de la formation pédagogique les professeur(e)s accordaient-ils une grande importance ?

Michèle se rappelle que les professeurs accordaient une grande importance sur les cours de psychologie et de pédagogie. Ces cours étaient admirablement donnés par sœur Angèle, la directrice de l'école. Elle faisait en sorte que chacune d'entre elles puisse arriver à la moyenne supérieure. L'école s'inquiétait particulièrement de la formation de leur jugement.

6. Avez-vous encore des souvenirs particuliers ou peut-être certaines anecdotes du temps de votre formation d'enseignante dont vous aimeriez nous parler ?

Elle nous fait part d'un souvenir que tout au long de leur formation, elles étaient soumises à une discipline stricte. Ainsi, elles étaient des internes absolues. C'est-à-dire qu'elles étaient à l'internat les week-ends y compris et elles n'avaient le droit à aucune sortie personnelle, sans accompagnateur (parents ou professeurs). Par contre, chaque jour, elles allaient marcher durant une heure. Elles étaient par rang de trois, car elles n'avaient pas le droit à une amitié particulière. Si elles se trouvaient durant trois jours d'affilés à côté des mêmes personnes, les sœurs les séparaient. Cette discipline austère ne l'a jamais fait souffrir. Michèle faisait même partie d'une élite qui régulièrement réunissait les filles du cours pour les encourager à maintenir la paix dans l'école.



Pièce de théâtre « Les femmes savantes » jouée à l'école normale en 1955.



Michèle joue le rôle de Trissotin.

C. École en tant que champ professionnel

1. Comment se sont passées votre entrée et votre insertion dans la vie professionnelle (comment le concours s'est-il passé ? Quelle était la raison qui vous a incitée justement à travailler au sein de cette école ?)

Michèle a commencé sa carrière à 21 ans. Elle avait postulé par écrit pour une place à l'école de Lens. Elle a obtenu cette place, cependant 15 jours avant l'ouverture de l'école, les autorités ont constaté qu'une institutrice de Lens, madame Émery, mère de famille et enceinte de son cinquième enfant était nommée à Chermignon d'en bas, alors qu'elle, qui était de Chermignon avait obtenu la place à Lens. Les deux présidents se sont donc rendus chez elle et lui ont demandé de faire une rocade. Étant donné l'état de santé de Madame Émery, elle a accepté le poste à Chermignon d'en bas et elle y a enseigné durant 30 ans. Elle a habité au-dessus de l'école dans un appartement vétuste. Durant les 4 premières années,

elle a eu les sept degrés de filles. Il fallait jongler entre les élèves pour arriver à leur faire passer le programme minimum.

2. Quelles conditions-cadres dominaient l'enseignement pendant vos premières années d'activité (par exemple : le bâtiment de l'école, les moyens d'enseignement, etc.) ?

Le bâtiment scolaire était précaire. Les salles de classe chauffées à bois leur renvoyaient la fumée dans l'école les jours de mauvais temps, si bien qu'à plusieurs reprises durant l'hiver, ils étaient contraints d'évacuer les classes pour redonner à leurs poumons un peu d'air pur. Les bancs d'école alignaient 6 personnes pour ce qui était des degrés élémentaires et deux personnes pour les plus grands. Les bancs étaient en bois, avec une étagère de rangement en-dessous. Les classes étaient équipées de tableaux noirs en bois qui devaient être repeints chaque année. Les enfants avaient de petites ardoises de 20cm par 15 et un crayon blanc pour écrire. Ils n'avaient aucun matériel didactique et aucune fiche. Par contre, chaque élève possédait un livre. Tous les cours étaient préparés par eux-mêmes. Au mur étaient accrochés des tableaux de lecture, les cartes de géographies du Valais et de la Suisse, le tableau noir et c'est tout. Michèle se souvient que son bureau reposait sur une estrade. Une seule armoire était à disposition pour ranger les craies et les papiers de brouillon qui étaient des fins de série récoltées dans les lotos, pour les élèves qui n'avaient pas la possibilité d'acheter des cahiers de brouillon.



Son mari Marc Pralong, menuisier, avait construit un jeu en bois pour les élèves.



Activité en classe

Avez-vous des souvenirs particuliers concernant des écolier(e)s ?

Les élèves ne portaient pas d'uniforme. Ils étaient très pauvres. Toutes les filles portaient des robes sous lesquelles s'ajustait une taille avec des boutons sur les côtés où pendaient les élastiques chargés de retenir les bas de laine qui remontaient 15 cm au-dessus du genou. Chaque enfant portait un tablier



pour protéger sa robe. Aucun élève ne portait de manteau.

Qu'est-ce qui était pour vous important dans votre travail pédagogique avec les enfants ?

Pour Michèle, ce qui était important c'était de voir que les enfants étaient heureux, épanouis, qu'ils osent lui poser des questions. C'est pourquoi elle donnait la possibilité aux grands de lui poser par écrit toutes les questions scolaires ou personnelles qui les inquiétaient. Ils n'étaient pas obligés de signer et elle les prenait par groupe après l'école pour y répondre. Cela développait la confiance entre eux.



Photo de classe (1977)

3. Quelles conditions générales et quotidiennes rencontraient les enfants à qui vous enseigniez (chemin de l'école, alimentations, etc.)

Les enfants arrivaient à l'école sans contrainte, donc généralement à l'heure, sauf lorsqu'ils s'arrêtaient dans les écuries pour visiter les vaches ou le taureau et dans l'écurie des chèvres et du bouc. Inutile de vous dire que les enfants ramenaient avec eux l'odeur du bouc.



4. Comment se déroulait la relation avec les parents d'élèves (y avait-il des contacts, si oui, quelle en était la fréquence ?)

Michèle raconte qu'il y avait très peu de contact avec les parents d'élèves. Ils venaient à l'école généralement s'ils étaient convoqués. À l'époque, les parents considéraient les instituteurs avec déférence, car le maître et le curé appartenaient à la classe des instruits.

5. Quelles obligations extrascolaires deviez-vous assurer (par exemple : dans le contexte religieux, social, politique ?)

Elle était responsable du théâtre. Elle organisait donc les séances du théâtre communal. Elle a également intégré une société de chant durant 22 ans. Elle était entre autres tenue de préparer les enfants aux sacrements (sacrement du pardon, première communion et confirmation).

6. Comment votre logement était-il organisé ?

Elle habitait au-dessus de l'école dans un studio. Elle avait un lit, un divan qui était constitué d'un matelas sur des caisses de vendange, un petit guéridon et une armoire. Elle préparait ses travaux scolaires sur la table de la cuisine où se trouvait un calorifère à bois et déjà une cuisinière électrique. Elle avait deux chaises et deux petits fauteuils. Le logement était fourni par la commune gratuitement jusqu'à son mariage qui se déroula 3 ans plus tard. Dès lors, elle a dû payer un loyer de 40 Fr par mois.

7. Quel était votre salaire ? Estimiez-vous que votre activité professionnelle en tant qu'enseignante était bien rémunérée (en comparaison avec d'autres groupes/milieus professionnels...)

Son salaire en tant qu'enseignante débutante était de 550 Fr par mois. C'était peu, mais elle arrivait tout de même à faire des économies. Une dizaine d'années plus tard, elle gagnait environ 670 Fr par mois. Elle estimait être bien payée, car autour d'elle aucune femme n'avait un salaire.

Une classe de 1972



8. Comment était la relation avec vos supérieurs ?

Elle ne se souvient pas avoir eu des problèmes avec ses supérieurs. Ses relations étaient bonnes, parce que leurs comportements de parts et d'autres étaient respectueux.

9. Quelle(s) activité(s) faisiez-vous pendant votre temps libre (par exemple : pendant les mois d'été)? Était-il facile de trouver une autre activité professionnelle ?

Comme la durée scolaire était de 6 mois dans son village, durant les mois de mai et d'octobre, elle a régulièrement effectué des remplacements scolaires à Neuchâtel et plus

précisément à Le Cachot et à Fontaine-Melon ou dans différentes classes du Valais, car les maîtres accomplissaient leur devoir militaire. Dans les villes, la période scolaire était de 9 mois. Elle affirme qu'avec de la bonne volonté, on trouvait facilement du travail dans l'enseignement. Elle dit aussi que si en Valais on n'en trouvait pas, on en trouvait à Neuchâtel. Le reste de son temps libre, elle le vivait en ménage ou dans son jardin.

10. Quelle était la proportion d'enseignants masculins et féminins ?

Elle pense qu'il y avait autant d'enseignants masculins que féminins.

11. Avez-vous encore d'autres souvenirs de votre activité professionnelle dont on n'a pas encore parlé et dont vous aimeriez nous dire quelque chose ?

Elle nous témoigne que de se replonger dans son vécu d'enseignante lui procure une joie toujours renouvelée, grandissante et apaisante.



École enfantine en 1977.

12. Que pensez-vous des enseignants d'aujourd'hui ?

Elle se sent très proche des enseignants d'aujourd'hui. Elle trouve que beaucoup d'entre eux se donnent de la peine pour aider les élèves à se développer et à grandir. Par exemple, sa petite fille qui est sourde profonde et implantée a pu être intégrée dans une classe normale et elle se trouve à présent à l'aise en 4e primaire grâce à beaucoup de travail, aux dévouements et aux bons soins de ses professeurs et à la bonne collaboration des parents.

Conclusion personnelle

Nous avons trouvé très intéressant de pouvoir interroger une enseignante d'une autre époque. Tout d'abord, nous avons beaucoup appris sur le parcours scolaire que devait suivre les enseignants autrefois ainsi que sur la profession en elle-même. Nous avons observé l'évolution, autant dans la formation que dans la manière d'enseigner, la manière de se vêtir ainsi que le matériel scolaire. C'est aussi grâce aux photos que nous a données Michèle, que nous nous sommes rendu compte de cela. La richesse de cette interview nous a emmenées dans son univers. Nous avons bien pu nous imaginer cette vie d'antan.

Michèle a été très ouverte et nous a raconté volontiers ses souvenirs. Elle a été très accueillante et chaleureuse et sans son aide, nous n'aurions pas obtenu une interview d'une aussi bonne qualité. De plus, nous avons trouvé que les questions étaient claires et précises, ce qui a contribué à fournir un bon travail.

Delavy André (* 1937)

Interviewé par Aline Châtillon

Enfance et école obligatoire

Né le 24 mai 1937, benjamin d'une famille de sept enfants, André Delavy a toujours vécu à Vouvry. Ses parents étaient tous deux directeurs d'un asile de vieillards qui n'accueillait pas seulement les personnes âgées, mais également les personnes en difficulté.

Comme aujourd'hui, les enfants allaient à l'école jusqu'à l'âge de 14 ou 15 ans, puis avaient le choix entre un apprentissage ou des études. Les métiers artistiques n'étaient pas considérés comme de vrais métiers.

Certaines choses étaient tout de même bien différentes :

- Au niveau de la mixité, il en était ainsi : en primaire, les garçons et les filles étaient séparés et au cycle, ils étaient mélangés.
- Les horaires étaient également différents. Les enfants se rendaient à l'école du lundi matin au samedi à 16 heures et avaient congé le jeudi. Tous les matins, avant le début des cours, ils devaient faire une prière.
- En ce qui concerne les disciplines, elles étaient similaires aux nôtres, excepté l'allemand, qui était beaucoup moins important.
- Lors des récréations, ils jouaient au football. Parfois, le professeur prenait part au jeu et dispensait de devoir les élèves qui gagnaient la partie. À la fin de la récréation, tous les élèves devaient prendre du bois, afin de l'amener en classe pour chauffer la salle.
- Les méthodes disciplinaires étaient cependant différentes d'aujourd'hui. Ils recevaient parfois des petites claques, des coups de pied au derrière ou des punitions. Mais André affirme : « On les méritait bien ! »

André se souvient d'un bon professeur qu'il avait eu. Ce professeur fut un modèle pour lui. Lorsqu'il nous parle de lui, il affirme : « C'était un bon professeur, car il était ouvert à toutes les discussions, pas seulement au niveau scolaire. Il avait toujours de bonnes idées et aimait beaucoup la musique. Lorsque l'on était en classe, on pouvait rire, mais il savait bien distinguer les moments récréatifs des moments de travail. »

André avait parfois quelques difficultés avec ses camarades de classe du fait que ses parents étaient directeurs de l'asile, mais il avait tout de même de bons copains. Il n'a jamais eu de gros problèmes avec ses professeurs.

Les enseignants ne voyaient pas non plus les arts comme de « vrais » métiers. Après l'école obligatoire, les élèves avaient le choix entre l'apprentissage ou le collège de Saint-Maurice. Avant de choisir, ils avaient également la possibilité de se rendre à Sion, où ils pouvaient faire différents stages afin de trouver une orientation convenable à leur personnalité et leurs envies.



André à l'école primaire

Formation des enseignants

André a tout d'abord fait un apprentissage de graphiste, mais, au moment d'entrer dans la vie active, ça n'était pas facile de trouver une place de travail. Il est donc entré à l'École des Beaux-Arts à Lausanne (Institut Athenaeum).



André à l'École des Beaux-Arts

De plus, il est important de préciser qu'il aimait beaucoup le football. André est devenu un sportif professionnel et a été demandé dans l'équipe du FC Lausanne.

Afin de concilier ses deux passions pour les arts et le football, il s'entraînait l'après-midi et suivait les cours le soir. En effet, l'Athenaeum ouvrait à 8 heures le matin jusqu'au soir. Les étudiants allaient suivre les cours quand ils le voulaient. Au niveau du financement de ses études, son statut de sportif footballeur lui permettait alors de payer son appartement et la nourriture lors de son séjour à Lausanne. Dans les années 1950-1960, les familles avaient du mal à financer les études de leurs enfants. C'est pour cette raison que les parents préféraient lorsque leurs enfants choisissaient un métier manuel : ils gagnaient de l'argent et n'étaient plus à leur charge. Déjà à cette époque, André commençait à enseigner. En effet, lorsqu'il allait à l'École des Beaux-Arts, il avait un niveau supérieur à celui des autres. On lui

demandait alors d'aider les arrivants, en leur donnant quelques bases techniques concernant le dessin.

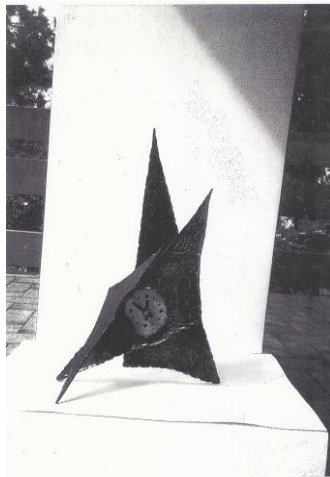
À la fin de son École des Beaux-Arts, lorsque l'école a ouvert ses portes à Vouvry, le directeur recherchait un professeur de dessin. Il a alors postulé et obtenu la place d'enseignant. Ça n'était pas la première fois qu'il donnait des cours puisque lorsqu'il était à l'École des Beaux-Arts à Lausanne, on lui avait demandé d'initier les débutants au dessin. Il a ensuite dû suivre des cours de formation partielle pour enseigner au cycle. Il n'a pas seulement enseigné le dessin, mais également la musique et les travaux manuels. Afin d'enseigner ces derniers, il a dû prendre des cours supplémentaires durant les vacances d'été.

En dehors du contexte scolaire, André n'avait aucune obligation religieuse ou politique.

Ses parents l'ont toujours soutenu dans ses choix. Il déclare : « mes parents étaient extraordinaires avec moi, d'autant plus que j'étais le dernier d'une famille de sept enfants. »

Concernant sa formation, il a suivi des cours de pédagogie et psychologie durant l'été. Ils étaient enseignés par des professeurs genevois et étaient, selon André, trop théoriques et trop compliqués : « Ces cours étaient des grandes théories et lorsqu'un élève posait une question, le cours prenait une autre direction. » C'était donc totalement déstructuré. Il n'y avait également pas d'exemples concrets. Ces professeurs donnaient des cours sur des élèves avec qui ils n'ont jamais été en contact. Les étudiants posaient souvent la même question : « En théorie d'accord, mais comment est-ce que c'est lorsque l'on est confronté à cette situation ? ». Les professeurs se trouvaient bien embarrassés devant ces questions.

Concernant les cours qu'il a suivi afin de devenir professeur de travaux manuels, il les a trouvés super. Ses professeurs étaient des gens de métier, souvent des anciens menuisiers qui donnaient des cours l'été. Ces cours étaient bien partagés entre la pratique et la théorie en fonction de ce qu'ils faisaient. Voici un des bricolages qu'il a réalisé durant ces cours :



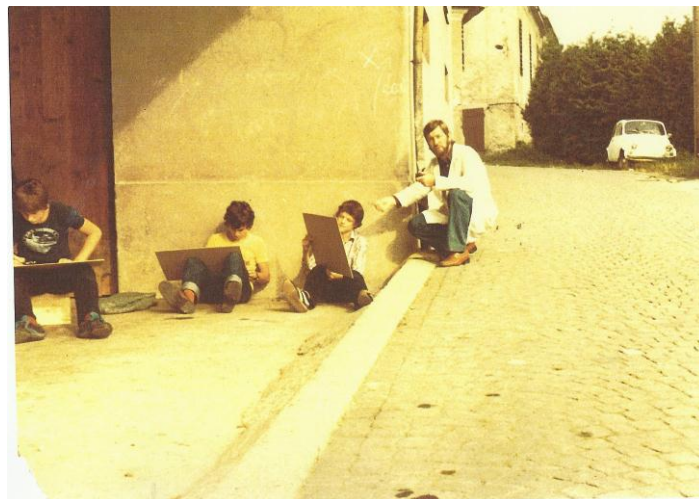
Horloge réalisée par André

École en tant que champ professionnel

Le cycle a ouvert ses portes à Vouvry et il n'y avait pas de professeur de dessin. Étant donné qu'il avait déjà donné quelques cours à l'École des Beaux-Arts, il a postulé afin d'obtenir

cette place. Dans ce bâtiment, il y avait les écoles primaires et le cycle d'orientation. À Vouvry, il y avait le cycle pour les élèves de Saint-Gingolph, du Bouveret, des Evouettes, de Vouvry et de Vionnaz. Les trajets se faisaient donc à pied, en train ou en bus. En ce temps, le professeur avait déjà une salle de classe et les élèves changeaient entre chaque cours. Concernant le matériel, la répartition des fonds économiques était mauvaise. Les salles des travaux manuels étaient trop bien équipées. Le matériel était trop professionnel et certains outils n'étaient jamais utilisés : « C'était de l'argent qui reposait alors que nous en aurions eu besoin pour d'autres choses. »

Concernant ses cours de dessin, lorsque le temps le permettait, il allait travailler dehors avec ses élèves :



André travaillant dehors avec ses élèves

André a gardé un bon souvenir de ses élèves. Ils étaient sympathiques. Du fait qu'il connaissait beaucoup de monde au village, il côtoyait les parents de beaucoup d'élèves et connaissait bien ses élèves. Cependant, comme partout, certains adolescents étaient mauvais. Ils allaient raconter des choses insensées à leurs parents, ce qui provoquait parfois quelques conflits. Il devait alors prendre un rendez-vous avec les parents, puis la situation redevenait normale. Il y avait également des élèves qui déchiraient leurs dessins et accusaient le professeur de les avoir perdus.

Ce qui importait à André lorsqu'il enseignait, c'était que les élèves comprennent le message et en tirent quelque chose. Comme partout, certains étudiants étaient plus avancés que d'autres puisqu'ils voulaient devenir architectes, maçons ou autre. Ils avaient donc un programme plus avancé, plus développé, afin de ne pas s'ennuyer en cours. Il leur enseignait le dessin technique et leur apprenait les bases. Les cours étaient théoriques et pratiques. Une fois par mois, il leur montrait un film et les élèves développaient ainsi un savoir sur l'histoire de l'art.

À cette époque, les classes étaient devenues mixtes. Les élèves venant des environs devaient rentrer à midi pour manger, car il n'y avait encore aucune cantine disponible. Ceux qui venaient de la montagne (Miex, Tanay, Torgon) s'arrangeaient à midi pour manger chez des membres de leur famille ou des amis. Les horaires avaient également changé et les élèves finissaient les cours le samedi à midi en ayant congé le mercredi après-midi ainsi que le jeudi.

En ce qui concerne le lien entre les parents et les professeurs, ils avaient un entretien au début de l'année scolaire. Il leur faisait alors un résumé des thèmes qu'il allait aborder avec leurs enfants. Au milieu de l'année, vers Noël, les professeurs rencontraient les parents individuellement afin de discuter de l'élève en question. Bien sûr, si un enfant rencontrait des difficultés durant l'année, il était probable que le professeur s'entretienne avec ses parents plusieurs fois dans l'année. Ce contact était simple pour André, car il connaissait une bonne partie des parents de ses élèves.

Concernant les salaires, ils étaient tout à fait acceptables. Les professeurs qui avaient eu un parcours universitaire étaient néanmoins mieux rémunérés que les autres. De plus, après l'université, ils n'avaient plus de formation durant l'été. C'était donc différent selon les parcours des personnes. À l'époque où André enseignait, les professeurs étaient déjà rémunérés durant l'été, il n'avait donc pas besoin de se trouver un travail lucratif. Durant l'été et son temps libre, André peignait énormément.

L'entente entre les professeurs était bonne. Lorsqu'un d'eux devait s'absenter, il se faisait facilement remplacer. Il y avait parfois quelques conflits, mais rien de grave. Les professeurs étaient en majorité des hommes (environ 70%).

André a enseigné pendant environ 30 ans (de 1971 à 2000). Les dix dernières années d'enseignement étaient, selon lui, les moins intéressantes. En effet, les téléphones portables commençaient à prendre le dessus et les élèves trouvaient toujours des moyens de sortir de la classe afin de téléphoner, surtout les filles : « Elles avaient leurs copains, qui habitaient par Monthey. Elles demandaient pour aller aux toilettes et sortaient téléphoner. »

Au final, André garde un bon souvenir du temps où il était élève et professeur. En effet, il s'agit d'un homme très ouvert à la discussion. Je pense donc qu'il ne devait pas avoir beaucoup de problèmes.

Berthod René (* 1938)

par Meylan Virginie et Pedroni Isaline

René Berthod vit le jour le 14 juin 1938, après le chant du coq, sur les coups de 7h00 dans le village tranquille de Praz-de-Fort, paroisse d'Orsières. Il est le fils de Julien et d'Agnès Lathion, marié en 1937 dans cette même chapelle où René reçut le baptême. René Berthod est le premier garçon d'une famille de six enfants : cinq petites filles viendront ensuite partager la plupart de ses jeux enfantins. Dans le village de René, l'instituteur n'était autre que son père, qui enseigna de 1931 à 1975. Pendant quarante ans, Julien Berthod vit défiler, sous son regard protecteur, des enfants qu'il a guidés sur les chemins du savoir.

Du haut de ses cinq ans, René se rendit pour la première fois dans la classe de son père. Jusqu'à treize ans, c'est sous son regard bienveillant qu'il apprenait à écrire des dictées sans fautes et à résoudre des problèmes de mathématiques. Cette classe ne regroupait que des garçons, de tout âge. En repensant à cette époque-là, René Berthod dira qu'il était bénéfique d'avoir tous les degrés réunis dans une seule et même classe. Pour l'enseignant, il y avait

alors un enjeu de taille, car il avait un rôle primordial : il n'avait pas toujours le temps pour tous les enfants, mais tous devaient apprendre.

René et ses camarades se rendaient en classe six mois par année. Ils n'avaient congé que le jeudi après-midi. S'il y avait une fête religieuse dans la semaine, il n'y avait pas d'école et le jeudi tombait. Pour lui, l'école n'était pas problème. À midi, les écoliers avaient une leçon à étudier puis, le soir, ils en recevaient une autre, accompagnée d'un devoir. À partir d'un certain âge, 10 ans environ, ces petits élèves avaient régulièrement une rédaction à rédiger, soit le jeudi, soit le dimanche. Chaque élève y prenait part avec plaisir et ces devoirs supplémentaires leur donnaient entière satisfaction.

L'école était la vie du village. Dix minutes avant le début des cours, la cloche sonnait à la chapelle. Le maître commençait la journée par une visite de propreté (mains, oreilles, genoux, chaussures). Rares étaient les enfants qui avaient à la maison une salle de bain, mais malgré cela, la propreté n'était pas négligée. Les récréations se déroulaient à l'extérieur durant quinze minutes. Si le temps ne permettait pas aux élèves de chahuter dans la cour d'école, des jeux étaient organisés en intérieur, comme la balle à deux camps ; mais le football était interdit. Les deux meilleurs élèves tiraient au sort les équipes. De caractère peu sportif, René Berthod n'a pas gardé beaucoup de souvenirs de ces jours-là. Les leçons de sport étaient pour lui une leçon d'humilité, car il n'excellait ni en souplesse ni en agilité, ce qui lui valait parfois d'être la risée de ses petits camarades. Cependant, il se souvient d'une occasion unique où un chef de groupe l'avait choisi comme troisième coéquipier, parce qu'il avait observé sa capacité à rattraper le ballon lors de la dernière heure de gymnastique. Que le petit René fut fier ! Et ce soir-là, après ce cours mémorable d'éducation physique, c'est avec un cœur débordant de fierté légitime que René passa le seuil de la maison paternelle. Ce beau souvenir restera marqué dans son cœur de petit garçon...

Durant ces années-là, aucune famille ne partait en vacances. Tous les enfants du village qui se rendaient à l'école étaient des fils de paysans. C'était un monde de petits travailleurs, où la vie suivait son cours, semblable au joyeux murmure du fleuve qui s'écoule paisiblement. Toutes les familles s'entraidaient, car le travail des champs n'épargnait personne. Dans cette ambiance chaleureuse, l'école avait un rôle souverain, les parents, tout comme les enfants, la chérissaient. Les villageois étaient des personnes raisonnables. Il leur importait peu d'avoir des enfants qui revenaient à la maison avec des notes remarquables. Ils ne souhaitaient pas que leurs enfants soient à tout prix doués, parce que dans leur enfance à eux, ils n'avaient pas non plus été les meilleurs. Ces villageois voulaient avant tout que leurs enfants sachent se comporter en hommes vertueux. Lorsqu'un enfant recevait une punition à l'école, arrivé à la maison, il en recevait une autre. Chaque punition du maître était confirmée par celle des parents.

Chaque jour, l'enseignant, qui n'était autre que le père du petit René, attribuait des notes à ses élèves. Il les lisait à haute voix en fin de journée. En ce qui concerne la discipline, les notes pouvaient être négatives, autrement dit inférieures à 0. L'enfant modèle pouvait atteindre jusqu'à quatre cents points à la fin d'une semaine. À l'école, l'enseignant ne fait pas l'éducation des enfants, mais offre une instruction publique. Ce sont les parents qui sont responsables de l'éducation de leurs petits, même si l'école continue et encourage ce qu'ils ont commencé. En y réfléchissant un peu, René Berthod trouve que la société d'aujourd'hui

rend l'école responsable de l'éducation des enfants et c'est un rôle qui n'appartient pas à l'école.

Lorsque que René serpentait les chemins caillouteux le conduisant à l'école du village pour y retrouver son père, il savait qu'il y allait pour apprendre à lire, écrire et compter. Il apprenait à écrire correctement, c'est-à-dire sans faute et avec le plus d'élégance possible. Assis sur son pupitre de bois, près de son encrier plein à ras bord, chaque fois qu'il prenait sa plume, René savait qu'il pouvait toujours mieux faire. L'enseignant encourageait les enfants à la perfection : si chaque élève s'efforçait de la rechercher dans les tâches ordinaires, cette quête du meilleur les rendrait extraordinaires. Les écoliers remplissaient leur journée à la manière d'un poète qui compose sa poésie : il s'applique, efface, recommence, il sait qu'il peut toujours faire mieux, toujours faire plus, afin de donner vie aux mots qui couvrent son papier. De la même manière, par la persévérance, tout écolier apprenait à rendre son apprentissage vivant et fructueux.

Le père de René faisait souvent travailler ses élèves sur les fables de La Fontaine. Sa poésie était claire et belle et ses mots justement choisis. L'enseignant veillait à ce que les élèves accomplissent au mieux les choses essentielles : les livrets, le calcul oral, des problèmes simples. Il n'y avait alors pas de psychologue pour envahir l'école. René Berthod se souvient d'une visite de l'infirmière qui fut d'ailleurs sa première et dernière visite ! René Berthod n'a rien à redire sur ces temps révolus durant lesquels les petits écoliers faisaient simplement ce qu'il y avait à faire. Ils avaient des buts simples, comme la règle de trois en mathématiques par exemple. Les maîtres de ces temps-là n'étaient pas des professeurs d'université, mais ils approfondissaient les matières avec leurs élèves. Ils les mettaient à l'aise dans ce qu'ils devaient savoir. Ils ne recherchaient pas le haut niveau, mais ils savaient rendre la connaissance accessible. René Berthod se souvient, aujourd'hui encore, de l'importance accordée à la propreté pour les dissertations. Sur cet aspect-là, tous les enseignants étaient pointilleux ; aucune tache ni aucune faute d'orthographe ne trouvaient grâce à leurs yeux. Tous les enfants suivaient les cours de catéchisme, qui avaient lieu chaque semaine. Un abbé passait dans la classe une fois dans la semaine. Il interrogeait les enfants, mais ne mettait pas de notes. Le maître enseignait aussi le catéchisme une autre fois dans la semaine, car le programme scolaire l'obligeait.

Voilà donc une partie des beaux souvenirs teintés de nostalgie que René Berthod garde précieusement depuis le temps de son enfance.

Après ses années d'école primaire, l'homme n'a fait aucun stage. Les orienteurs professionnels n'existaient pas encore et René ne s'est jamais demandé ce qu'il pouvait bien faire comme métier en vue des années à venir. Il vivait donc sa simple vie d'écolier étourdi, sans se soucier de la vie d'adulte qui pointait à l'horizon. Il ne caressait qu'un seul rêve : il s'imaginait, âgé de douze ans, réussir à 4 l'examen d'émancipation et se voyait remonter l'allée, le cœur débordant de fierté et de joie, pour apporter ses notes à sa grand-mère. Celle-ci s'était occupée de René pendant toute son enfance puisque sa mère les avait soudainement et trop rapidement quittés. Laisant de côté ce rêve, à l'âge de 12 ans, René se rendit au collège de Brigue. Pendant cette première année, il reçut une lettre de son père, lui proposant de s'inscrire à l'année de préparation à faire avant l'école normale. Sans se poser de questions, René signa l'inscription que son père avait sagement glissée dans l'enveloppe.

Il savait que son père était la personne la mieux placée pour lui conseiller ce qu'il y avait de mieux pour lui. C'est ainsi que René fit sa préparation à l'école normale. C'était une très bonne école. En effet, pour y entrer il y avait un seul examen à passer qui comprenait une dictée, des mathématiques et une dissertation. La dictée était éliminatoire, car l'orthographe était plus importante que tout le reste. Pour une faute, la note attribuée était 5.5, pour deux fautes un 5... Il n'y avait alors que quatre fautes possibles, car si la note était inférieure à 4, il n'y avait plus de chance permettant de rentrer à l'école normale, même si on était un as dans les autres matières ! Si l'examen écrit était réussi alors il y avait un examen oral. René Berthod se souvient qu'un de ses amis avait été refusé, car il ne pouvait pas du tout chanter, il n'avait jamais appris à chanter. Un enseignant doit savoir chanter, car le chant est une branche obligatoire. Lorsque les examens étaient réussis, l'instruction publique calculait le nombre d'enseignants dont les villages avaient besoin et, se basant sur ces données recueillies, elle fixait le nombre d'admis à l'école normale. À l'époque de son père, il y avait seulement six présentés qui entraient à l'école normale, car l'État était responsable de leur donner à tous du travail quand les études étaient terminées. Cela a ensuite changé, les enseignants recevaient le papier leur permettant d'enseigner, mais ils n'avaient pas de place de travail. Ce sont les frères de Marie qui faisaient passer les examens : l'État les approuvait et tous deux travaillaient main dans la main, sans jamais rencontrer l'ombre d'un problème. Les filles jouissaient d'une autre préparation en vue de l'école normale. Cette année de préparation, pour les garçons comme pour les filles, ne leur donnait aucun droit d'enseigner, mais les préparait seulement.

Pour René Berthod, son père fut un enseignant modèle. Il ne tient pas de tels propos parce qu'il est animé par un trop-plein de vertu filiale, il le pense au plus profond de lui-même. Son père n'avait pas voulu faire inspecteur, car il n'était pas assez sévère pour cela ! Ses parents, de même qu'une bonne partie du village, voulaient faire de lui le secrétaire communal. Il fit couler bien des larmes quand il annonça son désir de devenir enseignant. Il a enseigné plus d'années que prévu parce qu'il voulait partir avec la fierté d'avoir enseigné pendant quarante ans. Julien Berthod (père de René) savait enseigner parce qu'il savait enthousiasmer ses élèves. Il suivait tous les cours de perfectionnement qui étaient proposés, car il y était très intéressé. Ensuite, il y a eu la réforme de la formation et les cours de recyclage. C'est alors que Julien Berthod cessa de suivre ces cours, car il sentait qu'ils encourageaient au changement et non pas à l'amélioration. Le père de René n'a jamais abandonné un élève faible. Sur ses quarante ans de carrière, un seul de ses élèves n'a pas réussi l'examen d'émancipation. Il consacrait de nombreuses heures après la classe à travailler les cours du lendemain. Le soir encore, après le souper en famille, Julien Berthod se mettait à la table de la cuisine et se plongeait à nouveau dans les livres de classe. René se souvient d'avoir vu cette table si surchargée qu'il ne pouvait plus distinguer la silhouette de son père, cachée par l'ombre de tant de savoirs ! Son père prenait toujours le temps d'accomplir du mieux possible ce qu'il entreprenait. Pour René, son père n'était pas le seul bon enseignant, mais il était le meilleur. Pour lui, les meilleurs enseignants sont ceux qui étaient à l'école normale entre les années 1920 et 1935.

Lors de cette année de préparation avant l'école normale, René Berthod suivait quotidiennement tous les cours. Il y avait là une règle d'or : apprendre à être plus malin que ses futurs élèves. Il a bien apprécié cette année de formation où il reçut le soutien et l'aide

dont il avait besoin. Il fallait travailler, mais quand on le faisait consciencieusement, les efforts portaient leurs fruits. Les enseignants avaient les capacités requises et ouvraient les yeux des élèves, tout d'abord sur la pratique en se servant d'exemples vivants. En ce temps-là, tous les étudiants étaient catholiques et personne n'était gêné par cette appartenance religieuse. La religion faisait partie de la vie. René Berthod avait deux oncles prêtres, par conséquent, il a été éduqué dans cette ambiance de piété. La religion avait sa place dans la vie des gens, mais non pas comme un corps étranger. Les fêtes religieuses rythmaient les saisons. Un des plus beaux souvenirs que René garde en mémoire, ce sont les cours de religion à Verbier. Les enfants participaient de tout leur cœur au cours et cette participation active faisait de celui-ci le plus vivant de tous. Les enfants avaient des livres, mais non pas un par personne. Le maître menait ensemble deux divisions en se servant d'une part de supports variés, d'autre part de manuels de qualité.

Ayant réussi ses examens d'entrée, René Berthod commença l'école normale. L'école normale, ou « Lehrerseminar » en allemand se déroulait sur une période de quatre ans. À cause d'un manque d'enseignant, la dernière année s'acheva à la Toussaint. Son père lui paya les études, il n'y avait pas d'autre option, puisque René n'avait pas encore de salaire. Grâce à l'aide de son père et à sa persévérance, René Berthod enseigna à l'école primaire, de seize à vingt ans.

En ce qui concerne la formation des enseignants à l'école normale, René Berthod dira en souriant : « Si l'on demandait aux poules de faire une théorie sur les œufs elles ne pondraient plus ! » Ce qu'il y a à dire c'est qu'au sein de cette école normale, il y avait une classe de primaire et les enseignants enseignaient. Beaucoup de temps était consacré à une préparation ordonnée d'une séquence d'enseignement, pour agir le mieux possible. Pendant une semaine, les futurs jeunes enseignants étaient assis au fond de la classe et observaient. Chacun d'eux enseignait ensuite l'un après l'autre, sous le regard de ses camarades d'étude. À la fin de la journée, il y avait une synthèse sur la manière dont le cours avait été donné et l'étudiant qui avait enseigné était évalué. Les étudiants ne recevaient qu'un seul et unique conseil : garder trois minutes à la fin pour la synthèse en commun.

Au cours de ses études au sein de l'école normale, les enseignants de René lui ont conseillé de se rendre à l'université, car ses résultats étaient très satisfaisants. René a hésité, car les notes reçues à l'université figuraient alors sur un bulletin et René ne voulait surtout pas décevoir son père. Il commença donc par enseigner en primaire à cause de la pénurie d'enseignants dans ces années-là. La première classe dont il hérita était à remettre à niveau. L'enseignant de cette classe avait abandonné ses élèves parce qu'il avait eu la possibilité de reprendre un bar et que ce métier-là lui paraissait plus avantageux. Cette histoire fit scandale, mais elle ne rendit pas pour autant aux élèves leur enseignant. Quand René prit cette classe, aucun élève ne savait ni soustraire ni multiplier, et seulement un enfant sur dix savait additionner. Ces élèves ne savaient pas définir une syllabe alors quand il leur demandait combien de syllabes il y avait dans le mot « camarade », sa voix ne trouvait pas d'écho. Que cette première année fut sombre pour ce jeune enseignant ! Tout s'annonçait difficile à l'horizon pour René, mais, malgré cela, une lueur d'espérance ne s'arrêta jamais de briller. Il y eut une étoile qui brilla bien plus que les autres pendant cette sombre année : cette étoile c'était son père. Il a toujours su trouver les mots justes pour l'encourager et le conseiller.

L'école primaire relevait de la commune. Comme matériel scolaire annuel, chaque enseignant recevait deux boîtes de craie et deux éponges. Il y avait quelques livres scolaires, mais rien d'autre, car les écoles avaient peu de budgets. Les élèves, sauf les plus pauvres, achetaient leurs propres livres. Avant d'être parti enseigner à Verbier, René Berthod visita l'école et la classe dans laquelle il allait ensuite venir chaque jour. Un de ses amis lui avait alors montré du doigt un des enfants en lui conseillant de s'en méfier, car ce petit était une « charogne ». Cet enfant est resté sous ses yeux, au premier banc, pendant deux ans et tout se passa à merveille. Il était très original, il fallait seulement le canaliser. De cette expérience, René retiendra que chaque enfant est une richesse ; il faut commencer par apprendre à le connaître et ensuite composer avec chacun d'eux pour partir à la conquête des connaissances.

René ne faisait pas directement de travail pédagogique avec les enfants. Il avait une classe décontractée. Il accompagnait chaque élève dans les différentes matières. En tant qu'enseignant, il ne tolérait ni l'impertinence ni l'arrogance. Mis à part ces deux aspects primordiaux, il leur accordait beaucoup de liberté. Une fois, il a surpris une de ses élèves en train de crier « salaud » à un de ses camarades par la fenêtre. Il lui donna alors une petite claque et la fille lui répondit qu'elle ne s'adressait pas à lui, il lui répondit que cela valait mieux pour elle, sinon elle serait en bas de l'immeuble ! Il était un enseignant très décontracté. Chaque matin en se levant, il était heureux de se mettre en route pour se rendre à l'école. Il était un enseignant très respecté et pourvu d'autorité. Il avait posé ses limites et tant que ses élèves ne les dépassaient pas, ceux-ci jouissaient d'une grande liberté. Il souhaitait avoir des élèves volontaires et c'est en faisant preuve de bonne volonté qu'il espérait les entraîner à sa suite.

René Berthod organisait quelques rendez-vous informels avec les parents de ses élèves, mais pas de rencontre officielle. Le contact avec les parents se conservait quotidiennement grâce au carnet journalier que chaque enfant rapportait à la maison. Peut-être que des rencontres auraient dû être plus souvent organisées, mais René n'agissait pas ainsi. À cette époque, puisque l'école était le cœur du village, le maître rencontrait les parents sur la place de l'Église ou dans les rues. Si un besoin d'échanger se faisait sentir, à ce moment-là, les parents et les enseignants échangeaient quelques mots. Le maître n'avait pas directement besoin des parents, car dans sa classe, c'est lui qui commandait, c'était le seul capitaine de son navire. Il ne se mêlait pas de la vie de famille de ses élèves : parents et enseignants travaillaient pour la même cause, mais chacun sur son terrain, en veillant à ne pas empiéter sur la partie de l'autre.

De 1972 à 1980, René Berthod fut élu conseiller communal et président de la commission scolaire des degrés du primaire. À cette époque-là, il était aussi sous-préfet et préfet d'Entremont, mais ce titre n'influçait pas son rôle au sein de l'école. Âgé de soixante ans, il a arrêté l'école, mais gardé la préfecture et sa place dans le milieu médico-social, ainsi que les responsabilités qui s'y rattachaient. Pendant ses deux premières années d'enseignement à Verbier, René habitait toujours à Praz-de-Fort avec sa famille. Pour cette raison il logea donc à l'école pendant ces deux années. Au début, il prenait ses repas chez le recteur de Verbier et ensuite chez lui. Sa première paye s'élevait à 647.50 francs, et payait les 50 francs de déplacement. Cette somme n'était pas abusive, mais elle n'était pas non plus négligeable. Il recevait sa paye chaque mois pendant six mois, mais non pas pour les mois pendant

lesquels il n'enseignait pas. Pendant les grandes vacances d'été, il ne recevait donc pas d'argent. En 1950, en été, il travailla sur un chantier de haute montagne en dessus de Liddes. Là, il gagnait 2.20 francs par heure. Par conséquent, il gagnait plus qu'une main-d'œuvre, mais cela ne représentait pas un gros revenu. Lorsqu'il se mit à enseigner au secondaire, il gagnait à ce moment-là 1400 francs par mois et c'était raisonnable malgré les plaintes des éternels insatisfaits.

René Berthod a toujours entretenu de bonnes relations avec ses supérieurs. Ils le laissaient travailler et ne venaient pas lui dire ce qu'il devait faire. Il ne lui semble pas que ces derniers soient venus l'observer pendant qu'il enseignait. Ils étaient peut-être venus, mais leur présence ne devait pas être désagréable, car René Berthod ne s'en souvient pas. Il avait gagné la confiance de ses supérieurs grâce à la bonne renommée de son père. La réputation des parents, l'exemple qu'ils donnent, se répercute toujours d'une manière ou d'une autre sur les enfants.

Lorsque René Berthod se mit à donner des cours aux degrés secondaires, il enseignait sur toute l'année. Lors de ses années en primaire, il menait un train de campagne, au rythme des diverses saisons. À l'âge de dix ans, il apprit déjà à faucher les champs, ce qui lui permettait de continuer à travailler pendant des mois. Le travail variait, mais il restait laborieux. Il se faisait de l'argent sur des chantiers et en même temps faisait ses dissertations pour l'université afin de recevoir son papier pour enseigner au secondaire. Il se souvient que, dès que les pauses étaient annoncées, il attrapait son crayon et les feuilles poussiéreuses qu'il s'était hâté d'attraper, au matin, en franchissant le seuil de la maison. Il s'asseyait alors à l'ombre d'un arbre et répondait consciencieusement au sujet de dissertation. Là, sans compter les heures de rédaction, il travaillait onze heures par jour sous le soleil généreux des mois les plus chauds de l'année. En fin de journée, il rentrait à la maison paternelle où il aidait volontiers son père aux travaux domestiques. Il y avait toujours de petites réparations, des détails par-ci par-là. Son père appréciait son aide, car il était le seul garçon de la famille.

Du temps où René Berthod commença à enseigner, il y avait autant de maîtres d'école que de maîtresses. Il y avait des écoles de filles et des écoles de garçons : les filles n'avaient que des maîtresses et les garçons que des maîtres. Enseignants et enseignantes étaient donc séparés, mais il n'y avait pas de grandes différences dans leurs façons d'enseigner. Il est possible qu'à l'école ménagère, l'ambiance ait été plus marquée par la présence féminine, mais ce n'était pas flagrant.

À cause de son indépendance d'esprit, René Berthod s'est épargné bien des déconvenues, contrairement à ses collègues qui ont cru, ou qui ont voulu croire, aux divers recyclages qui ont été inventés à l'époque (nouvelles mathématiques, renouveau du français). Prenons, par exemple, la suppression du passé simple. Cette nouvelle idée proposait d'abolir l'emploi du passé simple des rédactions. Bien sûr, il y avait toujours le passé composé, mais cette suppression est triste, car le passé simple est un temps de la conjugaison plus riche, plus marqué que le passé composé. Les pédagogues de l'époque ne croyaient plus à l'utilité du livret et souhaitaient le bannir des salles de classe. René Berthod ne voulait pas de ces réformes, car elles n'étaient pas mises en place en vue de l'amélioration, mais plutôt pour tenter de donner un souffle nouveau et moderne à l'école traditionnelle. René se méfiait de

ces réformes. Le corps enseignant a suivi ces changements, car il pensait servir les causes de l'amélioration et d'une école meilleure, mais, pour René, c'était une erreur. Comme son père avant lui, René Berthod cherchait à améliorer l'école, mais non pas à lui amener à tout prix des nouveautés. Pour lui, les enseignants d'aujourd'hui mettent tout leur cœur et toute leur énergie à essayer de découvrir ce qu'aucun de leurs ancêtres pédagogues n'a encore découvert. Par conséquent, ils inventent et l'invention comprend toujours une part de danger.

Il semble qu'aujourd'hui, les enseignants compliquent davantage ce qui n'est déjà pas simple. Il suffirait peut-être, afin de trouver des réponses, qu'ils se posent cette question : le secret de l'enseignement n'est-il pas de rendre simple, autrement dit accessible, ce qui est compliqué ?

Métroz André (*1941)

par Grange Camille et Rossier Pauline

Enfance et école obligatoire

André Métroz est un enseignant retraité, né en avril 1941 dans la commune d'Orsières. Ses parents se nommaient Marie et Charles Métroz-Theux. Sa mère travaillait comme ménagère et son père était agriculteur, un métier traditionnel à l'époque. Par la suite, Charles est devenu expert cadastre. André Métroz était enfant unique.

Pour les parents d'André, l'école était un passage obligatoire et important. Ils lui répétaient souvent ceci : « *Mets tout ce que tu peux dans la tête, le maximum* ».

En repensant à l'élève qu'il était et à son parcours scolaire, André a le sourire. Il commence par se souvenir des horaires d'école, qui étaient de 8 h 30 à 11 h 30 le matin, puis de 13 h 30 à 16 h l'après-midi. Les cours avaient lieu 6 mois par année, aux alentours du 6 novembre au 2 avril. Il avait les cours le lundi, mardi, mercredi, jeudi matin, vendredi et samedi. Il se souvient que ce n'était pas rare que les élèves soient retenus après les cours. Cela était dû à l'extrême sévérité des professeurs. Le chemin pour aller de chez lui à l'école n'était pour lui pas un problème, il logeait avec ses parents à seulement 300 m du site scolaire.

André raconte par la suite le bonheur qu'il a éprouvé lors de ses moments passés en classe enfantine. Il se rappelle d'une enseignante âgée, motivée et motivante. Par contre, il lui arrivait de pleurer à cause de son statut de premier de classe.

En première, deuxième et troisième années primaires, André a eu le même enseignant. Durant ses autres années primaires, il a eu un professeur extrêmement sévère. Il explique que cet enseignant plaçait les élèves en rang par deux et passait au milieu d'eux afin de contrôler l'état de leurs souliers. Si ces derniers étaient sales, les enfants étaient renvoyés à la maison. Ce professeur portait une grande importance aux mathématiques et était dur avec ceux qui avaient des difficultés en calcul.

Les classes que M. Métroz a fréquentées étaient des classes homogènes, c'est-à-dire que les garçons et filles étaient séparés. Tout de même, il reporte que dans les petits villages d'Entremont, il existait des classes mixtes, en raison du petit nombre d'élèves. Ainsi, ceux-ci sont regroupés dans les mêmes classes.

Il étudiait le français, les mathématiques, la géographie, l'histoire et la religion. Cette dernière discipline était à l'époque très importante. L'enseignement religieux était présent quotidiennement. Quant à l'éducation physique, il n'y avait pas de salle de gymnastique. Les cours se faisaient à l'extérieur, quand le temps le permettait. En français, ils faisaient beaucoup de grammaire, orthographe, lecture et quelques rédactions. En mathématique, les opérations, les problèmes et le livret étaient la plupart du temps à l'ordre du jour.

Selon André, les enseignants de l'époque mettaient particulièrement l'accent sur l'éducation. Il y avait aussi beaucoup de répressions à l'époque. Les enseignants donnaient régulièrement des claques par exemple.

Formation des enseignants

Après son parcours scolaire obligatoire, André Métroz a suivi la voie qui l'a toujours intéressé : l'enseignement. Il lui a fallu trois tentatives pour finalement parvenir à son but professionnel. Il échoua la première fois pour des raisons politiques. Le deuxième échec a été causé par le ratage de l'examen écrit. Ainsi, il n'a pas pu se présenter à l'oral. Sa troisième tentative lui a valu l'entrée dans une formation accélérée sur un an pour être enseignant avec diplôme de deuxième degré.

Avant de fréquenter l'École Normale, M. Métroz a fait trois ans d'école de commerce, deux ans de cours préparatoires pour l'École Normale et une année de maturité à Sion, qu'il a loupé à cause de l'examen de langue. Il se souvient qu'il n'avait pas réussi à sortir un mot. Le stress probablement. Finalement, il a été accepté à l'École Normale, où il a suivi à 22 ans une formation accélérée sur une année.

Charles et Marie, les parents d'André ont joué un grand rôle dans son parcours. Alors qu'il voulait tout arrêter après les échecs des examens d'entrée pour l'École Normale, ses parents ont refusé en lui disant que si c'était vraiment ce qu'il voulait faire, il se devait de réessayer. Restant interne à Sion la semaine, les parents d'André ont supporté ses frais de logement. Ils ont également pris en charge les frais de scolarisation.

Dans son parcours, la religion a eu un rôle important. La dernière fois qu'il a tenté l'entrée à l'École Normale, le curé avait insisté pour qu'il le fasse. Il lui avait dit : « *Ce n'est pas un conseil, mais un ordre* ». Ainsi, ces paroles ont poussé André à repasser les examens pour la troisième fois consécutive.

Sa classe à l'École Normale était composée de 5 garçons et 6 filles. Ce groupe d'amis était mis à l'écart des autres étudiants. Il a eu l'impression que ces derniers étaient jaloux de leur formation accélérée. Dans l'année de formation, il a fait un stage de trois semaines au mois d'août à Hérémenche, dans une classe d'application.

André dit qu'il trouvait que l'École Normale n'était pas fameuse, en se basant évidemment sur la seule année qu'il a fait. Il se demande d'ailleurs si les apprenants en formation

normale avaient eu plus de chance que lui. L'importance à l'époque était la manière d'apprendre, d'enseigner. Les cours qu'il suivait étaient la géographie, les mathématiques, l'histoire, les sciences, le français, le dessin, la calligraphie, la gymnastique et un peu de psychologie.

École en tant que champ professionnel

Il a exercé ce métier tout au long de sa vie, car il a toujours adoré les enfants. Selon lui, « *un maître qui n'aime pas les enfants et qui fait ce métier pour le bureau doit arrêter de suite* ».

À la fin de sa formation à l'École Normale, André a postulé en tant que remplaçant à l'école primaire de Sembrancher, un village à 10 minutes de chez lui. Une enseignante était partie au Canada et il a été engagé pour la remplacer une année. Finalement, il est resté 10 ans dans cet établissement scolaire. Il a choisi cet endroit, car c'était près de son domicile. À l'époque il n'y avait pas de place disponible à Orsières. La première année qu'il a enseigné à Sembrancher, il se déplaçait en train. Par la suite, il a acheté une voiture. Il enseignait dans une classe enfantine. Il se rappelle de la salle de classe, quelque peu spéciale. Le plancher était percé, les fenêtres s'ouvraient quand il soufflait, ce qui était écrit au tableau était illisible. Il y avait aussi un fourneau dans cette salle de classe. Les enfants assis à côté de celui-ci avaient très chaud, tandis que les autres avaient froid.

Grâce à sa motivation et à son envie de transmettre son savoir, les classes enfantines dans lesquelles M. Métroz enseignait parvenaient à lire couramment le journal en 8 mois. Il met une attention particulière sur le rôle que les parents des élèves ont joué. Selon lui, les parents aidaient énormément. André s'occupait de chaque enfant individuellement. Il faisait attention à ce que chaque élève progresse à son rythme. Aujourd'hui, il dit que les professeurs ne se préoccupent plus des enfants eux-mêmes, mais du groupe élève.

Comme moyens d'enseignement, il avait à disposition une liste de livres qu'il pouvait commander. Il ne se souvient pas si la commune payait les bouquins ou si c'étaient les parents d'élèves qui devaient assumer ces frais. Les élèves recevaient les livres pour le français, la géographie et les mathématiques. À la fin de l'année, les enfants rendaient les livres, afin qu'ils puissent servir à d'autres élèves. Pour compléter ces moyens, André composait lui-même des petits bouquins pour l'apprentissage de la grammaire par exemple. Les moyens étaient rudimentaires. Les premières années, il utilisait des ardoises en carton, sur lesquelles les élèves pouvaient effacer.

M. Métroz raconte une petite anecdote : durant ces 36 années d'enseignement, il avait toujours deux mouchoirs dans la poche, dont un pour essuyer les larmes des élèves. Lorsqu'un enfant pleurait pendant les cours, il lui disait d'arrêter de pleurer et de sécher ses larmes.

Il explique également quelques pratiques qu'il estime essentielles pour l'enseignement. Lorsqu'il corrigeait un élève, il lui expliquait toujours pourquoi. Les enfants ont besoin de comprendre, après ils se rendent compte et avouent leur erreur. Il estime également qu'il est important de punir les enfants par des corrections en rapport avec la bêtise que l'élève a faite. Sinon, la punition ne sert à rien et ne sera pas retenue.

Au début de l'année scolaire, André Métroz passait trois semaines difficiles à modeler sa classe. Il faisait beaucoup de discipline. Ces trois semaines étaient pour que les élèves apprennent à vivre avec le maître. Ce dernier est opposé à la relation copain-copain avec les élèves. Il dit que le maître doit être au-dessus de ses élèves. Ce n'est pas possible que le maître soit commandé : il doit être chef. Il est ainsi contre le tutoiement des enseignants. Il exigeait à ses élèves de dire : « Bonjour, Monsieur, au revoir, Monsieur, merci Monsieur ». Les trois premières semaines sont donc pénibles, mais il est par la suite, tout au long de l'année, agréable à travailler dans une classe respectueuse, avec des élèves réceptifs.

Les conditions étaient différentes d'aujourd'hui. Les enfants vivaient plus simplement. La plupart étaient du village et ceux de Chamoille, un petit village près de Sembrancher, venaient en bus. L'alimentation de l'époque était aussi plus simple. Les enfants prenaient une pomme pour la récréation par exemple. Ce qu'il retient est la complicité et le partage entre les élèves. Ceci était dû au fait que les familles étaient nombreuses (10-12 enfants).

Les rencontres avec les parents étaient pour André importantes. Il rencontrait tous les parents dans le premier mois d'école ou avant. Les parents venaient rarement à l'école. La majorité du temps, il les rencontrait dans la rue. Il n'organisait jamais de réunions collectives, il détestait cela. Dès qu'il avait un problème avec un élève, il contactait les parents et allait les rencontrer chez eux.

Dans sa deuxième année d'enseignement, André a fait face à un élève turbulent, qui n'avait donc pas de bonnes manières. Un jour, à la récréation, cet enfant est rentré chez lui, sans donner d'explications. M. Métroz a été le chercher et lui a fait comprendre qui était le maître. Ceci pour dire que lorsque des élèves ne se comportaient pas bien, André leur disait : « *Vous ne savez pas combien je vous aime ! Et pourquoi vous me faites des crasses ?* ». Chaque lundi André donnait des cours de politesse. Pour lui, la politesse est une notion primordiale.

À Noël, il organisait un petit théâtre pour les parents. Les élèves chantaient, récitaient des poésies, et jouaient des petites pièces de théâtre. Il se rappelle du plaisir que ressentaient les élèves à jouer devant leurs parents. Les parents aussi prenaient de la joie à venir observer leur enfant, et en même temps rencontrer le maître.

À l'époque, il avait des obligations religieuses. Il explique que la première année d'enseignement, il devait accompagner un dimanche sur deux les enfants à la messe. Il faisait en quelque sorte le gendarme, ce qu'il trouvait pénible.

Après ces dix années d'enseignement à Sembrancher, M. Métroz a trouvé une place de travail à Orsières, dans son village. Durant cette période, il a été quelques années Président des enseignants du District d'Entremont.

Le salaire d'enseignant était selon lui minime. Au début, il touchait 950.- par mois. Il était payé durant toute l'année. Il fait une comparaison avec les salaires de maçons ou charpentiers, qui étaient mieux payés que le métier d'enseignant.

Durant toute sa carrière, il a eu une excellente relation avec ses supérieurs. Il a toujours eu beaucoup de respect envers eux et exécutait ce qu'on lui demandait de faire.

Warnery Françoise (*1943)

par Wild Hunacek Pascale

Nous avons demandé à Mme Warnery, institutrice à la retraite, si elle serait d'accord de nous conter son expérience scolaire en tant qu'élève, élève-enseignant puis enseignante et c'est avec beaucoup de plaisir qu'elle s'y est prêtée.

Françoise est née le 31 juillet 1943 à Lausanne (Vaud). Ses parents, tous deux vaudois et de confession protestante l'accueillent au sein de la famille, constituée alors d'un bébé d'une année. Françoise et son frère grandissent ensemble au sein de cette fratrie jusqu'à ce que, quatre ans plus tard, arrive la cadette.

À cette époque, la petite famille habite à Bulle. Le papa travaille à Broc en tant qu'ingénieur dans une multinationale et la maman, anciennement *sourcienne* (infirmière), s'occupe de ses trois enfants.

À peine Françoise a-t-elle atteint l'âge de ses 6 ans, qu'elle entre avec une grande fierté à l'école infantine. Elle débute ainsi avec une année d'avance en raison de ses bonnes aptitudes scolaires ; elle ne partage toutefois pas la classe de son frère, lequel fréquente également un degré supérieur.

Dans ses souvenirs, Françoise retrouve l'image d'une élève studieuse et aimant l'école. Durant les petites classes, elle fut d'ailleurs une excellente travailleuse. Au fil du temps, cette élève exemplaire, bien qu'elle continuera à cultiver cet amour de l'école, développera une tendance à fournir de moins en moins d'énergie dans son travail.

Les années scolaires de Françoise étaient rythmées par l'absence de bon nombre de ses camarades, lesquels avaient à charge d'aider leur famille aux champs, à la maison, etc. Issue d'un milieu aisé, ce ne fut jamais son cas. Cependant, elle sourit lorsqu'elle se souvient des années où pullulaient les hannetons, et qu'elle revoit sa maman secouer les arbres de la rue et l'aider à mettre les bestioles dans un sac ; la commune rétribuait financièrement et au poids les sacs de hannetons. Ces insectes étaient ensuite ébouillantés, en vue d'en réduire la population et éviter l'envahissement.

À cette époque, l'école fréquentée par les enfants de la famille est un petit îlot protestant au cœur de Fribourg. Celle-ci s'organise alors du lundi au samedi midi, avec un congé le jeudi et le dimanche. L'école était scindée en deux : (i) les petites classes (1^{ère} infantine à 2^e primaire, avec une maîtresse) et (ii) les grandes classes (3^e primaire à 6^e primaire, avec un maître).

La cour d'école était très petite, car les enfants n'étaient pas nombreux. En classe, les élèves revêtaient des *manchons* (demi-manches en tissu, maintenus d'un élastique au poignet et d'un second au-dessus du coude), pour empêcher l'encre de salir les vêtements. Le bec des plumes était changé chaque semaine (et il en existait des spéciaux pour l'écriture).

Lorsque les filles suivaient le cours de couture, les garçons avaient bricolage ou mathématiques.

Françoise se rappelle avec nostalgie de sa maîtresse, Mme Morier, qu'elle trouvait vraiment attentionnée. Elle se souvient de courriers reçus de sa part pendant les vacances ; répondait-elle alors à un courrier de son élève ou prenait-elle sa plume d'elle-même, Françoise ne s'en souvient pas. Mais elle se rappelle sa joie à découvrir les écrits de sa maîtresse. En y repensant, elle compare alors son institutrice à « l'autre dame » en charge de la seconde classe de petits et se souvient encore de l'impression de peur qu'elle ressent alors à son égard.

En ce temps-là, l'instituteur habitait encore au-dessus de l'école. Il était d'ailleurs fréquent que des élèves montent chercher le maître attardé, directement chez lui. Chaque matin, l'école distribuait aux enfants une bouteille de lait pour la récréation ; qu'il aime ça ou non.

Pour se rendre à l'école, Françoise avait 10 minutes de marche, le sac au dos. Elle se rappelle avec tendresse d'un jour où, très contente d'aller à l'école, elle s'engage sur le chemin. En se retournant, elle voit sa maman qui lui fait de grands signes de la main, même insistants et auxquels Françoise répond avec des signes qu'elle manifeste de la manière la plus ample que sa petite taille lui permet et reprend son chemin. C'est un petit peu plus loin qu'elle apprend que ce matin-là et de manière exceptionnelle, l'école n'a pas lieu. Elle fusionne alors cette nouvelle information avec les grands signes de sa maman et comprend alors que sa maman lui faisait signe de revenir à la maison.

Un autre souvenir du chemin de l'école vient illuminer le regard de Françoise et c'est avec un peu de remords sur le visage qu'elle nous le raconte : bien qu'elle fut la moins téméraire des deux, il est arrivé que, pour braver le danger, elle et sa camarade s'amusaient à s'engager le plus tard possible pour traverser la route et ainsi passer juste avant les voitures... elle se rappelle encore des coups de klaxon que faisaient retentir les conducteurs terrorisés par les deux comparses aux éclats.

Durant les récréations, les jeux communs que pratiquent les enfants appartiennent aussi à la mouvance du moment. Selon la période les filles pratiquent la corde à sauter, la marelle, le fil de laine, les osselets et les billes.

En Suisse, les courses d'école sont fréquentes. La plupart du temps, les mamans accompagnent leur progéniture et il n'est pas rare que le nombre de mamans égale celui des élèves.



À cette époque, l'année scolaire se termine au printemps. À chaque fin d'année, la commission se répartit dans les classes et prend en charge l'organisation des examens.

Les vacances s'organisent en ces temps-là autour de la vie locale et se planifient selon les vendanges, les récoltes de pommes de terre, etc. ; dès lors les cours ont lieu durant l'été.

Lorsque Françoise a dix ans, son papa est muté à Pontarlier (France) et l'ensemble de la famille déménage. Françoise et son frère sont ainsi scolarisés directement dans le cycle de transition, directement au lycée (collège en Valais). Elle passe une année et demie de préparation au lycée et suit les cours de mathématiques avec une maîtresse qui orientera plus tard ses choix pédagogiques. Elle admire alors son autorité naturelle, son comportement sévère, mais respectueux et les méthodes de mise en train de ses cours.

À la différence de l'école qu'elle a fréquenté à Bulle, ici celle-ci a lieu du lundi matin au samedi soir avec, pour congé, les jeudis et dimanche ; l'année scolaire s'organise alors en trimestre.

Dans cette école française, la cour de récréation n'est pas la même pour les élèves féminins et masculins ; celle réservée aux filles se situe devant l'école et celle des garçons derrière le bâtiment.

Ici, les élèves ne portent pas de manchons pour éviter les taches sur leurs habits, mais des blouses, dont la couleur varie entre les filles et les garçons.

À Pontarlier, Françoise découvre la primeur des vacances scolaires qui débutent le premier jour de juillet et durent trois mois (jusqu'au 1^{er} octobre). Les examens sont alors appelés compositions et chaque matière est concernée. Ces compositions permettaient de vérifier les acquis du trimestre écoulé.

Sa nouvelle école fonctionne avec un tableau d'honneur trimestriel du conseil de discipline et, bien que ses résultats soient bons, Françoise se rappelle des remarques régulières quant à ses bavardages.

La majorité de ses professeurs récompensent les bons résultats et les comportements exemplaires par des bons points ; un professeur pourtant, réputé pour sa cruauté, punit les enfants en leur tirant les oreilles. Ces agissements sont principalement destinés à quelques boucs émissaires, mais les répercussions psychologiques de son comportement propagent une peur immense sur une grande majorité des élèves. Elle se rappelle d'ailleurs la terreur de son frère à l'idée de ne pas se rappeler les livrets ou vocabulaires ; l'aîné de la famille répète ainsi, des heures durant, des matières qu'il connaît déjà et s'engage le lendemain sur le chemin de l'école avec la boule au ventre et une angoisse permanente. À cette époque, bon nombre des élèves de Pontarlier ont eu les oreilles décollées par les accès de violence de ce professeur ; soulevés par les oreilles, les enfants, habitués à la pratique, subissent alors un déchirement progressif de leurs organes auditifs.

Ici aussi, les élèves ont des devoirs à faire à la maison, tel que dictée, écriture, vocabulaire, livrets, etc. La majorité de ces travaux sont de l'apprentissage par cœur.

À cette époque, la gymnastique se pratique encore en extérieur, puisqu'aucun endroit approprié n'est en place pour la pratique des activités sportives.

Sur territoire français, les courses d'école n'existent pas. Les élèves français profitent bien de sorties éducatives régulières (visites d'abbaye, etc.), mais Françoise ressent une nette différence dans l'habitude de pratiquer la marche à pied en comparaison avec les écoliers suisses.

De plus, la musique est en France d'un niveau plus faible et la couture ne fait pas partie du cursus scolaire des écolières françaises.

À cette époque, les travaux de groupe n'existent pas. Les enseignements se suivent de manière chronologique et ne se pensent pas par cercle concentrique. Les règles (grammaticales ou autres) tiennent lieu de fil conducteur et sont des valeurs sûres compréhensibles par tout un chacun (ex : on trouve le sujet en disant « qui est-ce qui ? »).

À cette époque, c'est-à-dire milieu des années cinquante, les vacances sont moins fréquentes que celles que l'on connaît aujourd'hui. Il y a par contre trois mois de vacances en été. Les élèves ont école trente-deux heures par semaine et ce, jusque dans les années 1980 lorsque l'on commence à diviser la journée en périodes de quarante-cinq minutes (vingt-huit par semaine).

De sa sphère privée ou de sa vie d'écolière, personne n'a insufflé à Françoise l'envie d'enseigner. Depuis toute petite, elle s'est d'elle-même orientée vers cette profession ; par envie et passion. Aussi loin qu'elle se souvienne, elle se voit enseigner à une classe de poupées aussi attentives et consciencieuses que leur état le leur permettait.

Il y a toutefois une professeure de mathématiques du lycée que Françoise admire alors pour ses méthodes. Cette dernière a une autorité et s'avère suffisamment sévère sans pour autant tomber dans l'excès. Cette maîtresse étonnante, répondant à l'appel : « Madame Gobin », cherche par tous les moyens de trouver la bonne méthode pour chaque nouvel élément ;

sans s'essouffler, elle garde le cap et s'adapte à l'élève en difficulté et, tant que cela ne fonctionne pas, recommence par une autre approche. Sa personnalité déjà attrayante devient marginale lorsque ses collègues se mettent en grève et qu'elle refuse d'y participer. Chacun de ses cours débute par un problème qu'elle pose aux élèves. Ces derniers disposent alors de quelques minutes pour en saisir la problématique et tenter de le résoudre. Selon Françoise, cette activité était une excellente méthode pour poser la base du cours et permettre à chaque élève de se questionner sur la matière.

Pour ajouter encore de la magie à son professionnalisme, cette professeure dispose toujours de quelques minutes en fin de cours pour discuter avec ses élèves ; si ce n'est de mathématiques, Mme Gobin peut très bien prendre le temps de débattre de tout et rien, en passant par Tintin ou son propre mari. Elle est ainsi devenue une icône de l'enseignement pour notre future enseignante.

Les parents de Françoise, quant à eux, ne se sont jamais opposés à son envie d'enseigner. Lorsque Françoise a seize ans, elle vit encore à Pontarlier. Son papa se rend à l'école normale de Lausanne (Vaud) afin de se renseigner sur le meilleur cursus pour l'avenir de l'adolescente au sein de cette école. Françoise envisage à ce moment un voyage aux États-Unis (USA). Il s'avère ainsi que le voyage est une bonne solution pour la maturité de Françoise et la pénurie de professeurs de cette époque lui ouvre les portes d'une classe rapide, organisée en six mois de théorie et six mois de stages. Ainsi, à son retour du continent américain, elle commence son parcours.

Les frais de scolarité, tel que la taxe d'inscription, etc. sont en ce temps-là supportés par les parents. Par contre, l'accès aux cours est gratuit pour autant que le futur enseignant s'engage à respecter une obligation de se mettre à disposition de l'État durant les trois années qui suivent l'obtention du brevet.

Durant l'école normale, Françoise est en pension chez sa grand-tante à Lausanne, mais aux frais de ses parents qui vivent encore à Pontarlier.

Dans le cadre de cette formation rapide, l'école normale dispense des cours de couture, de gymnastique, de musique, de dessin, de mathématiques, de français (orthographe et grammaire), d'écriture, de pédagogie, de psychologie et finalement de diction.

Cette dernière matière, la diction, s'avère d'ailleurs être un cours épique. Le dos appuyé contre le mur, les élèves-enseignants devaient faire des « chchchchch » et des « ffffffff ». Les jeunes se trouvent risibles, tout comme leur professeur ainsi que la méthode. Un jour, l'une de ses camarades se fait d'ailleurs sortir de la classe pour tenter de calmer ses éclats de rire et le risque de propagation. Cependant, Françoise se rend compte aujourd'hui que cela lui a certainement servi pour prendre conscience de la pose de la voix.

Étant donné qu'il s'agit de la classe rapide, les matières enseignées ont déjà subi un premier tri et il ne reste ainsi que l'essentiel. Toutefois, un accent particulier est mis sur la musique, le dessin et la gymnastique ; la performance n'est toutefois pas un critère, contrairement à la technique permettant de parvenir à l'objectif.

Au vu de la pénurie grave d'enseignants, les six mois de stage de Françoise se transforment en six mois de remplacements ; bien que cela soit inférieur aux garçons, Françoise est rémunérée pour ce travail.

A même pas vingt ans, Françoise entreprend son premier stage qui, au vu de la pénurie d'enseignants, s'avère être son premier... remplacement. N'ayant pas eu l'occasion de pratiquer auparavant, notre élève-enseignante se retrouve ainsi seule devant une classe d'adolescents (entre quatorze et seize ans). Ces derniers se donnent alors beaucoup de mal pour être punis et ainsi rester plus longtemps avec leur maîtresse. Elle ne se sent pas en possession des outils nécessaires pour faire face à ce type d'élèves et, lorsque le soir vient, elle pleure en se demandant ce qu'elle fait là et quelle mouche l'a piquée de s'être lancée dans cette voie. Cet état d'esprit s'arrêtera en même temps que le stage.

Pendant ses remplacements, Françoise réside dans les auberges communales.

Dans les classes dont elle a la charge à la campagne, elle se heurte régulièrement à des parents qui refusent que leurs enfants partent étudier en ville. Leur parcours professionnel est déjà tracé ; ils œuvreront sur le domaine familial, qu'ils reprendront le moment venu.

Lors de chaque « stage-remplacement », un inspecteur vient faire une visite et l'observer sur le terrain. Elle obtient beaucoup de compliments même lorsqu'elle ne se sent pas à l'aise. Au vu de ses performances en la matière, elle se rappelle avoir même reçu l'inspectrice pour la couture. Le contenu d'un classeur entier de modèles a dû être reproduit par ses soins. Elle se souvient d'ailleurs des soirées passées à repêcher les mailles coulées des tricots de ses élèves.

À ce sujet, lorsque Françoise commence à enseigner, elle est contrainte d'assumer la dispense des cours de couture pendant une année. Elle éprouve un immense soulagement quand, une année après le début de son parcours professionnel on lui annonce qu'une professionnelle sera responsable d'enseigner cette matière.

Une fois sa formation terminée, Françoise doit, comme tous ses camarades, se mettre à la disposition de l'école normale pendant trois années consécutives pour être placée là où le besoin se fait le plus ressentir ; la tendance est d'ailleurs à cette époque que les nouveaux soient placés en campagne et que, plus le temps passe, plus il « méritent » le droit de se rapprocher de Lausanne, pour finalement terminer sa carrière au cœur même de la cité.

Françoise est donc successivement placée à Corcelles-sur-Payerne, St-Cergue, Ballaigues, Montcherand, Bottens puis une année à Henniez. À mi-chemin de ce temps à disposition des besoins communaux, Françoise se marie et tombe enceinte. Étant donné la rupture du contrat d'engagement qui la lie à l'Etat, ce dernier lui demande de s'acquitter d'une taxe de 700.- environ (plus ou moins un salaire mensuel).

Lorsqu'elle reprend son activité professionnelle, Françoise effectue d'abord quelques remplacements.

En ces temps-là, les enseignants n'ont pas de mal à obtenir un poste du fait de la pénurie qui sévit en matière d'instituteurs et d'institutrices. De toute sa carrière, Françoise n'a jamais à s'inquiéter de se retrouver avec beaucoup d'autres enseignants pour un seul poste. Dans la deuxième moitié des années soixante, les entretiens d'embauche se déroulent face à la municipalité ainsi qu'à la commission scolaire. Elle se souvient du sentiment étrange de répondre aux questions de tous ces gens qui pour la plupart sont étrangers au domaine de l'enseignement.

Les premières années de sa carrière, il lui est nécessaire d'habiter la commune dans laquelle elle enseigne, mais cela n'est très vite plus le cas. En tous les cas, elle ne sera jamais contrainte d'habiter dans le bâtiment scolaire.



Ainsi, Françoise postule pour une place à Préverenges. Elle y est d'ailleurs engagée, bien qu'elle informe la Municipalité et la commission scolaire être enceinte de son second enfant. Pourtant, à cette époque, une personne qui construit une famille est un atout, car cela suggère qu'elle souhaite s'établir et, ainsi, conserver son poste pour une longue durée. À peine a-t-elle commencé, que s'en suit un congé maternité de trois mois. Ses supérieurs sont même allés jusqu'à aménager un horaire complet (tout est décalé d'un quart d'heure) pour que Françoise puisse nourrir son enfant ; cet aménagement se fait sur une durée de deux à 3 mois.

Après une mission de quatre à cinq ans à Préverenges, Françoise entreprend la construction d'une maison à Colombier-s/Morges et vient à apprendre que cette commune est à la recherche d'une institutrice pour des 1^{ère} et 2^e primaires (JUSTE ?). Elle postule ainsi et, probablement en raison du fait qu'elle s'établisse dans la commune même, Françoise est prise. Elle y travaillera jusqu'à sa retraite en 2000.

La relation avec les supérieurs se fait alors par le biais de l'inspecteur en charge de venir la contrôler ; au départ des membres de la commission scolaire. Au départ, ils passent à l'improviste, mais le temps passant, ils annoncent leur visite quelques jours à l'avance. À la

fin, le contrôle se fait par le biais de l'examen auquel se soumettent les élèves. Puis, les budgets des camps de ski sont également soumis à la commission. Comme ces personnes ne connaissent parfois rien au milieu de l'enseignement, Françoise se heurte parfois avec eux, notamment lors de la nouvelle instauration des devoirs à fournir pour la semaine (les élèves s'arrangent alors comme ils veulent pour tout finir). Pour certaines branches, Françoise estime nécessaire que les élèves puissent (p.ex : pour la lecture) travailler un petit moment chaque jour et non pas faire l'entier le premier jour puis plus rien le reste de la semaine. Elle trouve que cela ne sert ni les enfants et ni leur apprentissage. Dès lors, elle se trouve chanceuse lorsque la commission scolaire est composée d'au moins deux ou trois personnes qui s'y connaissent un peu.

Durant sa carrière, l'un des moyens d'enseignement dont Françoise se souvient est l'ardoise. Cette ardoise qui déplaît à tant de ses confrères et consœurs pour le bruit qu'elle génère. Mais Françoise l'aime, car elle permet d'effacer et reprendre une partie du travail. Elle souvient avec nostalgie des petits chiffons et des éponges. Elle repense au papier qui n'envahit alors pas encore tout. Les élèves possèdent leurs cahiers et le livre de référence s'appelle « *Mon premier livre* ». La lecture est syllabique. Les plus grands possèdent un livre avec des exercices. Cela lui permet de diviser les niveaux en répartissant sur le tableau les différentes tâches incombant à chaque niveau. Le tableau noir est souvent rempli d'instructions. La venue du stencil est à la fois un bienfait, mais ô combien plus souvent un méfait. Les deux heures passées à la préparation peuvent être anéanties en une fraction de seconde lorsque la machine plie le stencil et nécessite de tout recommencer.

La méthode *Cuisenaire* est alors en vigueur pour l'apprentissage des nombres aux petits. Plus tard, le calcul en bases (base 2, 3, 4, 5...) a fait son apparition. À chaque fois, Françoise trouve très enrichissant de passer d'une méthode à l'autre et cela lui permet également de jongler avec, suivant les élèves en difficultés qu'il faut épauler et approcher d'une autre manière ; l'arrivée de ces nouvelles méthodes est, pour elle, vécue comme un élargissement de son champ d'action. Elle comprend par contre, que pour certains élèves déjà en difficulté, l'apparition de ces nouveautés à utiliser alors qu'ils ne maîtrisent pas ou à peine la précédente est souvent propice à un lâcher-prise, car cela paraît trop flou, trop vague ou trop global.

Ces changements interviennent régulièrement et dans toutes les branches. Elle remarque que les jeunes enseignants ne possédant qu'une manière de faire ne sont pas à même d'entamer des approches variées. De plus, il s'avère également que la méthode alors en vigueur alors ne correspond pas à la manière d'enseigner d'un maître inexpérimenté et ne bénéficiant pas de suffisamment d'expérience pour jongler avec un panel de méthodes.

Ce qui est important pour Françoise dans son travail pédagogique avec les enfants est que tous puissent comprendre, que tous sachent ce qu'ils sont en train de faire (maths : géométrie, arithmétique, etc.) et elle leur dit régulièrement : « Nous allons inscrire ceci dans le cahier. Mais dans quel cahier ? » Et elle interroge les élèves pour être sûre qu'ils aient saisi à quelle branche le travail se rapporte. Il est également important pour elle de les aider à apprendre et remarque que pour les enfants, le sourire est un vecteur de transmission important. Lorsqu'elle rencontre d'anciens élèves, ceux-ci lui disent régulièrement : « ... Je me rappelle, vous étiez toujours souriante ». Elle remarque que ses élèves se souviennent

particulièrement de choses en rapport avec l'ambiance, l'atmosphère ou des activités spéciales.

Jouer avec les enfants est aussi un moteur important pour les élèves. De voir que la maîtresse incorpore leur groupe est enrichissant et cette image véhicule quelque chose de positif sur l'adulte. Elle se revoit patiner à toute vitesse à la patinoire de Morges lors du jeu du loup ; avec beaucoup de plaisir et d'énergie au début, mais avec moins d'entrain vers la fin de sa carrière, lorsqu'elle imagine à l'avance les douleurs sur les fesses lorsqu'elle tombe. Arrivée à ce stade, elle admet qu'il lui faut assumer cette phase de changement et décide de ne plus s'engager dans des courses intrépides.

En ce qui concerne la « nouvelle mode » des travaux de groupe, Françoise n'en est pas une fervente adepte. Elle n'est pas à l'aise de devoir superviser et diriger cinq groupes et trouve que cela ne s'avère pas bénéfique. Pour avancer plus vite, les forts imposent et délèguent des tâches aux autres, lesquels exécutent leur mission sans comprendre le pourquoi de la démarche. Par contre, elle aime laisser chaque élève réfléchir seul, puis de les regrouper par deux pour un partage, puis par quatre, etc. Cette manière de faire s'avère parfois un bon atout pour allier les bénéfices du socioconstructivisme et celui d'une réflexion individuelle.

Il arrive souvent que des élèves doivent beaucoup travailler à la maison, aux champs, etc., et ne viennent ainsi pas en cours, ou ne fassent pas leurs devoirs. Pour les mêmes raisons, bon nombre de parents font la demande que leurs enfants ne partent pas étudier au Collège en ville. D'autres, enfants de forains, doivent tenter une intégration pour deux ou trois mois.

Pendant beaucoup d'années, un grand nombre d'élèves n'a pas accès aux loisirs (tel que la piscine, le ski, etc.) et les sorties scolaires s'en voient lourdement handicapées. Toujours sur le registre des courses d'école, les parents accompagnent très régulièrement la classe de leur enfant et se répartissent les élèves dans leurs voitures personnelles. À cette époque, les parents sont moins à l'affût de la faute professionnelle. Elle se rappelle le cas extrême d'un collègue revenu d'une sortie au lac en oubliant une élève sur le bateau. Des personnes présentes ont accueilli chez eux la jeune fille jusqu'à ce que le maître retourne la récupérer le lendemain matin.

Françoise a vu les relations avec les parents d'élèves évoluer tout au long de sa carrière et en a eu de toute sorte. Pendant longtemps, cependant, les parents n'osent pas dire grand-chose. Elle reçoit même la consigne de : « Il faut leur flanquer des claques ! » par un parent lui-même. Il est bien sûr arrivé aussi que certains parents posent des problèmes ou qui par leur ambition personnelle tiennent à tout contrôler. Cela dépend bien sûr de l'âge des enfants, mais pour les petits, Françoise rencontre toujours la maman, mais rarement, voire jamais le papa. Certains parents appellent pour s'insurger d'une punition infligée à leur enfant. Durant les premières années de carrière, elle ne reçoit aucun téléphone pour des mauvaises notes ; mais cela finit bien sûr par arriver. D'un autre côté, certains parents prennent aussi contact pour savoir de quelle manière ils peuvent aider leur enfant à la maison, car leur chérubin parvient à bien répéter à la maison et connaître la matière, mais se trouve démuné en classe et obtient de mauvaises notes.

À ce sujet, Françoise utilise, suivant le degré des classes à sa charge, gommettes, tampons et bons points pour les félicitations aux élèves.

Comme activité extrascolaire, Françoise organise un spectacle par année. Il s'agit d'ailleurs d'une norme à laquelle elle doit se conformer. Elle n'a par contre jamais l'obligation de faire partie d'une association locale politique ou autre eu regard à son statut d'institutrice ; par contre, certains de ses collègues assument la direction du chœur de leur village. À l'époque, les mandats sont principalement proposés aux hommes.

Pendant un certain temps, il est demandé aux maîtresses de distribuer quotidiennement des pilules de fluor à tous les élèves, pour veiller à la santé de leurs dents et de leurs os ; il s'avérera qu'ultérieurement, cette démarche sera stoppée pour des raisons de nuisances aux corps, lequel en possédait et gérait déjà en quantité suffisante.

Quant au salaire, Françoise gagne au début Frs. 700.- environ (pendant plus ou moins deux ans). Ceci est bien sûr moins que les hommes, mais cela s'équilibre rapidement. Plus les années passent et plus son salaire augmente. En comparaison avec les professeurs du secondaire, ceux du primaire sont toutefois moins bien payés. Si par contre on compare son salaire d'alors avec celui d'une infirmière, celui de Françoise est plus élevé.

La proportion de femmes par rapport aux hommes est longtemps équilibrée ; mais la profession au primaire se féminise petit à petit. Dans les villages, les petits sont pris en charge par une maîtresse alors que les grands ont un maître.

Au tout début de sa carrière, Françoise n'a pas de vacances d'été. Il faut en effet remplacer les vacances déjà eues pour les récoltes et ainsi dispenser les cours durant les mois d'été. Puis, lorsqu'elle devient maman et que l'école prévoit les semaines de vacances en été, elle profite de ce temps pour vivre des choses en famille. Elle n'effectue pas de travail complémentaire pendant ces vacances, mais, par amour de la musique, elle joue de l'orgue au culte (protestant) du dimanche.

Autres souvenirs en vrac :

- Spectacles scolaires
- Courses d'école avec angoisses de toute sorte
- Les branches qu'elle préfère et celles avec lesquelles elle est moins à l'aise.
- Avoir eu ses propres enfants dans sa classe et faire attention à ce que les autres élèves n'aient pas une impression de favoritisme
- Certains élèves perturbés qui demandent plus d'attention
- Dépistages logo/psycho
- Contrôles de l'infirmière pour bouche, vue, daltonisme chez les enfantines
- Le crescendo dans les téléphones « de reproches » des parents (ce qui n'existait pas au départ)

Conclusion personnelle

J'ai eu beaucoup de plaisir à réaliser cette interview. Cela a été très enrichissant de parcourir cette période au gré des souvenirs de Mme Warnery. Par ailleurs, l'alternance franco-suisse est également un point que j'ai trouvé intéressant.

J'aime ces retours en arrière, les yeux rieurs ou nostalgiques de la personne qui nous conte son expérience d'un air songeur. Un régal !

Grange Jean-François (*1944)

Interviewé par Donnet Victoria et Sailen Jennifer

Il était une fois à St-Maurice deux apprenties maîtresses qui rencontrèrent le grand maître. Son nom : Jean-François Grange. Les apprenties, curieuses, avaient beaucoup de questions à poser à leur maître.

Depuis tout petit, Jean-François aimait se rendre à l'école plutôt que d'aider ses parents agriculteurs. Le grand maître expliqua à ses apprenties que l'école de son temps était bien différente. Les élèves se rendaient 6 mois à l'école puis 6 mois au champ. Le jeudi après-midi était congé, mais il devait aller à l'école le samedi. Le chemin qu'il parcourait à pied pour s'y rendre faisait un kilomètre. Après l'école primaire, les élèves fréquentaient l'école secondaire uniquement s'ils désiraient faire des études. Jean-François raconta que ses parents ne poussaient pas aux études. Ce fut grâce à ses 6 frères et sœurs qu'il put entreprendre des études pour devenir enseignant.

À l'école primaire, les élèves apprenaient des choses différentes d'aujourd'hui. Il n'y avait pas autant de variété (gymnastique, catéchisme, Français, calcul). Le programme scolaire n'était pas minuté comme de nos jours. La matière favorite de Jean-François était le calcul. Il raconta qu'il n'avait pas changé de copains durant toute sa scolarité, car les établissements n'étaient pas nombreux. Tous les élèves du village se rendaient dans le même bâtiment. Le grand maître expliqua ensuite qu'il y avait très peu d'examens durant l'année. Par contre, l'examen final était présent.

Jean-François est né le 10 mars 1944 à Fully. Il vit actuellement à Epinassey en dessus de St-Maurice (VS). Trop curieuses, les deux apprenties se transformèrent en journalistes et continuèrent à interroger leur grand maître.

Qu'est-ce qui a motivé votre choix de suivre une formation d'enseignant ?

Depuis ma tendre enfance, j'ai toujours aimé enseigner à mes copains les calculs, la lecture. Et comme j'étais le dernier de ma famille, j'avais plus de temps pour le faire, car je n'avais pas besoin de travailler.

Connaissiez-vous des cas paradigmatiques, des enseignant(e)s modèles, et si oui, qui étaient-ils/elles et pourquoi, selon vous, l'étaient-ils/elles ?

Lors de ma scolarité, j'ai rencontré deux enseignants. C'était mes deux maîtres modèles. Ils savaient bien gérer la classe, mais ils étaient très sévères. Heureusement, ils nous donnaient peu de punitions et aucun châtime. Je me rappelle qu'un de mes enseignants nous avait montré une baguette pour les filles et un bâton pour les garçons en nous disant que si nous n'étions pas sages, il allait l'utiliser. Mais cela ne s'est jamais produit.

Quelle attitude avaient vos parents concernant votre formation au sein d'une école supérieure ou normale ?

Mes parents voulaient que je reste aider à la maison. Ils ne m'ont pas poussé à faire des études. Ce sont surtout mes frères et sœurs qui m'ont aidé.

Avez-vous reçu l'accord et le soutien ou bien plutôt un désaccord et rencontré des obstacles de la part de vos parents, des institutions ou d'autres personnes ?

Non, je n'ai pas rencontré d'obstacle particulier. Mes parents n'étaient pas partant à que je fasse cette école, mais j'ai quand même passé l'examen. En effet, il fallait réussir cette épreuve pour entrer à l'école normale. Ils prenaient un certain nombre d'étudiants par rapport aux résultats obtenus. Nous étions environ 16 garçons et au total 40 étudiants.

Quel genre de formation comme enseignant avez-vous suivie ?

J'ai suivi une formation classique. Tout d'abord, j'ai fait mon école secondaire au collège Sainte-Marie à Martigny. Puis, j'ai passé l'examen pour l'école normale qui se situait à Sion.



Remise de diplôme à la fin de l'école normale

Nous étions la première volée de garçons à débiter la formation dans la nouvelle école sur les hauts de la ville. Les filles se formaient au collège Sainte-Ursuline. La formation durait 5 ans. À l'âge de 22 ans, j'étais diplômé. Durant notre formation, nous avons un trimestre à l'école d'agriculture de Châteauneuf. Nous avons appris la terre, l'économie, la vigne... C'était très intéressant.

Lors de ma formation, nous avons des cours frontaux et aucun travail de groupe.

Nous avons quelques stages tout de même. J'en ai fait deux. Le premier a eu lieu à Sion et le deuxième à Fully. Nous restions dans la classe durant environ un mois. L'enseignant initial restait dans la classe. Nous apprenions à ce moment-là la manière d'enseigner à nos futurs élèves.

Qui a dû supporter les frais de scolarité et ceux du logement ?

Mes parents et mes frères et sœurs m'ont aidé. Il n'y avait pas de bourse dans le temps.

Nous ne pouvions pas rentrer toutes les semaines à la maison. Je restais donc à l'internat à Sion. C'était très strict. Par exemple, si le lit n'était pas bien fait, nous retrouvions la couverture derrière la porte.

Les filles devaient porter l'uniforme et se déplaçaient dans la ville en groupe tandis que nous étions plus libres sur ce point.

Au sein de l'institution de la formation des enseignants, sur quels points de la formation pédagogique les professeur(e)s accordaient-ils une grande importance ?

La discipline était très importante. 6 heures, c'est 6 heures. Il ne fallait pas arriver avec 5 minutes de retard. Si nous étions en retard, nous devions apprendre des poésies en Allemand pour le lendemain. Un autre exemple : certains sont sortis sans permission un dimanche. Ils se sont fait renvoyer de l'école.

L'accent était mis sur notre formation d'étudiant et non sur l'enfant et son développement. C'est surtout durant les deux stages que nous découvrons l'enfant, ses apprentissages.

Nous avons des cours d'Allemand, algèbre, chimie, physique. Malheureusement, la didactique n'était pas présente. Nos professeurs nous donnaient quelques tuyaux, mais très peu. Nous pouvons dire que l'école normale ressemblait au collège actuel.

Nous n'avions pas tellement de devoirs. Mais il y avait l'étude à midi et le soir. Nous étions contraints d'écrire avec la plume et l'encrier.

Avez-vous encore des souvenirs particuliers ou peut-être des anecdotes du temps de votre formation d'enseignant dont vous aimeriez nous parler ?

Je me souviens que mon orthographe était une catastrophe. Les professeurs y accordaient beaucoup d'importance. À Martigny, j'ai le souvenir d'avoir fait une faute dite "grave" lors d'une dictée préparée et devoir recopier 100 fois cette phrase avec une plume et un encrier:

L'écorce du chêne est le tan d'où sort l'acide tannique qui rend imputrescible les peaux que travaillent les corroyeurs.

J'avais malheureusement oublié le -s à "corroyeurs".

Comment se sont passées votre entrée et votre insertion dans la vie professionnelle ?

Dès la fin de mes études, j'ai postulé à Neuchâtel, mais j'ai reçu une réponse négative, car il y avait assez d'enseignants dans ce canton. Notre curiosité s'est manifestée lorsque nous lui avons demandé "Pourquoi Neuchâtel ?" J'avais besoin de changer d'air, de plus il y a le lac. Là-bas, les gens parlent bien le Français. À Genève, ça aurait été trop compliqué.

Neuchâtel, c'est une idée comme une autre !

Comme je n'avais pas de place en tant qu'enseignant, je suis parti à Verbier où j'ai travaillé comme portier pour gagner de l'argent.

C'est dans cette station que le directeur des écoles de St-Maurice, M. Fournier est venu me proposer une place. Je n'ai donc pas eu de concours à passer, juste une lettre de postulation

à lui remettre. Je suppose que M. Fournier disposait d'une liste des enseignants ayant réussi les examens de fin d'études. Il a essayé de me joindre en contactant mes parents.



La dernière classe ayant fréquenté l'école d'Epinassey en 1975.

Ces derniers l'ont informé que j'étais à Verbier. Il est alors venu passer une nuit dans l'hôtel où je travaillais en compagnie de son épouse.

J'avais prévu d'aller enseigner dans mon village d'origine (quartier Butonin à Fully), mais le directeur m'a conseillé d'y renoncer. Il a prétendu que c'était mieux à St-Maurice, il avait raison, car l'école a fermé une année plus tard. J'ai alors eu ma première classe de 29 élèves en 1966. Cette classe de 1^{ère} année était composée de filles et garçons âgés de 6 ans. Au début de mon enseignement, je faisais les trajets avec un collègue de Chamoson qui travaillait aussi à St-Maurice.

Quelles conditions-cadres dominaient l'enseignement pendant vos premières années d'activité ?

C'était un joli cadre. La salle de classe était toute neuve. Les bancs étaient disposés pour enseigner de manière frontale.

Au début, je n'avais une classe qu'à un niveau. Par la suite, j'ai enseigné à des classes à plusieurs niveaux.

Après une année d'enseignement à St-Maurice, j'ai été instituteur à Epinassey durant 8 ans. La classe était composée de 1-2^{ème} enfantines et 1-2^{ème} primaires. Il y avait environ 18

enfants. L'école d'Epinassey a fermé après ces belles années en 1975, elle a rouvert dans les années 2010.

Je suis donc retourné enseigner à St-Maurice où j'ai eu la chance d'enseigner dans divers degrés. J'enseignais principalement aux petites classes. J'ai été jusqu'en 5e primaire. Mais je trouvais que les degrés les plus intéressants étaient les 3-4^{ème} primaires, car ils savaient déjà lire, écrire. Nous pouvions aller plus loin, faire autre chose avec eux.

J'ai pris ma retraite en 2000.

À mes débuts, le matériel commençait à se diversifier et à s'étoffer. Les élèves avaient leurs propres livres et cahiers. Ils utilisaient la plume Pélican. La plume à tremper était à sa fin. Les fiches commençaient à arriver. Ils avaient la liberté d'écrire avec la main droite ou la main gauche. Mais ceux qui écrivaient avec la main gauche devaient mettre un buvard sur ce qu'ils venaient d'écrire pour éviter de tout tâcher. Les gauchers devaient aussi tenir la main plus haute.

J'utilisais le tableau noir. Les baguettes et les bâtons étaient abolis. Si j'avais besoin du rétroprojecteur, toute la classe devait se déplacer dans une salle aménagée à cet effet.

Avez-vous des souvenirs particuliers concernant des écolier(e)s ?

Je n'ai jamais eu de gros pépins. Mais je me rappelle qu'une fois en promenade d'école (au début de mon enseignement) j'ai eu la peur de ma vie ! Nous étions en bateau sur le Lac Léman. Il y avait beaucoup d'enfants, car au mois de juin presque toutes les écoles du canton faisaient la même promenade d'école. J'ai essayé de rassembler tous mes élèves. À un port, deux de mes élèves sont sortis. Lorsque je les ai aperçus sur le ponton, j'ai tout de suite appelé le personnel de la gare pour qu'il puisse s'en occuper. Les enfants qui étaient frère et sœur sont revenus en train à St-Maurice. Je suis allé les accueillir sur le quai.

J'estime avoir eu de la chance durant mon vécu professionnel, car je n'ai pas rencontré de problèmes majeurs. Si un élève avait des problèmes/difficultés, des enseignants spécialisés le prenaient en charge. Cette manière de travailler était plus fréquente vers la fin de ma carrière.

Qu'est-ce qui était pour vous important dans votre travail pédagogique avec les enfants ?

Mon travail pédagogique consistait à apprendre à bien écrire, à lire, à bien orthographier les mots, à calculer correctement. Je mettais aussi l'accent sur la politesse et la discipline. Ce dernier point était déjà bien inculqué dans les familles. Bien souvent, les parents soutenaient l'enseignant.

Quelles conditions générales et quotidiennes rencontraient les enfants que vous enseigniez ?

À St-Maurice, il n'y avait pas de cantine. Les enfants rentraient dîner. Malheureusement, certains n'avaient pas de repas chaud, car les parents travaillent toute la journée.

Les enfants venaient à l'école de 8h30 à 11h30 et de 13h30 à 16h30. Ils avaient congé le mercredi après-midi. Au début de ma carrière, les cours avaient lieu le samedi matin.

Comment se déroulait la relation avec les parents d'élèves ?

Au début, je n'avais pas beaucoup de contact formel avec les parents. Quand je les rencontrais au village, ils demandaient des nouvelles de leur enfant, ils ne se souciaient pas vraiment du comportement de leur enfant à l'école. Vers la fin de ma carrière, les réunions de parents étaient plus fréquentes. D'abord je convoquais tous les parents pour une réunion commune puis des réunions individuelles se réalisaient au cours de l'année.

Quelles obligations extrascolaires deviez-vous assurer ?

Dans le cadre religieux, j'étais tenu de préparer les enfants à la première communion, à Noël, aux fêtes religieuses. Je devais participer au cortège de la Fête Dieu, mais au fil des années, les obligations se faisaient moindres. La présence au cortège n'était plus obligatoire.

Outre la gymnastique hebdomadaire, 3-4 journées de ski au col des Mosses étaient organisées. Des cours de natation se sont greffés au programme scolaire. Comme à Epinassey, il n'y avait pas de piscine, ces cours n'étaient pas enseignés, la classe ne se déplaçait pas à la piscine de St-Maurice.

Le patin n'a jamais été au programme des écoles de St-Maurice.

Comment votre logement était-il organisé ?

Les pupitres étaient disposés de manière à transmettre un enseignement frontal. J'ai eu plusieurs fois 32 élèves dans ma classe, ainsi les bancs étaient aménagés en 4 rangées de 4 bancs. Il n'y avait pas de coin lecture, car la salle de classe était étroite et les enfants étaient nombreux. Vers la fin de mon parcours, les ordinateurs apparaissaient dans l'établissement scolaire, mais pas encore dans les classes.

Il n'y avait pas de thème pour la décoration de la classe. Les enfants avaient la possibilité d'afficher leurs bricolages.

Quel était votre salaire ? Estimez-vous que votre activité professionnelle en tant qu'enseignant fût bien rémunérée ?

Je trouvais que mon salaire était plus que correct pour l'époque. Ma première paie s'élevait à 1100.-, c'était énorme ! Évidemment, les enseignants n'étaient pas les mieux payés dans la société, mais nous pouvions vivre aisément. À cette époque, le litre d'essence ne coûtait que 50ct. À la fin, je gagnais environ 6000.-. À mes yeux, la profession était bien rémunérée.

Comment était la relation avec vos supérieurs ?

Au début, la relation avec les supérieurs était cordiale, il y avait une bonne entente. Mais en 30 ans, elle change beaucoup. Le directeur avait une classe. Il était déchargé de quelques heures pour gérer les affaires de la direction. Je pense que son rôle n'a pas énormément changé. Il doit toujours s'occuper de l'organisation des classes, des engagements. Lorsque je travaillais encore, il choisissait qui il désirait engager et le conseil tranchait.

Je m'accordais bien avec mes collègues, il nous est arrivé d'organiser des sorties (Nax, Salvan), parfois même à l'étranger (France, Allemagne).

Au début de mon enseignement, la commission scolaire est venue sans annoncer sa visite. Je me rappelle encore du premier inspecteur, M. Buttet. Il venait observer la manière dont j'enseignais.

Quelle(s) activité(s) faisiez-vous pendant votre temps libre ? Était-il facile de trouver une autre activité professionnelle ?

Pendant mon temps libre, je n'avais pas d'autres activités rémunérées. Il m'arrivait de partir en vacances avec ma famille, surtout l'été.

Lorsque j'étais écolier, nous n'allions que six mois à l'école, les professeurs devaient trouver un autre emploi pour les six mois de "congé», car ils ne touchaient pas de salaire. Je n'ai pas connu cette cadence en tant qu'enseignant, elle avait disparu trois ans avant que je débute dans la profession.

Pendant l'été, nous étions tenus de suivre un certain nombre de cours de formation continue en français, maths, bricolage... Ces journées se déroulaient à Sion.

Lorsque l'Allemand a été introduit, nous nous sommes retrouvés trois semaines sur les bancs d'école pour apprendre cette langue.

Quelle était la proportion d'enseignants masculins et féminins ?

Durant toute ma carrière, il y a eu plus d'enseignantes que d'enseignants. Je ne peux pas dire précisément la proportion, peut-être le double.

Avant de se quitter, le grand maître a tenu à nous faire part de deux faits qui le touchent personnellement. Le premier est qu'il a eu ses enfants en classe. Aucun problème relationnel n'est à relever même s'ils trouvaient que leur papa était plus sévère avec eux qu'avec leurs camarades. Il nous a toutefois certifié qu'il ne marquait aucune différence entre ses enfants et les autres élèves.

Le deuxième est une de ses promenades d'école. Quand il était élève, il est allé visiter l'aéroport de Genève et a vu un ministre russe descendre de l'avion.

Partir à la retraite avait pour lui un aspect ambivalent. D'un côté, c'était dur de quitter les enfants, mais de l'autre, la profession devenait trop administrative (programme, rapport...). Jean-François trouvait qu'il passait plus de temps à rédiger des rapports qu'à enseigner. Au début, l'enseignement était plus libre, il n'y avait que très peu d'objectifs.

Aujourd'hui, il ne reprendrait pas une classe, car à ses yeux l'administration a pris trop de place. De plus, les enfants sont plus agressifs avec la télévision, les jeux vidéo et les jeux violents dans la cour de récréation.

Après avoir tourné une page de sa vie avec l'enseignement, il n'a pas complètement lâché le monde actif.

Après ce riche entretien, les deux apprenties maîtresses avaient beaucoup appris. En effet, elles ont pu découvrir une autre facette de leur futur métier. L'aspect qu'elles auraient apprécié connaître est le soutien qu'accordaient les parents à l'enseignant. Par ailleurs, elles ne regrettent pas le temps dans lequel elles vivent, car la formation est plus complète et

possèdent ainsi un bon bagage avant de pouvoir voler de leurs propres ailes (avoir sa classe).

Elles apprécient le fait que les stages soient plus fréquents qu'à l'époque du grand maître et qu'ils soient insérés à la théorie.

Elles n'attendent plus qu'une chose, pouvoir faire comme le grand maître : ENSEIGNER.

Interview avec un enseignant à la retraite (*1947)

Interviewé par Pio Sandra et Rothen François

A. Enfance et école obligatoire :

1. Veuillez-vous présenter brièvement en précisant ces quelques points : Date et lieu de votre naissance, famille d'origine, profession(s) de vos parents, nombre de frères et sœurs / village, région.

Je suis née le 17 février 1947 à Savièse. Ma mère était mère au foyer et mon père enseignant. Cependant, il allait six mois à l'école et il avait congé six mois pour travailler ailleurs. Pendant ces 6 mois, il avait le temps pour beaucoup de choses. Il a créé une petite entreprise de fruits. Ma famille était proche du peintre Bieler. Mon père a justement appris à peindre avec lui. Il a laissé un témoignage dans le restaurant "Vieux Bisse". On y trouve une sorte de résumé de l'histoire glorieuse de Savièse. Il était un peu "l'historien de Savièse" et a fait acheter des tableaux qui appartiennent à la collection de la commune de Savièse. En gros, mon père a contribué au rayonnement de Savièse. Mon père était juge et a créé la ligue anti-tuberculose pour les travailleurs, qui devenaient malades, et pour leur famille. C'était un homme fantastique.

Je suis la 2^e entre deux garçons. Mon grand frère est décédé. Toute ma vie, j'ai été entourée de garçons.

J'ai fait mon école enfantine et ma 1^{ère} primaire à Savièse, puis le reste de l'école primaire et l'école secondaire à Sion, aux "Dames Blanches", chez les franciscaines. Ensuite, j'ai fait 5 ans d'école normale, une année avant le probatoire, puis une maturité pédagogique en 1968. J'ai aussi fait un diplôme international Montessori l'année qui suit, en Italie.

J'ai commencé à enseigner en 1969.

2. Essayez de redevenir un instant l'élève que vous étiez durant votre cursus scolaire... Quel était le point de vue de vos parents concernant la formation scolaire et l'école ?

Dans la famille, nous étions soit avocat soit enseignant. Donc, j'avais le choix. Cependant, je ne voulais pas être enseignante, mais médecin. Quand j'avais 14 ou 15 ans, mon père m'a fait remarquer que j'avais un don pour l'enseignement. J'ai donc passé l'examen d'entrée sans

grande conviction. Mes parents nous donnaient beaucoup de libertés, mais nous étions très cadrés.

À l'école normale, nous devions aller à l'internat et je trouvais cela très dur. La directrice était Sœur Angèle et elle était connue pour sa sévérité. Son impact était fort auprès des conseillers d'État, par rapport à l'influence pédagogique.

C'était cinq ans sous clé, nous étions déconnectées, mais mes frères m'ont beaucoup entourée et permit un lien avec la réalité. J'ai eu une équipe de collègues inventives et rebelles qui sont encore en vie, et quelques professeurs laïcs, pour changer les habitudes. Nous rentrions une fois par mois.

3. Que pourriez-vous nous raconter du temps où vous étiez à l'école obligatoire ? (Par exemple, votre journée à l'école, le chemin de l'école, l'enseignant(e), vos camarades de classe, les matières enseignées, etc.)

À Sion, les enseignants étaient mi-Français, mi-Valaisans, beaucoup d'enseignants français avaient une grande ouverture d'esprit. Nous étions confrontés à la bonne société sédunoise, arrogante et « pestouille ». Nous avions déjà l'anglais et l'allemand, en 6e. C'était un acquis d'indépendance de pouvoir prendre le bus à 7-8 ans, ce n'était pas vraiment normal. De plus, j'étais la seule Saviésanne qui descendait. Mes parents voulaient que je fasse mes écoles à Sion.

J'ai des souvenirs joyeux de mon école, même si les filles d'en bas étaient méchantes, parce que j'étais Saviésanne. Cependant, je garde un bon souvenir de mon cursus scolaire.

4. À votre avis, sur quels points de leur mission de formation et d'éducation les enseignant(e)s d'antan mettaient-ils particulièrement l'accent ? (Axes, points principaux, activités.)

L'encadrement des élèves était très sévère. L'enseignement était frontal. Chez les dames blanches, il y avait une place pour la culture, nous avions le cinéma, le théâtre... ce qui n'était pas le cas dans les autres écoles. Cependant, c'était privé, l'école était payée par les parents.

B. Formation des enseignants

1. Qu'est-ce qui a motivé votre choix de suivre une formation d'enseignant(e) ? Comment en êtes-vous venu(e) à cette idée ?

J'ai l'expérience des associations grâce aux scouts. J'étais cheftaine louveteau avec une amie, jusqu'à 23 ans. Mon papa a remarqué chez moi un don avec les enfants, ce qui a été un élément déclencheur. Je n'aurais pas eu l'idée de faire ce choix de formation.

2. Connaissiez-vous des cas paradigmatiques, des enseignant(e)s modèles, et si oui, qui étaient-ils/elles et pourquoi, selon vous, l'étaient-ils/elles ?

Ma tante par alliance était très inventive, elle comprenait avant les autres que les enfants avaient besoin d'un stade concret. Je suis allée à l'école chez elle pendant 6 mois. J'ai fait beaucoup de choses avec elle par la suite. Son père était un très bon enseignant, c'était des Magisteri dans le bon sens du terme, c'est-à-dire qu'ils connaissaient ce qu'ils avaient en

face et savaient ouvrir l'esprit des élèves. Ils savaient faire éclore le potentiel de chaque élève en respectant la personnalité de chaque enfant. Ils avaient le goût des choses bien faites et le goût d'inventer, de se montrer créatifs.

Mon but était de devenir comme eux, « ne pas vouloir le vouloir de l'enfant malgré lui ».

3. Quelle attitude avaient vos parents concernant votre formation au sein d'une école supérieure ou de l'école normale ? (Vos parents avaient-ils une vision positive de la formation au sein d'une école supérieure ? Dans quelle mesure cela leur apparaissait-il souhaitable?)

Ils avaient une vision très positive. Une fille était plutôt ménagère, donc être enseignante n'était pas très ordinaire. Mon entourage m'encourageait à faire des études, même mes frères.

4. Avez-vous reçu l'accord et le soutien ou bien plutôt essuyé un désaccord et rencontré des obstacles de la part de vos parents, des institutions ou d'autres personnes ? Dans quelle mesure la religion ou église a-t-elle joué un rôle pour accéder à cette école supérieure ?

Ma formation à l'école normale était une formation certainement pédagogique et donc valable. Cependant, c'était une époque où le côté religieux était tellement contraignant... Nous (les filles de l'école), nous étions rebelles et on cherchait à rencontrer autre chose, on cherchait des ouvertures. C'était mai 68, c'était dans l'ère du temps, c'était extrêmement secouant. En plus, il y avait ce vent d'ouverture... vers les protestants, une certaine ouverture, mais les sœurs étaient dures. Tout le monde sentait que dans l'ère du temps, il y avait quelque chose de très porteur. Tout le monde ressentait cela. La réaction des gens après l'école normale était de rejeter l'Église. Car pendant les cours, il fallait aller à la messe tous les jours et faire attention à ne pas avoir des robes trop courtes. Il y avait comme de la frustration chez les sœurs qui se mêlait à la vocation, l'amour était le plus important, et pour ne pas succomber il fallait refuser tout ce qui était de l'ordre du corps. Tous les élèves étaient ensemble pour se rebeller contre l'institution.

5. Quel genre de formation comme enseignant(e) avez-vous suivie ? (formation classique, séminaire, ou autres, etc.)

J'ai fait l'école Montessori. Je n'ai jamais regretté d'avoir fait cela. J'ai compris plein de choses et découvert des outils superbes. Nous construisions du matériel pour travailler dans le concret et asseoir les notions, les concepts à acquérir.

Nous apprenions à connaître les enfants, à accepter leur rythme, l'enfant prenait le temps qu'il lui fallait. L'enseignant était témoin et variait les pédagogies : frontal, en groupe... Il donnait à l'enfant une canne à pêche pour qu'il s'en serve. Éprouver les choses, comprendre et respecter les enfants différents, comprendre comment il peut se développer. J'ai pu réutiliser le matériel Montessori avec des élèves en intégration. Les notions de cette école m'ont suivie tout le temps. J'ai été incitée par une collègue qui finissait cette formation quand elle m'a convaincue de commencer. J'ai décidé d'y aller, car c'est quelque chose que je cherchais et qui me manquait.



Au départ, je voulais me spécialiser dans la pédagogie curative, mais c'était trop long pour moi. Je cherchais une alternative et l'école Montessori était une opportunité.

6. Qui a dû supporter les frais de scolarité et ceux du logement ?

Lors de toute ma scolarité, tout était pris en charge par mes parents. Je me suis rendu compte par après, de combien mon père a dû travailler pour offrir des formations à ses trois enfants.

7. Au sein de l'institution de la formation des enseignant(e)s (école normale), sur quels points de la formation pédagogique les professeur(e)s accordaient-ils une grande importance ? (Quels accents mettaient-ils/elles ? Quels étaient les points principaux et les axes directeurs au sein de l'école normale ?)

- pas de réponse -

8. Avez-vous encore des souvenirs particuliers ou peut-être certaines anecdotes du temps de votre formation d'enseignant(e) dont vous aimeriez nous parler ?

Un livre... beaucoup d'anecdotes.

Ce qui m'a motivée chez elles (les sœurs) pour ne pas crever sous les ordres, c'est de braver des interdits souvent absurdes. C'était un comportement enfantin, par exemple le rapport aux garçons, une fille amoureuse d'un garçon ne le disait pas à sa famille, car ce n'était pas bien vu, nous nous écrivions par correspondance par une autre personne... La directrice s'offrait le droit d'ouvrir tous les courriers sauf ceux de la famille. C'était dangereux et je risquais d'être virée, mais nous masquions les lettres. Une fois, le courrier a été ouvert et je me suis énervée avec la sœur. Nous étions un peu comme en prison.

En 5e année, une collègue avait journalisé les cinq années de l'école normale et ce fut un choc pour les familles, car les sœurs étaient très arriérées et fermées. C'était le Moyen-Age.

Certaines (filles) n'ont pas résisté à cela. Nous étions chamboulées après la formation, précipitées dans les bras d'un homme, d'autres dégoûtées ont pris d'autres chemins. Avec mon groupe de collègues, nous étions un groupe qui est allé dans le bon sens, nous avons fait du chant, du théâtre... pour nous échapper.

C. École en tant que champ professionnel

1. Comme se sont passées votre entrée et votre insertion dans la vie professionnelle (comment le concours s'est-il passé ? Quelle était la raison qui vous a incité(e) justement à travailler au sein de cette école ?)

Ma première expérience, c'était en 5e année d'école normale, j'avais 36 élèves, à Nendaz, c'était une bonne expérience.

J'ai aussi fait des remplacements à l'école protestante en 5P et 6P. J'ai vu tout et n'importe quoi, de la violence, des cas particuliers, je rentrais à la maison en pleurs en me disant que je m'étais trompé de travail. J'étais déprimée avant d'être prof. Le troisième jour j'ai reçu des menaces, car j'étais catholique et les autres avaient peur que je convertisse les enfants. J'ai

vu une ouverture, le pasteur est intervenu et nous avons étudié le cas des enfants. Ces événements m'ont confortée dans le choix d'enseigner dans les petits degrés. L'école primaire était jointe à l'école primaire par des stages, c'était une école d'application. La HEP est positive dans le sens des stages, car à l'école normale nous étudions la pédagogie, la psychologie sans lien avec des éléments concrets.

Je suis arrivée à Saxon avec mes connaissances sur la théorie Montessori, et le matériel n'était pas très adéquat au niveau de l'enfant, tout tournait autour de l'adulte. Dès les premiers mois, je suis allée voir la direction pour protester et faire changer les choses. Le conseil communal a reconnu que le matériel n'était pas adapté. L'inspecteur était convaincu et a appuyé mes démarches. On les a suivies et je suis restée deux ans à Saxon. Ensuite, j'ai été demandée à Sion pendant 43 ans.

J'ai choisi de travailler à Sion pour travailler en ville. Ils disposaient de nouveaux concepts et avaient introduit de nouvelles méthodes. La ville donnait des cours avec des professeurs de gym, de rythmique... La commune était plus riche et donnait des moyens matériels, ils étaient ouverts à la méthode Montessori et disposaient de matériel en bois.

2. Quelles conditions-cadres dominaient l'enseignement pendant vos premières années d'activité ? (P. ex. le bâtiment d'école, les moyens d'enseignement, etc.)

Les conditions étaient optimales et ont accompagné les révolutions pédagogiques, grâce aux soutiens de la commune et du canton. Ce n'était pas le cas dans toutes les communes. La ville de Sion a des responsabilités sur le plan des maîtresses enfantines, il y a plus de violence, des éducateurs de rue, d'autres méthodes pédagogiques...

Il y avait un cirque, avec une vraie tante, un orchestre. Le travail pédagogique consiste à mettre en avant les talents de chacun en travaillant avec les parents. La collaboration est nécessaire.

3. Avez-vous des souvenirs particuliers concernant des écolier(e)s ?

Par cargaison. Des enfants qui restent dans le cœur, qui ont des capacités particulières. Par exemple, une fois une petite fille avait un tempérament rassembleur, elle aidait les autres et avait une grande intelligence créatrice. J'ai gardé contact avec elle.

J'ai aussi eu des enfants qui vivaient des événements difficiles dans la famille ou devaient supporter des révélations. Par exemple : « mon papa a sorti le couteau et blessé ma mère ».

Dans ma classe, il y avait le quart-monde et des réfugiés, il y avait 25 nationalités différentes.

J'ai aussi eu des élèves avec des difficultés énormes et que j'ai revu souriants, je suis parfois étonné de voir ce qu'ils sont devenus. Certains visages restent, on n'oublie jamais.

Certains garçons avaient des habitudes particulières. Un élève – un sage – adorait les animaux et avait récolté un serpent pour me le montrer. Par chance, ça reste d'excellents souvenirs.

Il y a aussi, dans le contexte du quart monde, des élèves dont on se demande ce qu'ils sont devenus.

J'ai aussi connu une fille de 5 ans qui souffrait d'anorexie et dont la grande sœur était décédée dans un accident de voiture et sa mère avait aussi des problèmes. Parfois, des élèves ont une entrée dans la vie difficile.

Certains liens persistent et ne sont jamais brisés.

J'ai tenté beaucoup de choses pour essayer d'avoir des outils pour comprendre ces enfants, la psychologie, car certains enfants ne sont pas du tout aidés.

4. Qu'est-ce qui était pour vous important dans votre travail pédagogique avec les enfants ?

Arriver à ce que chaque enfant ait son dû, être une personne juste. Il y avait des moments joyeux, et parfois, des moments pénibles. Il y a des endroits où la curiosité se réveille et l'on a envie d'être avec les autres. Le plus important est de changer de thème chaque année, en utilisant des couleurs. Un endroit plein de couleurs est un endroit joyeux. Construire une école où l'on soit bien et en plus il faut être bien dans sa vie. Avoir envie de faire quelque chose de bien avec une touche personnelle. Il faut donner envie aux enfants de devenir créateurs de leur propre vie, leur donner la responsabilité de leur travail. C'est un métier magnifique, ce n'est jamais la même chose. Dans tous les cas, il faut rester créatif et s'adapter.

5. Quelles conditions générales et quotidiennes rencontraient les enfants que vous enseigniez (chemin de l'école, alimentation, etc.) ?

Il est important de rendre l'enfant le plus vite indépendant, de lui apprendre et ensuite de lui faire confiance. C'est un principe pédagogique. Il faut apprendre un chemin à l'enfant et après le laisser seul. Une fois, une petite s'est fait enlever sur le chemin de l'école et tous les parents avaient très peur. Il ne faut jamais les laisser seuls. On peut aussi trouver d'autres idées, une maman pour six enfants, ce qui rassure et donne confiance à l'enfant. Le programme "pedibus" nécessite de la prévention liée à la sécurité routière.

Nous avons un programme d'alimentation lié à une expérience de l'école d'ingénieurs. Il y a aussi le contrôle et le brossage dentaire. À partir de là, il y a différentes démarches éducatives par des jeux, des dégustations... Il y a eu la campagne des pommes. Il faut éduquer les parents et les enfants sur ce qui est bon ou pas. Quand il y avait des anniversaires à l'école, on les fête à l'école surtout pour ceux qui n'avaient pas les moyens. Il fallait convaincre les parents. Parfois, certains élèves d'enfantine avaient encore le biberon! Il fallait imaginer des cérémonies, des contrats, des astuces, pour les faire arrêter.

Certains élèves qui viennent de pays pauvres ont tout reçu de leurs parents, ils étaient des enfants rois, gâtés, et il fallait s'opposer aux jeunes parents.

Il fallait travailler sur les devoirs et contrôler la discipline, car un manque de discipline impliquait un manque de repères. C'était une charge pendant les périodes de cours. C'est aussi un devoir de l'enseignant de comprendre le contexte dans lequel l'enfant est. L'enfant donne confiance à l'adulte et la porte de l'école est toujours ouverte aux parents. Même s'il y a parfois des malentendus avec le concierge qui ne s'accorde pas avec ces méthodes. Les

parents peuvent voir l'enfant travailler et constater les problèmes des enfants, car ce n'est pas honteux d'avoir des difficultés.

6. Comment se déroulait la relation avec les parents d'élèves (y avait-il des contacts, si oui, quelle en était fréquence) ?

Il faut communiquer. Je voyage beaucoup, et je m'intéresse à comment l'on vit dans le pays d'origine des enfants. C'est important de comprendre la façon dont l'enfant vivait, le climat. Il faut aussi s'inviter chez les parents... Certains parents se soucient peu de l'éducation des enfants, il y a une certaine irresponsabilité, ou alors de la surprotection. Il faut de la patience dans ce travail avec les parents, de la créativité aussi pour rentrer dans leur monde, leurs langues, leurs cultures. La volonté est importante.

Il y a de tout, des gens désirant connaître la Suisse et d'autres, le contraire, c'est moins facile.

J'ai connu des choses terribles, la mort d'un élève, shooté par une voiture, ou la mort d'un petit frère de 2 ans qui s'est défenestré sous les yeux de sa grande sœur qui rentrait de l'école ; l'enlèvement d'un enfant par son père qui est parti en Australie, on a retrouvé cet enfant une année et demie plus tard.

Nous sommes indépendants, il faut prendre l'enfant dans son contexte, et nous sommes confrontés à des choses horribles.

7. Quelles obligations extrascolaires deviez-vous à assurer (p. ex. dans le contexte religieux, social, politique) ?

C'est toujours la même chose pour un enfant en intégration. Un élève avait la mucoviscidose et il fallait être en relation avec des spécialistes. Pour chaque cas, il faut avoir des relations différentes avec plusieurs personnes pour un même enfant. C'est beaucoup de travail après les cours. C'est important de s'impliquer dans la société, il y a des gens qui ne s'investissent en rien et n'ont aucune responsabilité.

Il faut aussi trouver des chemins pédagogiques qui motivent et intéressent. Il faut se donner de la peine pour créer, inventer des projets, ce qui demande souvent beaucoup de temps.

8. Comment votre logement était-il organisé ?

- pas de réponse -

9. Quel était votre salaire ? Estimiez-vous que votre activité professionnelle en tant qu'enseignant(e) était bien rémunérée ? (Comparaison avec d'autres groupes/milieus professionnels...)

Il y avait des disparités dans les salaires selon la formation. Ensuite, il y a eu vite un plafond ! Quand on s'occupe des enfants en intégration, il y a beaucoup de travail, qui n'est jamais reconnu du point de vue du salaire. Tout le travail dans les sociétés pédagogiques est compensé par des jours de congé. J'utilisais ces jours de congé pour visiter des choses nouvelles. C'est un effort qui n'est jamais reconnu sur le plan matériel. Certains y ont laissé leur santé.

10. Comment était la relation avec vos supérieurs ?

Toujours bonne ! Je n'ai jamais été empêchée de dire ce que j'avais à dire. La collaboration était possible. Je privilégie la relation humaine comme moyen de faire passer ses idées.

11. Quelle(s) activité(s) faisiez-vous pendant votre temps libre (p. ex. pendant les mois d'été) ? Était-il facile de trouver une autre activité professionnelle ?

L'essentiel est d'arriver à se rafraîchir l'âme. Je fais du sport en haute montagne un mois par été. Je suis curieuse et aime découvrir le monde, je voyage beaucoup.

J'ai besoin de musique pour vivre. J'ai une vie associative, dans les concours cantonaux et communaux de gym, et pour finir le théâtre... J'aime aussi suivre des cours de poterie, de couture, de médecine naturelle, de connaissances psychologiques... Ma curiosité pour les activités humaines me permet de continuer à avoir des centres d'intérêt. Un intérêt qui donne du goût à la vie et encourage la créativité.

12. Quelle était la proportion d'enseignants masculins et féminins ?

C'est de plus en plus féminin. J'ai connu un homme à l'école enfantine et beaucoup d'hommes dans les grands degrés. Aujourd'hui, c'est assez regrettable, car c'est important d'avoir des hommes, ils sont armés, ont une impulsion différente. La communauté aime bien leur façon de réfléchir.

13. Avez-vous encore d'autres souvenirs de votre activité professionnelle dont on n'a pas encore parlé et dont vous aimeriez nous dire quelque chose ?

Mon grand regret est dans les communautés à risque. Je n'ai pas dû voir des enfants qui étaient en souffrance. J'envoie une demande de pardon générale. Je n'ai pas tout vu.

C'est toujours une récompense de les recroiser aujourd'hui et d'être reconnue remerciée. On est au départ de la vie, si l'on bloque un enfant c'est pour toujours, si l'on débloque un enfant c'est pour toujours.

C'est le plus beau métier. Enseignant c'est un métier magnifique s'il est bien fait, car il rend l'autre plus libre, plus conscient et plus heureux.

Il faut des gens pour cela, intelligents, avec une grande dimension de cœur, qui prennent des responsabilités.

Bex Thérèse (*1947)

par Gauye Aurélie et Lovey Florence

L'enseignante, dont nous allons raconter l'histoire, est née le 2 mai 1947 à Veysonnaz. Elle n'a ni frère ni sœur, mais ses deux parents sont enseignants et, après sa naissance, seul son père continua à travailler. De ce fait, lorsqu'elle eut sept ans et qu'elle dut aller à l'école, elle savait déjà lire, écrire et calculer avant même le jour de sa première rentrée ! Pour faciliter l'écriture de cet article, nous l'appellerons Thérèse.

Durant les deux premières années d'école, Thérèse fut beaucoup malade et ils partirent pour Sion. Son père était un enseignant itinérant puisqu'il enseignait des cours complémentaires, c'est pour cela qu'il voyageait beaucoup. Son père reprend ensuite l'enseignement à Niouc et elle reste trois ans dans sa classe. Ensuite, ce fut la catastrophe, il était plus sévère avec elle qu'avec les autres élèves, elle continua donc l'école à Sierre. Ensuite, elle est partie un an à Saint-Maurice avant d'entreprendre une année préparatoire pour l'école normale à Sion. Durant sa première année d'école normale, on décrète qu'elle n'est pas faite pour l'enseignement. Elle préféra alors se rendre à l'école normale de Fribourg puisqu'elle connaissait du monde là-bas. Thérèse obtiendra sa maturité pédagogique et suivra des cours de pédagogie et de philosophie à l'université.

Ayant terminé cette école, elle commença à enseigner à Fribourg pendant une année puis elle rentrera sur Sion en 1968. À ce moment-là, la capitale valaisanne ouvrait de nouvelles classes en série et était à la recherche d'enseignants. Elle commença à enseigner à Pont de la Morge pendant huit ans. Au début (les deux premières années) avec des premières deuxièmes primaires, puis deux ans avec des deuxièmes enfantines jusqu'aux deuxièmes primaires, ensuite quatre ans avec des niveaux allant de la première infantine à la deuxième primaire. À ce moment-là, une restructuration se forme, elle devrait enseigner avec cinq degrés différents dans la même classe et suivre une formation d'allemand, de chant, d'environnement, de français et de mathématiques. Cependant, elle refusa et demanda une autre proposition. Elle accepta alors une place au Sacré-Cœur dans une classe de cas AI (Assurance Invalidité). Le projet de cette classe était de restructurer le système pour intégrer les enfants dans des classes normales. Durant cette année-là, elle eut une classe de 25 élèves comportant six cas AI, c'était une « classe-pilote » (c'est-à-dire une classe dont les élèves cherchent à pousser les limites). Avant d'avoir cette classe, elle travaillait beaucoup au travers d'ateliers, tandis qu'avec celle-ci, elle dut opter pour du frontal, parce que les enfants se battaient dès le moment où elle avait le dos tourné. Ces enfants avaient un comportement difficile parce qu'ils étaient souvent issus de familles monoparentales et ceux-ci s'en occupaient peu. Ils étaient souvent placés à la pouponnière. Les trente années qui suivent, elle enseigna à Châteauneuf dans une classe de première deuxième primaire.

Si nous zoomions un peu sur son cursus scolaire ? D'une manière générale, Thérèse a fréquenté l'école primaire, puis le cycle (ou l'école secondaire) pendant deux ans avant d'entreprendre une année préparatoire afin d'unifier le terrain (c'est-à-dire de remettre à niveau ses connaissances) avant d'entrer à l'école normale. Elle a étudié la pédagogie curative, a reçu une demi-licence et s'est limitée aux degrés primaires. Observons cela d'un peu plus près en commençant par l'école obligatoire. Celle-ci a duré quatre ans au rythme de six mois d'école et six mois de vacances avec les disciplines suivantes : le français, les mathématiques, la religion, l'histoire, la gymnastique à l'extérieur, le dessin « une fois chaque tremblement de terre » et le chant, mais cela dépendait des professeurs et il s'agissait essentiellement de chansons (Chansons Valaisannes). En ce temps-là, l'enseignant était au centre et il n'y avait aucune possibilité de poser des questions ! Dans ces conditions, nous pouvons nous demander ce qui a motivé Thérèse à devenir enseignante. À l'époque ils n'avaient pas beaucoup d'options, il fallait entreprendre des études pour devenir soit professeur soit infirmier ! Les choix étaient d'autant plus restreints dans les villages où il n'y avait pas la possibilité d'aller au collège !

Par la suite, Thérèse entra à l'école normale, de laquelle elle n'a que peu de souvenirs. Ce fut ses premiers pas en pédagogie et en psychologie. Il y avait également des mathématiques (de l'algèbre), du français (de la grammaire, de l'analyse, seulement un peu de littérature, de la lecture, pas beaucoup de compréhension de texte), de l'histoire suisse, de la géographie suisse, des sciences (sur l'environnement). Les cours étaient mieux structurés à Fribourg, ils avaient une longueur d'avance dans la didactique parce qu'ils travaillaient beaucoup plus par des ateliers et l'année finissait à Pâques. Là-bas, elle commença par des cours ménagers, comme la comptabilité, apprendre à faire des achats, comment se nourrir (alimentation), et quelques notions de médecine. L'année suivante, en première année d'école normale, elle suivit des cours de physique, de chimie, d'allemand, de dactylographie, de sténographie et elle était en contact avec des enfants (à la garderie, la crèche, les colonies, ...). Durant sa deuxième année à Fribourg, elle put effectuer un stage de trois semaines à Sion au Sacré-Cœur, en troisième primaire. Elle avait dix-neuf ans et était complètement catastrophée par la sévérité de l'école valaisanne, en effet, les enfants ne pouvaient pas poser de questions. Le jour où elle enseignait sous forme d'atelier, l'inspecteur vint lui rendre visite. Il l'interrompit et lui demanda de continuer son cours en frontal. De retour à Fribourg, les sœurs lui demandèrent ce qu'elle avait appris en Valais et furent choquées d'apprendre que le frontal prenait une large place dans l'enseignement. À la fin de la deuxième année, les étudiants qui ne voulaient pas continuer sur la voie de l'enseignement pouvaient récupérer l'école de commerce. En troisième année, il y avait beaucoup de pédagogie et de méthodologie et un jour par semaine elle pouvait aller dans les classes. Elle fut stagiaire pendant huit semaines. Tout d'abord en tant qu'observatrice puis elle put donner quelques leçons telles que la lecture et l'écriture, mais également dans l'ensemble des disciplines. Chaque huit semaine, elle changeait de degrés. À la fin de sa formation, elle effectua un stage de trois semaines en basse ville (là où habitent les ouvriers, les employés...), ce qui lui offrit beaucoup d'ouverture (cela lui a permis de développer par exemple, de nouvelles stratégies d'enseignement).

Voyons maintenant d'un peu plus proche sa vie professionnelle après sa formation d'enseignante, ainsi que les anecdotes qui l'accompagnent. Connaissant le directeur de la ville de Sion, celui-ci l'accueillit à bras ouverts et elle décrocha un poste à Châteauneuf. Elle permettait aux parents des élèves de venir assister aux cours, même si les autres enseignants lui disaient que ça ne se faisait pas trop en général. Elle eut une visite de l'inspecteur qui lui demanda de fermer la porte de la classe aux parents et fit en sorte qu'elle soit payée comme une stagiaire. Il venait lui rendre visite toutes les semaines ! Par contre, ses élèves étaient adorables, à l'écoute et respectueux. Elle travaillait beaucoup par ateliers, en innovant tout le temps et en persistant face aux autres.

En 1968, sa classe sera une classe-pilote, car elle a déjà suivi ce genre de cours. Elle a donc la permission de travailler sous forme d'ateliers et les autres enseignants viennent dans sa classe pour voir comme ce système fonctionne. Elle retrouve cette ambiance qu'elle apprécie et partage ses idées à ses collègues, mais malheureusement, ce n'était pas réciproque ! Elle dut attendre le début des années huitante pour voir naître la collaboration entre les enseignants pour faciliter le travail, avant il n'y avait rien.

Elle vécut la nouvelle formule : le français apparut avec les textes, la grammaire, le vocabulaire et la conjugaison. Elle devait plus accentuer l'apprentissage par cœur avec les

élèves, c'est pourquoi elle se mit à faire du théâtre avec sa classe, puisqu'il est nécessaire de mémoriser les textes pour bien jouer. Puis il y eut de nouveau un changement en mathématiques, car il fallait laisser l'autonomie aux élèves plus petits alors qu'ils ne savent pas lire, ce qui était difficile pour les enfants. Dans la partie opérationnelle, elle devait faire l'approche, mais pour elle, celle-ci n'était pas suffisamment mise en valeur. Elle reproche à cette méthode le fait qu'il n'y ait pas assez de mémorisation et elle devait créer des jeux qui la favorisent.

Au fur et à mesure, elle vécut des transformations sur de nouvelles façons d'enseigner.

Il y eut un changement au niveau de la vision de la place de l'enfant : il est désormais au centre. Au début, les parents venaient discuter avec l'enseignant, tandis qu'aujourd'hui ils viennent lui imposer leurs choix. L'enseignant a toujours tort : il est trop sévère, donne trop de devoirs, demande des choses impossibles, ...

Vint ensuite la nouvelle loi : E2000 qui a démolit l'enseignement. Il ne faut pas oublier que les enfants sont la génération de demain et qu'il faut lui donner une bonne base. Or tout cela est trop flou, ils voulaient tout tester, mais ne mettaient pas les bases en place ! Thérèse trouve que c'est bien d'essayer, mais à partir du moment où nous avons pu constater que partout ça s'écroule, il faut réfléchir et rectifier la ligne de tire en fonction de cela.

Le département se préoccupe beaucoup de la paperasse, mais pas beaucoup du vécu des enseignants et ne donne pas assez de conseils. Il est important de remettre un certain cadre.

Un enfant a besoin de consignes pour avancer et celles-ci doivent être claires et ne doivent pas changer sans arrêt ! Si un enfant n'a pas de consignes, il sera difficile de le faire respecter à l'école.

Penchons-nous sur la question salariale, combien Thérèse touchait-elle par mois durant sa vie en tant qu'enseignante ? Elle nous a confié que le salaire valaisan était le plus bas par rapport à l'ensemble de la Suisse. Elle gagnait 950 francs à Fribourg et 850 à Sion en première année puis 1200 en deuxième.

Pour sa formation, elle a demandé une bourse et avait ensuite deux ans pour la rembourser.

Durant l'interview, Thérèse nous a raconté quelques anecdotes, que nous allons narrer ci-dessous.

Lors de sa formation, elle n'avait pas vraiment de cours du point de vue de la pédagogie, car sa professeure disait que la théorie n'était pas très utile, mais que c'est à l'enseignant de trouver la bonne méthode : c'est à l'enseignant de mélanger les méthodes en observant chaque enfant. Elle leur faisait souvent référence à Freud parce qu'il entrait dans la tête des personnes. C'est souvent avec l'expérience qu'on trouve notre propre pédagogie, il faut ensuite l'appliquer. Elle a dû effectuer son travail de maturité sur le mélange entre Piaget et Montessori. Ceux-ci ont saisi beaucoup de choses sur les enfants des petits degrés (de première enfantine à troisième primaire).

Dès son arrivée en Valais, elle dut suivre des cours de formation continue pour les mathématiques, le français (la grammaire, la compréhension de texte), la gymnastique, le chant et encore pour d'autres branches. Ceux-ci avaient lieu pendant l'été !

Pour la planification de toute une année scolaire, elle devait prendre les objectifs principaux et les assembler avec de nouveaux objectifs. Le but était que tout le monde atteigne les objectifs de base, pour la suite, il faut savoir s'adapter à la classe : si elle est plutôt faible, forte, normal, ...

À Châteauneuf, beaucoup de parents étaient ouvriers ou agriculteurs, il y avait très peu de parents bien placés. Au début des classes bilingues, elle s'est retrouvée avec une classe d'élèves faibles et moyens dont les parents étaient des personnes réfugiées, non francophones et illettrées, car elles n'avaient jamais été à l'école. Elle a dû revoir le programme et effectuer des tests différents. Elle a placé le seul élève francophone en appui pour qu'il progresse correctement et lui prépare des jeux pour qu'il puisse avancer seul ainsi que des tests de compétences. Pendant ce temps, elle apprend le français au reste de la classe. Elle ne pouvait donner aucun devoir, car les élèves ne comprenaient pas assez bien le français. Cette année-là, elle n'a pas réussi à atteindre les objectifs. Elle l'a dit à l'inspecteur qui lui a donné des conseils. Pour communiquer avec les parents, elle utilisait des dessins, car ils étaient analphabètes.

Actuellement, nous avons la deuxième génération d'étrangers, nous sommes donc moins confrontés à ce genre de problèmes. Souvent, ces enfants ont une soif d'apprendre et une grande intelligence et cela joue un grand rôle dans l'éducation.

Les proportions au niveau des enseignants ont changé : avant il y avait plus d'hommes qui effectuaient cette profession, tandis qu'aujourd'hui les femmes sont plus nombreuses. Un autre changement s'est effectué pour le choix du lieu d'enseignement parce qu'avant nous ne pouvions pas choisir où nous voulions aller enseigner. Les horaires étaient également différents, il y avait par exemple l'école le samedi matin.

Conclusion personnelle

Nous avons trouvé intéressant d'avoir accès au système scolaire de l'époque et de constater les différences (évolutions...) avec l'enseignement actuel. Nous avons pu remarquer que ce qui apparaissait sous la forme d'idées dans le passé s'est concrétisé aujourd'hui.

Thérèse était très enthousiaste à l'idée de nous raconter son histoire, se rappelant différentes anecdotes au fur et à mesure de la discussion. Ceci a rendu la transcription un peu plus difficile, mais le témoignage non pas moins captivant. Toutefois, elle était déçue de ne pas avoir de photographies à nous mettre à disposition.

Brocard Pédrequin Sylvia (*1948)

par Baumgartner Gaëlle et Bourdin Romy

Sylvia Brocard Pédrequin est née le 8 avril 1948 dans le canton de Vaud sur la Côte près de Morges, dans un lieu qui s'appelle les Abaisses. Elle a été élevée dans une famille paysanne de 5 enfants, uniquement des filles. Son papa était paysan et sa maman institutrice. Elles ont grandi dans une petite maison foraine d'où il fallait à peu près une demi-heure pour rejoindre le village.

Elle a quasiment fait toute son école primaire dans l'école du village. Sa maman lui enseignait les petites classes. Elle appréciait le fait d'être une bonne élève et d'apprendre de nouvelles choses. Cependant, elle n'aimait pas le fait que les autres camarades critiquaient sa maman en tant qu'enseignante. Pour son papa, il n'était pas habituel que ses enfants apprennent un métier. En effet, pour lui, le métier de ses enfants était déjà d'assurer la suite du domaine campagnard. Mais comme il n'y avait pas de garçon dans la famille, ses parents ont accepté qu'elle puisse faire des études. Elle est donc entrée au collège de Morges. Elle devait toujours faire les trajets durant la pause de midi, car il n'y avait pas de cantine à disposition pour manger.

Durant 4 ans (1 an d'école enfantine et 3 ans de primaire), lorsqu'elle était à l'école, ses camarades et elle poursuivaient ensemble le cursus scolaire et étaient 35 en classe. Cependant, les garçons et les filles étaient séparés. Ensuite, elle a quitté cette école pour se rendre à Morges, au collège secondaire où elle allait à vélo. À ce moment, sa vie a complètement changé. Elle a connu les cours à des heures différentes, les changements de salle pour chaque cours et un maître pour une matière spécifique. Cela a aussi permis à Sylvia d'avoir une paire de pantalons pour la première fois. En effet, ses parents lui interdisaient de porter des pantalons, car cela était réservé aux garçons. Comme elle faisait toujours les trajets à vélo, été comme hiver, et qu'elle tombait sur la neige, ses parents ont accepté le fait qu'elle porte des pantalons afin d'éviter ce désagrément.

Pour les filles, l'école était importante pour avoir une vie sociale et non forcément pour obtenir un métier. À l'âge adulte, elles avaient le rôle de s'occuper des enfants à la maison et de tenir le ménage. Mais comme Sylvia était la dernière de la famille, ses parents ont été d'accord qu'elle fait des études afin de trouver un métier. De plus, à son époque on commençait à penser que les filles pouvaient exercer afin de mener leur propre vie.

Et comme ses autres sœurs ont pu rester, les unes après les autres à la ferme et ainsi gagner leur vie, il n'y avait plus de place pour Sylvia. Il fallait donc qu'elle trouve un métier.

Le choix de son métier est venu du fait qu'elle aimait beaucoup les enfants et qu'il y avait sans cesse du monde à la maison. Elle s'est aussi inspirée du parcours de sa maman. Elle appréciait énormément les enfants, mais elle confie ne pas avoir réellement aimé l'école lorsqu'elle y était. C'est donc pour cela que les débuts se sont avérés assez difficiles pour elle.

L'organisation de l'enseignement dans le canton de Vaud était assez stricte. D'ailleurs, il y avait des examens chaque année et des inspecteurs contrôlaient que le programme soit tenu. Par contre, il y avait quelques essais de mouvements comme les mouvements de Jean Piaget et de Montessori, mais ça n'a pas duré longtemps parce que les enseignants écrasaient vite le mouvement pour ne pas qu'il prenne trop d'ampleur.

La maman de Sylvia s'est basée sur le modèle de Montessori, le fait d'apprendre avec les jeux. Elle faisait des jeux de lecture par exemple, avec des dessins et des mots qu'il fallait associer pour apprendre à lire. C'est ainsi qu'apprenait Sylvia, qui a d'ailleurs beaucoup apprécié cela.

Il y avait aussi un tableau de syllabes qu'ils devaient apprendre afin d'exercer la lecture.

Cependant, l'enseignant se contentait d'appliquer ce qu'on lui avait dit à l'école normale. Il n'utilisait pas d'activité ludique.

En ce qui concerne le matériel, les travaux se faisaient sur ardoise et il y avait un tableau noir avec des craies. Ils possédaient deux cahiers en tout. Celui de vocabulaire, où tout devait être écrit parfaitement et celui d'écriture.

À l'école, on interdisait les élèves d'écrire de la main gauche. On disait de ces élèves qu'ils avaient mauvais caractère. Puis, les années avançaient et les pensées évoluent. On a permis aux gauchers d'écrire de la main gauche.

La religion ou l'église n'avait pas d'effet sur les études des enfants. Ils avaient des cours de religion et d'histoire biblique à l'école normale. À l'école, ils faisaient la prière au début du cours et lisaient quelques versets de temps à autre. Puis, lorsque Silvia est entrée au secondaire, il n'y avait plus du tout d'enseignement religieux. Alors, lorsqu'elle était enseignante, elle introduisait ses cours par des chants bibliques et ne récitait plus du tout la prière avec ses élèves, car il y avait trop de différences entre les croyances des familles.

Sa maman lui a payé les études, car elle était institutrice. Son papa n'a pas pu le faire, car en tant que paysan, il n'avait pas beaucoup d'argent. Il était assez serré au niveau financier, mais comme sa maman travaillait, cela ne posait pas de problème.

Ses parents étaient séparés. Son père vivait à la ferme et sa mère à l'école, avant de trouver un appartement. À la fin de leur vie, ils se sont remis ensemble.

À l'école normale, les professeurs donnaient beaucoup d'importance à l'écriture, à la prise de notes et à la tenue des cahiers.

Deux heures par semaine, les futurs enseignants pouvaient observer comment les instituteurs donnaient une leçon. Puis eux-mêmes avaient la permission de donner un cours.

Les stages s'organisaient deux fois dans l'année sur une période de 2 semaines chacun.

À l'école normale, il y avait des cours de didactique. Tout le monde enseignait la même chose et de la même manière. En effet, les enseignants écrivaient au tableau noir et les enfants recopiaient sur leur ardoise et plus tard, sur leur cahier.

Lorsqu'est arrivé le moment d'enseigner, Sylvia s'est retrouvée dans un village nommé St-Cierge qu'elle ne connaissait pas du tout, elle devait enseigner dans un collège immense et avec une classe de 35 élèves de 6 à 9 ans. Cela a duré 2 ans avant qu'elle n'enseigne à une classe de deux degrés.

Dans ce village, la tradition voulait que les nouvelles enseignantes marient un célibataire paysan. Mais Sylvia était déjà fiancée à ce moment et elle a donc fait la déception d'un paysan. Elle avait l'obligation de vivre dans un appartement du collège où elle enseignait. Ce qui ne se fait plus aujourd'hui. Souvent, de nos jours, ce sont les concierges qui y habitent. Elle devait rester discrète sur sa relation avec son fiancé, car cela n'était pas bien vu. De plus, il n'avait pas la permission de rester dormir à l'appartement. Mais une fois mariés, ils sont restés habiter dans le collège. Sylvia pouvait y rester autant de temps qu'elle professait au collège.

L'enseignement était assez strict. L'inspecteur passait dans les classes environ 3 à 4 fois par année afin de contrôler si les enseignants respectaient leur programme. Les enseignants pouvaient enseigner ce qu'ils voulaient, mais devaient arriver au même niveau d'apprentissage des élèves au mois de juin.

Ils repéraient les élèves distraits, mais comme Sylvia aimait plus les enfants que l'école, elle leur allégeait le travail des corrections.

Puis, avec l'arrivée des machines et d'autres outils d'apprentissage, l'enseignement a pu connaître un énorme changement.

Les fiches sont apparues, la science, la géographie et l'histoire également ont fait surface. Les cours étaient plus divertissants et se pratiquaient quelquefois en plein air. L'enseignement n'était plus frontal, mais permettait aux élèves et aux enseignants de partager ce qu'ils observaient dans la nature.

En ce qui concerne le rétroprojecteur, Sylvia l'a eu très tard parce que l'école se trouvait en campagne. À ses débuts, elle n'avait pas du tout de matériel, mis à part une caisse à sable. Avec cela, les enfants apprenaient la géographie. En effet, ils dessinaient les rivières et les cantons sur le sable, à l'aide de leur doigt uniquement.

Sylvia se souvient d'un écolier qui s'appelle Sylvain Freymond à qui elle a appris le solfège. C'est une fierté pour elle, car c'est un musicien chevronné qui fait des CD aujourd'hui. Il arrive qu'ils se rencontrent quelquefois et c'est un vrai plaisir de se remémorer le bon vieux temps.

Sylvia trouve cela très intéressant de rencontrer ses anciens élèves qui sont devenus parents.

En principe, elle rencontre plus facilement ses anciens élèves turbulents. En effet, elle appréciait travailler avec les enfants qui avaient de la peine et qu'il fallait aider et encourager au maximum. Souvent, ce sont eux qui reviennent vers elle en lui disant : « vous vous rappelez, vous étiez ma maîtresse quand j'étais petit ». Ils gardent de très bons souvenirs. En ce qui concerne les enfants plus intelligents, elle ne les a plus revus. Certains sont médecins, d'autres sont avocats, etc. Elle trouve toujours plaisant le fait de transmettre les bases de l'apprentissage aux enfants et de voir leur évolution.

Sylvia a dû renoncer à sa carrière professionnelle durant une dizaine d'années pour se consacrer à sa famille. En effet, le principe n'avait pas changé. Les femmes devaient rester au ménage pour s'occuper des enfants. Puis, elles pouvaient reprendre leur travail quand les enfants avaient grandi.

Cette enseignante prenait beaucoup de temps à réexpliquer la leçon à ceux qui n'avaient pas compris et qui avaient plus de peine, parce que certains enfants ont besoin qu'on leur parle personnellement. Pendant ce temps, les élèves plus doués faisaient des exercices supplémentaires.

Concernant les trajets, la majorité des enfants venaient souvent à l'école à vélo. Il n'y avait pas de bus scolaire. Ils rentraient le midi et revenaient pour l'après-midi. Le soir, ils arrivaient tard à la maison et ils n'avaient pas beaucoup de temps pour réciter leurs leçons avec leurs parents. L'étude n'existait pas en ce temps-là. Lorsque l'école était finie, c'était

fini. Les enseignants ne s'occupaient plus de leurs élèves. Certains étaient chanceux d'avoir les parents qui les aidaient, mais d'autres arrivaient le matin sans avoir fait leurs devoirs.

Parfois, des enfants étaient battus, il y en avait d'autres qui n'avaient pas mangé suffisamment parce qu'il n'y avait personne à la maison le temps de midi. Un problème récurrent était celui des enfants sales. En effet, il y avait peu de moyens à cette époque. Il n'y avait pas forcément de douche et de salle de bain dans les fermes, donc il y avait souvent des enfants qui n'étaient pas propres.

Cela se remarquait surtout lorsqu'il y avait le contrôle de l'infirmière scolaire qui venait vérifier l'hygiène des enfants.

Les exigences par rapport à la violence étaient telles que les enseignants n'avaient pas le droit de taper leurs élèves, mais qu'ils pouvaient leur tirer les oreilles, les cheveux et les mettre derrière la porte. Ce que faisait Sylvia lorsque les circonstances le demandaient. D'autres enseignants tapaient encore leurs élèves avec la règle. Sylvia a donné une seule fois une gifle de laquelle elle se repent encore ! Elle était énervée, car son élève lui répondait sans cesse négativement.

Les parents de cet élève ont fait une réclamation, ce que Sylvia comprend tout à fait.

À ce moment, l'élève était déjà au centre. C'est-à-dire que l'élève avait des droits. Le droit de ne pas être giflé par exemple. Cette histoire s'est rapidement terminée avec des excuses. Sylvia a bien expliqué aux parents que cette enfant était difficile à l'école. Depuis lors, Sylvia n'a plus jamais touché un enfant du reste de sa vie professionnelle.

Les enseignants avaient de très bonnes relations avec les parents d'élèves. Ceux-ci étaient invités lors des fêtes, telles que les fêtes de Noël pour assister au spectacle de fin d'année de l'école. De plus, une soirée scolaire était organisée chaque année. Tous les parents étaient présents et en général ils étaient très contents de la maîtresse et de ce qu'il se passait.

Lors de problèmes quelconques avec un élève, les parents en faisaient part à l'institutrice et vice et versa.

Tous les parents d'élèves avaient préparé quelque chose pour le mariage de Silvia, une année après son admission dans cette école. Le professeur était quelqu'un de très important pour les parents. Il était en quelque sorte la référence. On croyait plus les enseignants que les enfants.

Une fois chaque trimestre, les enseignants écrivaient un mot sur les compétences de l'élève, qu'elles soient acquises ou non, qu'il y ait de bons comportements ou non, ils justifiaient cela afin que les parents soient au courant.

Il n'y avait pas de bons ou de mauvais enseignants dans l'établissement scolaire. On jugeait bons les enseignants qui savaient tenir leur classe et qui faisaient de la discipline. Les élèves se levaient quand la maîtresse ou une personne externe arrivait en classe pour la saluer puis ils s'asseyaient. La discipline était très stricte et les enfants n'avaient pas le droit de bavarder durant les cours.

Les enseignants n'étaient pas disponibles uniquement pendant les heures de cours pour enseigner. Ils devaient également participer aux soirées de gymnastique, de chant, de chœur mixte et aux mariages de villages. Le maître était en même temps le municipal, ou le

secrétaire municipal. C'était une fonction qu'il devait exercer en même temps que son métier d'enseignant.

Les enseignants étaient très bien payés. Ils étaient également très bien placés dans l'échelle sociale. C'était une fierté d'exercer cette profession. Sylvia et son mari gagnaient bien leur vie ; elle en tant qu'enseignante, et lui en tant qu'ingénieur. Ils faisaient beaucoup d'heures, car par manque de moyens, ils devaient tout faire à la main.

Madame Brocard Pédrequin entretenait de bonnes relations avec ses supérieurs. L'atmosphère entre les supérieurs et les employés était très agréable. Le président de la commission scolaire venait régulièrement dans la classe afin de voir si tout allait bien. Il se souciait également de son logement. En effet, il lui demandait si son appartement lui était convenable. Elle trouvait qu'elle avait de la chance d'avoir un supérieur aussi sympathique que lui. Il l'invitait à manger, il l'aidait à organiser les fêtes de Noël à l'église qui étaient obligatoires, car les enfants faisaient des spectacles.

Les supérieurs pouvaient également être détestables s'ils le voulaient. Autant ils se montraient très aidants, autant ils pouvaient devenir très durs si quelque chose ne leur plaisait pas au niveau professionnel. Sylvia a le sentiment d'avoir eu énormément de chance pour cela. Jamais un inspecteur ne l'a dérangé pour un travail mal fait. Elle se disait être dans la norme et que son travail était fait correctement.

L'inspecteur contrôlait à chaque visite si les cahiers de certains élèves étaient bien tenus et si l'enseignant était à jour avec le programme.

Ensuite, il passait chez le président de la commission scolaire afin de vérifier si tout se passait comme il le souhaitait.

Même avec le collègue de Silvia, un homme plus âgé et très strict, les inspections se sont très bien déroulées.

Sylvia s'est toujours très bien entendue avec son collègue. Il lui a toujours été d'une grande aide et l'a très bien accueillie lorsqu'elle est arrivée dans le village de St-Cierge où elle ne connaissait personne. Elle cite avoir eu de la chance d'avoir été élevée dans un milieu rural, car elle avait l'avantage de connaître la vie villageoise, les rites et la culture de la région vaudoise. Cela plaisait beaucoup à Sylvia. Mais l'inconvénient qu'a retenu Silvia était que les enseignants n'avaient que très peu de contacts avec leurs collègues des villages voisins

Il existait des groupements scolaires. Durant quatre ans, Sylvia n'y a pas participé. Puis, lorsque cela est devenu obligatoire, aux alentours des années 1970 et 1980, elle prenait part aux réunions. Cela s'est avéré très difficile, car il ne restait plus qu'une année afin de mettre au point les changements nécessaires pour la nouvelle année scolaire. Cela a été un vrai chamboulement. Il fallait être au courant de ce que chaque enseignant faisait afin d'atteindre le même niveau d'apprentissage. Malgré les efforts à fournir, cela a été une expérience positive pour Silvia.

Les enseignants, à cette époque, gagnaient déjà très bien leur vie. Il n'était donc pas indispensable qu'ils exercent encore d'autres activités durant les vacances scolaires. Ils avaient donc l'occasion de se faire quelques petits plaisirs, tels que partir en vacances. Ce fut l'occasion pour Sylvia de connaître de vraies vacances. Elle et son mari ont quitté la Suisse

durant 2 semaines pour se rendre au bord de la mer en voiture. C'était la première fois que Sylvia voyait la mer.

Les enseignants étaient payés durant les vacances scolaires. En effet, il y avait beaucoup de travail à faire au niveau des planifications de l'année à suivre. Il y avait beaucoup d'enfants et pas mal de changements, tels que les nouvelles technologies comme citées précédemment. C'est donc pour cela qu'il y avait énormément à faire durant les vacances d'été.

Les mathématiques ont aussi été un changement important. On appelait cela les « maths modernes ». Les enseignants ont dû prendre des cours durant l'été afin de pouvoir enseigner cette branche nouvelle.

Les enseignants prenaient du temps, beaucoup de temps à corriger les devoirs des élèves. Ils y passaient leur mercredi après-midi. Les compositions, surtout, étaient longues à corriger. Tout se faisait sur cahier et non sur fiche. De plus, comme les inspecteurs exigeaient que les cahiers soient impeccablement tenus, il fallait qu'ils soient impeccablement corrigés aussi. Donc il y avait passablement beaucoup plus à corriger que maintenant.

C'était seulement le week-end que les enseignants pouvaient vraiment profiter de leurs jours de congé. Sylvia l'utilisait afin de rendre visite à sa famille et à ses amis qu'elle ne voyait plus trop depuis qu'elle avait dû vivre à St-Cierge pour son travail. Elle appréciait retourner dans son village natal, car à cet endroit, les gens ne l'épiaient pas. Elle pouvait faire ce qu'elle voulait et quand elle le voulait.

Il existait une divergence au niveau des sexes. En effet, les femmes enseignaient dans les petites classes jusqu'à ce que l'élève atteigne l'âge de 9 ans et les hommes professaient au secondaire. Le secondaire commençait en 5e. Cela s'est toujours passé de la même manière. Et puis, dans ces années-là, entre 1970 et 1980, les femmes commençaient à s'intéresser à enseigner au secondaire. Mais avec l'école normale, cela n'était pas discutable. Les femmes devaient enseigner seulement de la 1^{ère} à la 4e. Sylvia n'a professé que dans ces degrés-là. Elle confie ne jamais avoir connu ce qu'il se cachait derrière le programme des autres années. Il en était de même avec les enseignants des degrés supérieurs. Ils ne portaient pas d'attention à ce que les plus petits apprenaient. Puis, peu à peu l'école normale de Lausanne est devenue mixte. Cela a permis d'avoir des classes mixtes et ainsi permettre aux femmes de travailler dans tous les niveaux d'apprentissage.

Epiney Clément (*1948)

par Monnet Sylvie et Naoux Charlène

Enfance

Clément Epiney est né le 27 janvier 1948 dans le petit village d'Ayer dans le Val d'Anniviers. À l'époque, les familles étaient très nombreuses. En effet, la famille de Clément n'échappa pas à la règle puisqu'il était le troisième d'une famille de six enfants. Comme tous en ce



temps-là, son père était paysan et avait du bétail. Il avait également un commerce de bois puisqu'il gérait en même temps la scierie bourgeoise. Il faisait des découpes de bois en forêt, les exploitait à la scierie et les revendait. Sa maman était ménagère et s'occupait de la famille et du bétail. De plus, elle devait aider à faire les foin et les refoins.

Clément Epiney a commencé l'école le 3 novembre 1955 à l'âge de sept ans et demi. Les écoliers fréquentaient l'école du lundi au samedi et n'avaient que le jeudi après-midi de libre. Cependant, la durée de l'école était de six à sept mois par année. Comme tous les enfants, il aimait surtout jouer et s'amuser. En ce temps-là au village, ils étaient environ nonante élèves répartis en trois classes. Il y avait les grandes filles, les grands garçons et les plus jeunes (garçons et filles). Pendant une année ou deux, Clément a suivi l'école des plus jeunes. Puis, il a rejoint les grands garçons jusqu'à la fin de l'école primaire.

École obligatoire

À cette époque, les parents étaient très unis avec l'enseignant et ne lui mettaient pas de bâton dans les roues. Par exemple, si un enfant faisait une bêtise à l'école, il était encore corrigé à la maison. Comme le dit Clément aujourd'hui : « l'école et les parents ne formaient qu'un ». Tous les matins, il y avait le catéchisme ou la bible. Puis, l'enseignement était particulièrement axé sur le français et les mathématiques. En français, il y avait l'orthographe, les rédactions, la grammaire et la conjugaison. En ce temps-là, on insistait également beaucoup sur l'histoire et la géographie. Un accent particulier était mis sur l'étude du Valais, des cantons suisses et de l'histoire suisse. Il y avait également, une fois par semaine, la gymnastique. La gymnastique se pratiquait à l'extérieur puisque le village d'Ayer ne bénéficiait pas de salle de gym. Ils faisaient, par exemple, des promenades en forêt l'été et en hiver, un peu de patin et de ski.

Parcours scolaire

Le parcours scolaire de Clément Epiney est plutôt atypique. Après l'école primaire, il alla directement à l'école de commerce où il y resta trois ans et fit encore une année de maturité. À sa sortie, il y eut une pénurie d'enseignants en Valais.

Par conséquent, ils formèrent sur le tas quinze maîtresses et quinze maîtres suite à un examen d'entrée. Clément Epiney fit donc l'école normale en une année au lieu de cinq ans habituellement. Pour ce qui est de son choix de devenir enseignant, Clément a toujours aimé les enfants. Après l'école de commerce, il ne se voyait pas enfermé dans un bureau toute la journée. S'il n'y avait pas eu cette pénurie, Clément aurait probablement continué ses études à l'université. Cette opportunité a donc été déterminante dans le choix de son métier. Pour Clément, les enseignants modèles ont été ceux qui étaient passionnés par ce qu'ils transmettaient. Par exemple, à l'école de commerce, il prenait beaucoup de plaisir à écouter un professeur de français qui enseignait la littérature, car il maîtrisait le sujet et savait captiver les élèves. Les parents de Clément avaient une vision positive concernant la formation au sein d'une école supérieure, car ils souhaitaient le bien et l'épanouissement de leurs enfants. Clément est aujourd'hui très reconnaissant envers ses parents de l'avoir encouragé et d'avoir financé ses études et son internat. Il bénéficiait toutefois d'une bourse d'études qu'il a remboursée par la suite lorsqu'il était enseignant. Durant sa formation, les

étudiants avaient des cours de méthodologie et de psychologie. Mais pour Clément, le plus important était les stages pratiques lorsqu'ils étaient face aux élèves et qu'ils devaient préparer leurs cours. Des experts regardaient également comment ils travaillaient. Clément se rappelle que durant sa formation, il y avait également des sorties à ski qui étaient organisées dans le but de souder la classe. On pouvait également faire partie d'une équipe de football ou de hockey. Quelques fois, ils invitaient dans leur maison ou chez eux leur classe et encore aujourd'hui, ils ont gardé contact et se revoient de temps en temps.

Choix de la formation et début de carrière

À la fin de ses études, Clément a été facilement engagé à Ayer, dans son village d'origine, car il n'y avait plus d'enseignants venant du village ou de la vallée. La commune en était donc plus que favorable. La classe se situait en dessous de la maison bourgeoise et en dessus de la cave bourgeoise. Ce qui a été le plus difficile pour Clément Epiney, c'est que pour sa première année d'enseignement, il eut tous les degrés en une seule classe de 27 élèves. Le soir, il fallait préparer le programme pour 7 degrés avec les devoirs et leçons. En classe, il fallait « mener de front » toute cette équipe. Quelquefois, avec les plus grands qui préparaient les examens pour aller à l'école secondaire, Clément a même eu donné des cours le dimanche matin pour les pousser un peu. Comme souvenir de ses élèves, Clément se souvient que lors de sa première année d'enseignement, il avait quatre enfants de la même famille dans sa classe. Un autre souvenir encore plus particulier est que son frère était dans sa classe. Celui-ci devait dire bonjour, Monsieur, à l'école et Clément à la maison. Cette situation ne l'a pas trop perturbé, car son frère s'est facilement adapté à cette condition.

Évolution des conditions

L'année suivante, l'école accueillit les enfants un an plus jeune et l'effectif fut assez grand pour créer deux classes. On a donc suite à cela rouvert l'ancienne école des filles et des garçons. Clément eut alors les plus petits et un autre enseignant de la vallée les plus grands. Comme celui-ci était plus âgé et qu'il ne voulait pas donner la gymnastique, Clément la donna aux plus grands et l'autre enseignant donna le chant aux petits. Cette situation a perduré durant trois ans. Les conditions étaient correctes. Ils avaient un tableau neuf, par contre pour le matériel, ils devaient se débrouiller par eux-mêmes. Concernant le matériel scolaire, ils avaient les mêmes méthodes que le reste du canton. Puis, il eut la centralisation de l'école à Vissoie. Clément eut alors plus qu'un degré, tout en ayant des effectifs très élevés, parfois de 31 élèves.

Méthode d'enseignement

Comme enseignant, Clément voulait le bien de ses élèves et faisait tout pour qu'ils réussissent. Parfois, il était peut-être un peu sévère, mais c'était toujours dans le but que les élèves ne ratent pas l'année. L'ambiance de la classe était également très importante pour lui. Pour cela, il essayait tous les jours de chanter. Des fois, il les accompagnait même avec la musique à bouche. Souvent, cela était juste avant que les enfants rentrent à la maison pour qu'ils y repartent joyeux.

Conditions générales des enfants

Tous les enfants rentraient à la maison le soir. Les élèves de Zinal devaient prendre un bus pour rentrer, mais la plupart restaient au village. L'alimentation était principalement constituée de produits locaux et naturels. Il y avait la boucherie, tout le monde avait des champs de pommes de terre, des jardins, des légumes et des fruits. Personne ne manquait de nourriture et l'alimentation était saine en règle générale.



Première classe de Clément Epiney

Relation avec les parents d'élèves

Après un mois d'école, les parents étaient contactés. Ensuite, environ deux fois dans l'année, l'enseignant contactait séparément les parents. Les contacts étaient faciles, tout le monde habitait dans le même village. Les gens se rencontraient souvent. Il y avait donc au moins trois réunions par année, et à côté de celles-ci, des rencontres en dehors du cadre scolaire. Au début de son enseignement, Clément se rappelle s'être déplacé lui-même chez les familles pour rencontrer les parents de ses élèves.

Organisation du logement

Lors de sa première année d'enseignement, n'étant pas marié, Clément vivait chez ses parents. Il a ensuite emménagé dans la maison qu'il a construite et qu'il habite encore aujourd'hui.

Clément juge son salaire très correct. Il était bien rémunéré et les vacances d'été permettaient d'avoir des activités annexes. Le bétail, la campagne, les vignes étaient pour lui un moyen de recharger les batteries. Après chaque journée d'école, Clément juge important de pratiquer une activité extrascolaire. De cette façon, il n'a jamais senti l'école comme quelque chose de pénible.

Relation avec ses supérieurs

Au début de sa carrière d'enseignant, ses supérieurs étaient le curé, l'inspecteur, la commission scolaire ainsi que le président de la commune. Clément a toujours éprouvé à leur égard beaucoup de respect et a fait en sorte que tout aille bien. De cette manière, il n'y a jamais eu de tension entre eux.

Activités extrascolaires

En dehors de l'école, Clément s'est engagé à d'autres activités. Dans le contexte religieux, il faisait et fait toujours partie de la chorale.

Dans le domaine social, il a apporté sa contribution à de nombreuses sociétés du village. Il a par contre évité de s'engager dans la politique. Il a également œuvré pour la justice en occupant les postes d'huissier et vice-juge.

Habitant dans une vallée propice au sport, Clément profite de se ressourcer en pratiquant de l'exercice physique. Son activité favorite est la course à pied. Il s'adonne à des sports très variés comme le ski, le ski de fond, la randonnée en montagne, la peau de phoque, le vélo, le VTT, l'alpinisme. Il a également fait partie d'un club de hockey pendant dix ans.

À côté du sport, il y a la campagne, Clément aidait sa famille pour faire les foins, élever le bétail, donner des coups de main à l'alpage et cultiver le potager.

Proportion d'hommes et de femmes dans l'enseignement

Lorsqu'il a commencé à enseigner, les hommes étaient plus nombreux que les femmes dans le domaine de l'enseignement. Par contre, vers la fin de sa carrière, la tendance s'est inversée. Le personnel féminin a augmenté et a dépassé le nombre d'hommes. Cette proportion concerne les degrés primaires.

Un autre élément a beaucoup changé de nos jours. En effet, autrefois, la plupart des enseignants travaillaient à temps plein. Maintenant, il y a de plus en plus d'enseignants qui travaillent à temps partiel. C'est un changement important qui s'est produit entre ses premières et dernières années d'enseignement.

Souvenirs, souvenirs ...

Clément conclut en faisant part de quelques souvenirs qui lui tiennent particulièrement à cœur. Le premier concerne les camps de ski. Il a toujours eu beaucoup de plaisir à les organiser, les voyages en bus étaient très animés et les enfants montraient beaucoup d'enthousiasme lors de ces journées de sport.

Un autre souvenir revient à Clément. Lors de ses premières années d'enseignement, il s'était lancé un défi. Chaque matin avant de partir à l'école, il lisait une page de la Bible. Comme il y avait 200 jours d'école par année et 1600 pages à lire, cela lui a pris 8 ans. Il s'en souvient encore aujourd'hui.

Un autre fait marquant est son parcours scolaire. En effet, Clément n'a pas fréquenté le cycle d'orientation.

Après l'école primaire, il est directement parti suivre les cours à l'école de commerce. Son parcours est plutôt singulier, mais il a fini par trouver sa voie, dans laquelle il a donné tout son cœur.

Réflexion personnelle

Nous avons pris beaucoup de plaisir à mener cette interview. Nous avons découvert des éléments très intéressants. Il est enrichissant de voir l'évolution du statut de l'enseignant depuis cette période jusqu'à maintenant. Le parcours de l'enseignant que nous avons interrogé est fascinant. De nombreux faits sont très marquants et ils nous interpellent. Les conditions de vie étaient très différentes des nôtres et cela a des répercussions sur la manière d'enseigner et d'apprendre. Les méthodes changent et les transformations qui en découlent sont très intéressantes à analyser. En menant cette interview, nous nous sommes rendu compte que les méthodes d'enseignement avaient énormément changé. À partir de là, nous pouvons mener une réflexion et nous demander quelle méthode est la plus efficace. C'est un débat passionnant qui susciterait beaucoup d'intérêt.



Dernière classe de Clément Epiney

Conclusion

Clément a enseigné de nombreuses années, il considère son métier comme une passion et nous pouvons constater qu'il a donné énormément d'énergie à s'occuper des enfants qu'il a côtoyés. Tous ses souvenirs sont heureux, et en l'écoutant, il semble que tout était facile pour lui. Pourtant, chacun sait tous les paramètres et toutes les responsabilités qui entrent en jeu dans une profession telle que l'enseignement. La charge de travail dépasse largement les journées d'école et en plus de son travail, il faut garder du temps à consacrer aux activités extrascolaires. Clément nous donne une image positive de l'enseignant, son parcours force l'admiration. Nous voyons qu'il a eu du plaisir à transmettre son savoir aux enfants et c'est pourquoi il restera un enseignant respecté et apprécié.

Anonyme (*1950)

Interviewée par Aymon Bénédicte

Enfance et école obligatoire + collègue

L'enseignante que j'ai interviewée est née le 1er mai 1950 à Ayent. Son père est originaire d'Ayent et sa mère d'Arbaz, cette dernière était femme au foyer et son père était cordonnier puis il a fait une formation d'assistant social en autodidacte. Elle a un frère qui est artiste et une sœur secrétaire. Ils habitent tous encore à Ayent.

Elle a commencé l'école quand elle avait 7 ans révolus. L'école commençait toujours après la fin des vendanges, c'est-à-dire en novembre. Les élèves commençaient par « l'école enfantine » qui était en fait à l'époque le début de la scolarité où ils apprenaient à lire et à écrire. L'école enfantine n'était pas dans le sens où on la considère maintenant. L'école durait du mois de novembre jusqu'à la mi-mai. Il n'y avait pas de vacances à part le 25 décembre et le 1^{er} et 6 janvier parce que c'était férié et les jeudis gras après-midi, car c'était le carnaval des enfants. Elle avait congé le jeudi après-midi et elle allait à l'école le samedi.

Elle a tout de suite commencé à apprendre des matières sérieuses, et le plus important au début c'était la lecture et l'écriture

Elle dit que ses parents, comme tous les parents de l'époque, voulaient que les enfants sachent bien lire, écrire et calculer et que les enfants aillent le plus loin possible.

Les journées d'école n'avaient rien de particulier, mais le chemin de l'école était sacré, car c'était le moment où les enfants pouvaient discuter entre eux en rentrant à la maison à pied. Mais c'était parfois douloureux pour certains élèves de rentrer chez eux, car si les élèves ne savaient pas une leçon donnée pour le matin, la punition consistait à revenir à la maison avec son sac d'école à midi. C'était une très grande humiliation, car tout le village savait que l'élève en question n'avait pas su sa leçon, car il avait son sac à dos pour rentrer chez lui à midi. Mais ça ne lui est jamais arrivé, car elle n'a jamais vraiment eu de peine pour apprendre ses leçons, mais ce n'était pas le cas de tous les élèves. Elle se souvient aussi que les bons élèves étaient devant et les mauvais derrière (elle était personnellement toujours dans les premiers rangs). C'était très humiliant aussi, car c'était toujours les mêmes qui

étaient au fond de la classe. Les places changeaient toutes les fins de semaine en fonction des notes que les élèves recevaient.

La matière qu'ils apprenaient : lire, écrire, calculer. Au niveau de la géographie : la commune, le district et le canton pendant plusieurs années (le nom des villages et des montagnes). En histoire, elle a beaucoup de souvenirs de l'histoire de la Suisse comme Guillaume Tell, d'Arnold de Winkelried et de 1291. La Suisse avec un côté « on est les plus forts » et de la bataille de Morgarten. Par contre pratiquement rien sur le reste du monde. Ils avaient un peu de dessin selon le temps dont disposait l'enseignant/e (par exemple en fin de journée quand les élèves avaient été sages et que l'enseignant/e avait un peu de temps. Tous les matins ils chantaient, ils commençaient par une prière après quoi tout le monde chantait une chanson. Le catéchisme était la branche obligatoire. C'était un cours avec des questions et des réponses et tous les jours ils devaient apprendre quelques questions et quelques réponses et c'était un des éléments qui faisait que les enfants rentraient oui ou non avec leur sac à dos à la maison à midi. C'était donc très important de savoir son catéchisme même si les enfants ne comprenaient pas toujours tout ce qu'ils apprenaient. Ils faisaient un apprentissage par cœur sans se poser de questions sur le contenu. « Cela faisait partie de ces choses qui allaient de soi qui rythmaient la vie de tous les jours. » Elle avait personnellement la chance d'avoir une enseignante qui racontait à ses élèves les histoires de la Bible. Elle dit que c'était une chance, car son enseignante lui a donné son goût de l'histoire. Elle adorait ça et ça l'a toujours motivée à rechercher des histoires dans d'autres livres. C'était un petit peu leur ouverture sur le monde qui racontait un peu plus que la seule histoire de Suisse.

Ils avaient aussi des cours de leçon de choses. On pourrait peut-être comparer ces cours à des cours d'environnement. Un exemple de ces cours serait : en automne ils apprenaient des mots en lien avec les vendanges. Il fallait apprendre à les reconnaître et à les écrire. Les cours étaient donnés avec des thèmes qui changeaient selon la période de l'année.

Il y avait un peu de gymnastique de temps en temps quand il faisait beau. Pour suivre ces cours de gym, les élèves et les enseignants sortaient et marchaient jusqu'à une zone plus libre pour bouger. Ils allaient jusqu'à un grand pré et ils faisaient des mouvements. La gymnastique était un cours pour tout le monde (garçons et filles comprises) et ils n'avaient pas d'habits particuliers. Les cours ne se faisaient pas régulièrement, c'était un peu comme pour le dessin. Ça dépendait si l'enseignant/e avait du temps et aimait faire du sport. Il n'y avait pas d'obligation à faire du sport, c'était en quelque sorte un cadeau que les enseignants faisaient aux élèves qui avaient bien travaillé. Personnellement, elle n'aimait pas trop la gymnastique. Les enseignants avaient reçu comme « devoir » de continuer l'éducation des parents et la religion et la tradition avaient une très grande importance à l'école. L'école était comme la suite de l'encadrement de la maison. Il y avait presque un respect religieux de l'enseignant. Elle a aussi le souvenir d'avoir beaucoup lu, écrit et calculé et elle a l'impression que c'était des compétences pratiques qui avaient beaucoup d'importance à cette époque. Elle dit que savoir bien lire c'était le plus important et on était félicité si on avait bien terminé son syllabaire. Les enfants ne devaient pas seulement savoir écrire, mais aussi savoir BIEN écrire et ce détail en particulier l'a fait beaucoup souffrir, car elle n'arrivait pas à écrire sans faire de taches. Elle a toujours écrit mal et il y avait aussi des notes de soin sur les devoirs. La note était sur 10 et la honte c'était d'avoir la note 7 pour le soin et elle avait toujours la note la plus basse. La belle écriture était récompensée en fin d'année, par

exemple sa sœur a reçu une médaille en fin d'année et un de ses amis un stylo, car ils avaient toujours écrit avec beaucoup de soin. Ce qu'elle trouve le plus étonnant c'est que les enfants devaient apprendre à lire, mais ils ne devaient pas lire de livre. C'était plus apprendre des techniques de base sans vraiment les appliquer.

Au niveau de la structure de l'école. Il n'y avait pas de directeur et il n'y avait aucune réunion entre les enseignants. Le maître s'occupait de sa classe et pas de ses collègues. Le nombre d'élèves variait entre 30 et 35. Il y avait 3 écoles différentes à Ayent : une à Botyre (où elle allait à l'école), une à Saint-Romain et une à Signèse. La commune d'Ayent compte 10 villages très dispersés sur le territoire, c'est pourquoi il y avait 3 écoles.

L'école commençait en infantine avec deux années où les garçons étaient séparés des filles. La troisième année était mixte, ce qui était très spécial. Puis durant la quatrième et la cinquième, les classes étaient de nouveau séparées pour les filles et les garçons.

Pour aller plus loin ensuite ça ne dépendait pas des élèves, car il n'avait pas assez de place en 6e année et les enseignants choisissaient qui y allait directement. C'est une commission scolaire qui choisissait qui allait en 6e année à « la grande école de Saint-Romain ». Le premier critère c'était l'âge : on prenait en priorité les plus vieux. Elle était dans les plus jeunes et il y avait 6 ou 7 personnes qui étaient bien plus grandes, car elles n'avaient pas pu aller à la « grande école » l'année précédente. Puis on choisissait dans les plus jeunes selon les places restantes en 6e année. Mais heureusement pour elle, des amis de son père lui ont dit que c'était ridicule qu'elle reste dans le 5e niveau encore fois si elle avait très bien réussi l'année. Ils lui ont conseillé de parler à la commission scolaire afin de demander que sa fille aille en 6e année afin qu'elle ne perde pas son temps. Si ça ne fonctionnait pas, il pouvait toujours inscrire sa fille à l'école à Sion (l'école des Dames Blanches, actuellement Lycée Collège de la planta). Elle a été faire sa 6e primaire à Sion et finalement elle a appris qu'elle aurait été dans les 4 enfants les plus jeunes à être envoyée dans le plus haut niveau si elle était restée à Ayent. Mais finalement ça a été une chance pour elle, car c'est là qu'elle a appris qu'il y avait aussi le collège pour les filles. Elle croyait que le lycée était réservé pour les futurs curés ou médecins, mais pas pour les filles.

Beaucoup de personnes l'ont motivée afin d'aller plus loin et elle a découvert qu'elle pouvait faire autre chose que d'aller à l'école ménagère. Elle voulait faire autre chose que simplement à s'occuper de sa maison. Elle a alors réfléchi à quelle dame faisaient un autre métier sur la commune. Elle a découvert qu'il y avait quelques infirmières, mais elle n'aimait pas le sang alors ce métier n'était pas pour elle. Il y avait aussi des maîtresses d'école et ce qui l'a intéressé c'est que les maîtresses avaient une famille, mais aussi une personne pour les aider pour les travaux de la maison, ce qui l'a beaucoup intéressé. Elle trouvait que ces femmes avaient une autre vie que les simples femmes du village. Mais elle avait la hantise de l'école normale, car l'internat était obligatoire et elle avait trop peur de s'ennuyer de sa maman. C'est à ce moment-là que le collège avait l'air d'être une bonne alternative, car pour les autres filles il n'y avait pas forcément d'avenir à part celui de devenir une femme au foyer et elle ne le voulait pas.

Elle a découvert le monde du collège et elle ne savait plus trop ce qu'elle allait faire après les études, car normalement ce n'était pas fait pour les filles. Les filles étaient normalement mariées à 20 ans et tout le monde disait à son père que c'était inutile qu'elle fasse des

études. Mais elle a eu beaucoup de chance, car son père l'a comprise et l'a autorisée à faire ce qu'elle voulait. Elle a pris rapidement le goût aux études, car ça lui plaisait de faire quelque chose normalement réservée aux garçons. Elle a fait tout son collège sans savoir ce qu'elle allait faire plus tard (à l'époque il y avait 7 ans de collège, car il n'y avait pas de cycle d'orientation). Ensuite elle a procédé par élimination pour choisir quelles branches elle ne voulait pas garder. Elle a décidé alors d'aller en lettre à l'université. Au début elle voulait s'inscrire en latin/ français puis elle est tombée malade et elle a dû arrêter ses études durant une année.

« Formation des enseignants », cours à l'université

Quelle attitude avaient vos parents concernant votre formation au sein d'une école supérieure ou de l'école normale ? (Vos parents avaient-ils une vision positive de la formation au sein d'une école supérieure ? Dans quelle mesure cela leur apparaissait-il souhaitable ?)

Elle a été à l'université et ses parents avaient une vision très positive du fait qu'elle faisait des études. Pour son père le fait qu'elle fasse des études pour devenir enseignante était une chose très positive parce qu'il avait une belle image du monde de la formation supérieure. Elle pense que ça lui a fait plaisir qu'elle fasse des études, car il aurait lui-même aimé en faire. Ce choix plaisait à sa mère, car elle trouvait que c'était bien que sa fille fasse quelque chose qu'elle aime. Ils n'avaient pas de projet particulier déjà préconçu pour elle, alors ils étaient très ouverts au fait qu'elle aille à l'université. Ils étaient très attachés au fait qu'elle trouve un travail qui allait lui plaire.

Avez-vous reçu l'accord et le soutien ou bien plutôt essuyé un désaccord et rencontré des obstacles de la part de vos parents, des institutions ou d'autres personnes ? Dans quelle mesure la religion ou l'église a-t-elle joué un rôle pour accéder à cette école supérieure ?

Elle a reçu beaucoup de soutien de ses parents. Ils ont dû faire beaucoup d'effort au niveau financier pour lui permettre d'aller à l'université. Ils l'ont beaucoup soutenu aussi psychologiquement quand elle était en examen... Elle n'a rencontré aucun obstacle. Elle n'a pas eu de problèmes avec d'autres personnes ou avec les institutions. Par contre, le fait qu'elle a été au collège ça a fait beaucoup jaser sur la commune, car les gens ne comprenaient pas pourquoi elle allait faire des études. Tout le monde voyait le collège pour les garçons qui voulaient devenir prêtre alors les habitants du village se moquaient un peu en disant qu'elle n'allait tout de même pas devenir prêtre. L'école normale était par contre perçue comme tout à fait ouverte pour les filles. Il y avait le stéréotype que les filles peuvent devenir infirmières ou institutrices, mais pas qu'elles pouvaient faire des études. La religion et l'église n'ont eu aucune influence sur son choix. Elle se souvient que chaque mois le dimanche à l'église, il y avait une récolte de fonds pour l'université de Fribourg, car c'était une université catholique. Elle a été faire ses études à Fribourg plus tard, mais elle n'a ressenti aucune influence de l'église.

Quel genre de formation comme enseignant(e) avez-vous suivie ? (formation classique, séminaire, ou autre, etc.)

Elle n'a pas eu de formation classique, car elle a été à l'université. Pour une personne qui avait eu sa maturité, il y avait la possibilité de prendre l'option lettre ou sciences. Elle a pris lettre. Après ils pouvaient aller jusqu'à la licence en 8 semestres ou alors ils s'arrêtaient à 5 semestres avec une demi-licence qui s'appelait « diplôme d'enseignement secondaire ». Elle voulait aller jusqu'à la fin de sa formation, mais comme elle a eu une année avec des problèmes de santé, elle s'est dit qu'elle allait s'arrêter après 5 semestres pour avoir un diplôme pour enseigner au cycle d'orientation. Dans cette formation, il y avait la langue maternelle avec la littérature, avec une seconde langue : l'allemand et une troisième branche où elle avait choisi l'histoire. Dans sa formation, on ne lui demandait pas d'avoir une formation pédagogique. Mais elle avait un cours de psychologie-pédagogie, un cours de didactique (qui était très ennuyeux) et elle a dû faire deux stages. Elle a dû d'abord donner un cours dans une école secondaire de Fribourg qui travaillait en collaboration avec l'université. C'était un cours de 45 minutes avec un professeur et un expert. Puis elle a dû faire un stage d'une semaine et elle s'est retrouvée dans une classe de collège. Finalement, elle a fait aussi un stage à l'école secondaire, car une enseignante avait dû partir donc elle a fait plus un remplacement qu'un stage. Par contre contrairement à ce qui se passe maintenant, elle n'a eu aucun retour sur ses stages. Elle suppose alors qu'elle les a réussis, mais elle n'en a jamais rien su.

Qui a dû supporter les frais de scolarité et ceux du logement ?

Principalement ses parents, mais elle a aussi eu une bourse d'études et des prêts d'honneur. Elle a fait aussi un emprunt sur son assurance vie et l'a remboursé par après.

Au sein de l'institution de la formation des enseignant(e)s (école normale), sur quels points de la formation pédagogique le professeur(e)s accordaient-ils une grande importance ? (Quels accents mettaient-ils/elles ? Quels étaient les points principaux et les axes directeurs au sein de l'école normale ?)

Elle a eu l'impression d'avoir reçu des cours très théoriques. Elle a lu plus par elle-même pour apprendre. Elle trouvait que ces cours c'était simplement quelqu'un qui parlait. Il y avait de temps en temps des discussions sur des idéologies, mais elle trouve que l'aspect pratique de la formation n'était pas du tout développé. Elle a appris à agir quand elle a eu sa propre classe. Même les stages étaient comme des formalités par lesquelles il fallait passer pour sa formation, mais rien de plus.

École en tant que champ professionnel

Comment se sont passées votre entrée et votre insertion dans la vie professionnelle (comment le concours s'est-il passé ? Quelle était la raison qui vous a incitée justement à travailler au sein de cette école ?) ?

Elle n'a pas eu besoin de faire de concours pour entrer dans la vie professionnelle. Le cycle d'orientation d'Ayent s'était formé l'année précédente et au début il n'y avait que deux classes de 1^{ère} année et l'année suivante l'école avait besoin de plus d'enseignants, car les 1^{ères} années devenaient des 2^{es} et de nouvelles 1^{ères} arrivaient à l'école. L'école a alors engagé des enseignants et elle a été prise. Elle voulait enseigner à Ayent, car c'était sa commune d'origine et quand elle avait postulé à Sion, on lui avait répondu qu'elle devait

d'abord chercher du travail sur sa commune. Elle croit d'ailleurs qu'elle était la seule candidate qui postulait pour les branches : français, histoire et allemand.

Quelles conditions-cadres dominaient l'enseignement pendant vos premières années d'activités (p. ex. le bâtiment d'école, les moyens d'enseignement, etc.) ?

Elle travaillait dans un petit bâtiment avec environ 80 élèves. Il n'y avait pas de moyens d'enseignement spécifiques. Les élèves écrivaient encore beaucoup. Si l'enseignant voulait faire un résumé de quelques chapitres dans sa branche, il l'écrivait simplement au tableau et les élèves le recopiaient avec soin. Ils écrivaient beaucoup plus que les élèves actuels à qui on donne plus de feuilles déjà prêtes. Après quelques années l'école a investi dans une machine à stencils (une poly copieuse) et tous les enseignants l'utilisaient pour leurs cours.

Avez-vous des souvenirs particuliers concernant des écolier(e)s ?

Elle a un souvenir en particulier sur ses élèves. C'était qu'elle avait à peine une dizaine d'années d'écart avec les premiers élèves à qui elle a enseigné. De plus, elle avait une vision idéalisée de l'école, car dans une formation universitaire les élèves sont volontaires. Elle avait tendance à projeter cet idéal sur ses élèves et elle imaginait qu'eux aussi étaient ravis d'apprendre. Mais ce n'était pas toujours le cas. Alors elle se posait la question. « Pourquoi les élèves ne s'intéressent pas à l'école ? » Elle a fait un moment avant de faire une différence entre des élèves de l'université qui étaient très volontaires et ses élèves à elle qui étaient obligés d'être à l'école.

Qu'est-ce qui était pour vous important dans votre travail pédagogique avec les enfants ?

Ce qui était important pour elle au niveau de son travail pédagogique était que les élèves retiennent des choses. Alors elle essayait de simplifier un peu sa matière afin que les élèves retiennent mieux. Elle se posait toujours la question : « Qu'est-ce qui leur restera de ce que je leur ai enseigné ? ». Elle essayait de donner envie aux élèves d'apprendre, mais parfois ça ne fonctionnait pas.

Quelles conditions générales et quotidiennes rencontraient les enfants que vous enseigniez (chemin de l'école, alimentation. Etc.) ?

Elle pense que les élèves avaient des vies de famille relativement agréables. Elle n'a jamais eu l'impression que des enfants étaient maltraités ou négligés. Au contraire, elle avait l'impression que les parents étaient très attentifs aux enfants. Le chemin de l'école était fait en bus scolaire pour certains dès qu'ils habitaient un peu plus loin et les autres le faisaient à pied. Les enfants adoraient le chemin de l'école. C'était leur moment favori avec la récréation.

Comment se déroulait la relation avec les parents d'élèves (y avait-il des contacts, si oui, quelle en était la fréquence) ?

Au niveau de la relation avec les parents, elle dit qu'elle avait très peu de contact. Il y avait une réunion de parents au début de l'année. Pour sa première réunion, elle avait très peur de rentrer les parents, mais elle dit que tout s'est bien passé et qu'elle a eu un très bon moment avec eux. Les parents étaient en général très bien disposés à l'égard de l'enseignant. Elle a eu globalement une bonne relation avec les parents. Ensuite, il n'y avait plus de

réunions officielles ou organisées par l'école. Elle dit que comme elle était de la commune les parents osaient lui téléphoner pour lui poser des questions ou quand il y avait un problème. Elle pense qu'ils ne le faisaient pas aussi volontiers avec un enseignant qu'ils ne connaissaient pas.

Quelles obligations extrascolaires deviez-vous assurer (par exemple dans le contexte religieux, social, politique) ?

Elle n'avait aucune obligation extrascolaire même au niveau de la religion. Par exemple, la prière n'était plus obligatoire à l'école. Elle dit qu'elle le faisait encore, mais que c'était plus par habitude que par obligation. Et ça a disparu assez rapidement.

Comment votre logement était-il organisé ?

Elle a dû trouver un logement seul, car ce n'était pas du tout organisé par l'école. Les enseignants devaient se débrouiller pour se loger. Par contre, il existait des petits studios que l'école pouvait louer à des enseignants quand ils n'avaient pas encore trouvé leur propre logement. Ces logements étaient plutôt réservés à des personnes qui n'habitaient pas sur la commune. Elle n'était pas concernée personnellement, car elle a tout de suite trouvé un logement sur la commune.

Quel était votre salaire ? Estimez-vous que votre activité professionnelle en tant qu'enseignant(e) était bien rémunérée (en comparaison avec d'autres groupes/milieus professionnels) ?

Son salaire lui a posé quelques problèmes au début, car la première fois qu'elle a reçu sa fiche de salaire elle s'est étonnée de recevoir aussi peu d'argent. Elle avait entendu que dans l'enseignement on gagnait bien et elle avait l'impression qu'on l'avait payée moins que ce qu'elle avait imaginé et entendu. Ensuite, elle a découvert que les enseignants qui avaient un diplôme universitaire pour l'enseignement secondaire devaient théoriquement travailler plus dans les niveaux A (premier niveau). Il y avait des instituteurs qui avaient fait, eux, des formations en emploi. Pour le salaire, on ne regardait pas le diplôme que l'enseignant avait reçu, mais le nombre d'heures qu'il enseignait en niveau A ou B. Elle avait plus de cours en B, alors elle était payée comme si elle avait fait une formation en emploi et ça faisait une différence plutôt conséquente au niveau du salaire d'instituteur qui enseignait dans le niveau A uniquement. Elle a été payée ainsi durant plusieurs années, puis elle a eu plus de cours en A et surtout la politique de l'école a changé. Elle a été passablement déçue de cet écart de salaire. Pourtant c'est une profession qui est tout de même bien payée et elle ne pense pas que les enseignants sont trop payés comme beaucoup de personnes le pensent toujours.

Comment était la relation avec vos supérieurs ?

Elle avait une très bonne relation avec son supérieur. Elle a eu beaucoup de chance, car elle travaillait dans un centre scolaire où il y avait 5 titulaires en tout (donc 5 classes) et l'un des enseignants était le directeur. Elle dit qu'ils étaient une bande de jeunes et qu'il y avait que quelques enseignants qui venaient périodiquement pour donner une matière. Elle dit qu'elle

avait un directeur qui était très sympa et qu'il n'avait pas le côté « je suis le chef et vous devez m'obéir ».

Quelles(s) activités(s) faisiez-vous pendant votre temps libre (par exemple pendant les mois d'été) ?

Durant les vacances, elle partait à la mer ou elle visitait des villes. Elle lisait beaucoup quand elle avait du temps libre. Elle n'avait pas d'autre activité professionnelle en dehors de son enseignement.

Quelle était la proportion d'enseignants masculins et féminins ?

Elle dit qu'il y avait 5 enseignants et qu'elle était la seule femme à enseigner dans ce cycle d'orientation. Dans les enseignants qui venaient périodiquement il y avait juste une autre dame qui venait enseigner l'économie familiale. Elle pense qu'elle a dû passer 10 ou 15 à être la seule femme dans la salle des maîtres de ce bâtiment. Elle a adoré ça, car elle pense que les autres enseignants avaient presque oublié qu'elle était une femme et donc lui parlait comme à un collègue, sans a priori.

Avez-vous encore d'autres souvenirs de votre activité professionnelle dont on n'a pas encore parlé et dont vous aimeriez nous dire quelque chose ?

Elle a le souvenir que les enseignants étaient très solidaires entre eux. Il y a eu une situation où une année le centre scolaire devait ouvrir une 6e classe pour accueillir les élèves correctement. Un nouvel enseignant avait été engagé, mais l'année suivante la classe supplémentaire était de trop. Les enseignants ont alors décidé de laisser une heure ou deux à l'instituteur qui avait été engagé récemment afin qu'il puisse encore enseigner dans le bâtiment. Mais elle a aussi des souvenirs moins bons au niveau de la solidarité plus tard dans son enseignement.

Elle dit qu'elle a beaucoup de souvenirs avec les élèves. Au début, ils étaient un peu douloureux, car elle avoue qu'elle n'était pas totalement prête à enseigner (surtout au niveau de la discipline). Puis elle a décidé de prendre en main la discipline dans la classe, car il y avait sa réputation qui la suivait jusque dans les classes primaires. Depuis elle n'a plus eu de problèmes d'autorité. Elle dit que ce n'était pas facile au début, car les enfants connaissaient déjà sa réputation et les parents aussi. Ensuite, elle a beaucoup de souvenirs positifs de ses élèves.

Fournier Dominique (*1950)

Interviewé par Melly Morgan et Romailier Sabrina

A. L'enfance

Je m'appelle Dominique Fournier. Depuis ma naissance, en 1950, et encore actuellement, j'habite à Haute-Nendaz. J'ai donc suivi ma scolarité primaire à Haute-Nendaz, tout comme mes six autres frères et sœurs. En ce temps-là, les écoles n'étaient pas mixtes. De plus, le

maître accompagnait les élèves sur plusieurs années. Ainsi, j'ai connu seulement deux enseignants différents durant ma scolarité primaire.

Puis, j'ai effectué mes deux années d'école secondaire à Martigny. Comme l'école se trouvait trop loin de la maison, je séjournais la semaine à l'internat, tenu par des Marianistes. Le cadre était très strict: beaucoup de prières, de périodes d'études et peu de temps libres. Par chance, l'école ne durait que six mois à cette époque. En effet, la rentrée était au début du mois de novembre, et les vacances d'été commençaient fin avril. Cependant, nous n'avions congé que le jeudi après-midi en semaine, et les vacances de Noël ou de Pâques n'existaient pas, seul le jour festif en lui-même était férié. Plus tard, le mois de mai devint facultatif, et finalement les neuf mois d'école furent imposés.

À 15 ans, après avoir terminé l'école secondaire, ma mère m'inscrivit à l'école normale, car elle me voyait bien faire des études. Mon père, qui était manœuvre, était plutôt réticent, car il s'agissait d'un gros sacrifice pour payer mes études. Il aurait préféré me voir travailler à cet âge-là. Malgré le fait de n'avoir aucune idée sur quelle profession cette école débouchait, je passai l'examen et le réussis. Par la suite, je me rendis progressivement compte que cinq ans plus tard, j'allais devenir enseignant.

Ma classe était composée de 13 garçons, étant donné que la mixité des écoles n'était toujours pas à l'ordre du jour. Les matières enseignées étaient les suivantes: français (règles d'orthographe et de grammaire, et rédactions), maths (problèmes à résoudre...), religion (catéchisme, par le curé) et géographie et histoire (de la Suisse uniquement). La gymnastique faisait office de récompense, une fois par semaine, si nous avions été sages. À midi, nous recevions toujours une petite leçon (poésie ou livret) à apprendre pour l'après-midi. Le but de l'école était celui de nous apprendre à lire et écrire, à calculer, et les bases de la vie chrétienne et l'histoire suisse. Concernant l'autorité de nos professeurs, celle-ci n'était pas remise en question. Pour preuve: il ne nous serait jamais venu à l'idée de nous plaindre de nos enseignants à nos parents.

B. Formation des enseignants

Concernant ma formation, ma mère – comme je l'ai dit auparavant – m'a inscrit à l'école normale, car elle pensait que c'était une bonne chose pour moi. J'ai donc suivi la formation «classique» pour devenir enseignant. Malgré ce choix impersonnel, je me voyais mal dire à mon père que j'abandonnais les études. C'était assez mal perçu.

Parallèlement, comme la région manquait d'enseignant dans ces années, un cours rapide fut mis en place: les jeunes possédant un diplôme d'apprentissage pouvaient devenir enseignants après avoir suivi un an seulement d'école normale.

À partir de la quatrième, on devait donner des cours à nos camarades de classe. Il y avait les critiques, les remarques sur ma présentation, mais aussi sur mes préparations. Je devais anticiper mon cours, imaginer les réponses et les problèmes des élèves pour bien répondre à leurs réactions. En cinquième, pour le stage pratique, on nous envoyait dans les classes voisines pendant trois semaines. Je suis allé à Fey. J'étais réellement en face des difficultés et des imprévus. La gestion de la discipline et de l'attention se fait à l'aide de la pratique, mais aussi grâce à sa personnalité. Le deuxième stage s'est fait à Haute-Nendaz.

L'enseignant c'est surtout une manière d'être, manière de se présenter devant la classe, une personnalité que les élèves respectent.

Durant l'école primaire, nous avons eu seulement deux professeurs. Ils nous paraissaient alors très bien. Cependant, je remarquais qu'avec les bons élèves, ça se passait bien, mais les élèves en difficultés étaient souvent laissés de côté. L'enseignant avait la main lourde. Pratiquement chaque jour, un élève se ramassait une claque, mais cela n'étonnait personne. C'était comme ça. L'autorité du maître n'était pas remise en question. Pour nous, c'était quelqu'un de bien et pour nos parents, c'était quelqu'un qui devait avoir de grandes qualités. Souvent, les professeurs s'occupaient aussi de la banque, de la chorale, la coopérative.

Dès que l'on rentrait à l'école normale, on avait une certaine notoriété autour de nous. Ce n'était pas courant, mais réservé aux bons élèves. À l'époque, si quatre élèves sur vingt faisaient l'école secondaire c'était déjà un bon résultat pour le maître.

La formation continue se déroulait une semaine l'été. Malgré l'obligation de ces cours, les enseignants l'acceptaient bien puisqu'on avait un vaste choix (chant, gymnastique, géographie...). De plus, les frais (repas,...) et les cours étaient payés par l'école. Une année par exemple, certains de mes camarades et moi étions allés une semaine entière dans le Jura.

Les frais de scolarité et du logement étaient payés par les parents. Je ne pense pas avoir reçu une bourse, si ce n'est la dernière année de ma formation. Avant, les parents ne savaient même pas que cela existait.

La grande partie des cours était donnée par des Marianistes. Nos cours de pédagogie ne ressemblaient en rien aux cours actuels. En effet, nous avons un vieux professeur qui se contentait de nous lire les passages importants du livre, que nous devions souligner. Et ce, durant tous les cours. Autant dire que celui-ci avait peu de crédibilité à nos yeux. Pour l'embêter, nous nous amusions souvent à lui demander par exemple en quelle couleur nous devions souligner tel passage, etc.

C'est difficile de devenir enseignant! Il faut avoir au fond de soi cet amour de l'enseignement, cette joie d'enseigner, et l'impression de servir à quelque chose... Cela passe avant tout les cours de pédagogie!

Puis arriva la fin de ma formation, et les choses sérieuses commencèrent...



C. Expériences professionnelles

Après avoir fini l'école normale, j'effectuai mon service militaire durant un an. Puis, je fus enseignant en 2e primaire à Brignon pendant deux ans. Mes débuts (les premières années) furent pénibles. En effet, j'étais complètement perdu. Je découvrais progressivement la classe en même temps que les bouquins, mais ne savais pas vraiment que faire et comment le faire. Je me rendais compte que l'école normale nous préparait mal, ou du moins pas à cela. On était comme soudainement parachuté au sein d'une classe, sans instructions ni conseils. À ce moment-là, j'aurais vraiment voulu avoir quelqu'un pour discuter de mes difficultés, car je me sentais véritablement seul. Une de mes difficultés était par exemple de devoir gérer toutes les branches. J'aurais volontiers fait un échange de branches avec un collègue ou deux, mais cela ne se faisait malheureusement pas à l'époque. Pour me rassurer, je me disais que de toute façon, à la fin de l'année j'arrêterais ce métier. Puis les années passèrent, et j'abandonnai petit à petit cette idée. Quoiqu'il en soit, je ne vois pas quel autre métier j'aurais pu faire, avec ma formation d'enseignant.

Comme j'enseignais à Haute-Nendaz (hormis les deux premières années), je connaissais les gens de la commission scolaire. De plus, j'ai toujours eu de bonnes relations avec mes supérieurs. L'inspecteur, quant à lui, venait plus fréquemment chez des maîtres en difficulté. De mon point de vue, il ne donnait pas assez de conseils et se contentait plutôt de critiquer, ce qui n'était pas très constructif. Les réunions de parents se déroulaient une fois par an en collectif après un mois d'école, puis une autre fois en individuel. Mes contacts avec les parents se sont généralement très bien passés. En 36 ans, deux parents seulement m'ont véritablement posé problème.

Mon 1er salaire était de 1100.- par mois, ce qui n'était pas très haut. La 2^e année est passée à 1800.- par mois. Rapidement, le Conseil d'État a proposé qu'il y ait un nivellement au niveau

suisse. Et pour cause: les enseignants étaient largement payés en dessous des autres métiers. Ainsi, une hausse du salaire des enseignants se fit véritablement constater. À partir de cette décision, je gagnais environ 3000.- par mois, ce qui était très raisonnable.

Dans les établissements, il y avait environ 70 % d'enseignants, contre 30 % seulement d'enseignantes. Une des raisons à cela est probablement que lorsque les femmes étaient enceintes, elles arrêtaient de travailler et ne recommençaient plus après avoir accouché.

En tant qu'enseignant, ce qui était fondamental pour moi était de susciter sans cesse l'intérêt des enfants. Ce n'était pas chose facile, d'autant plus qu'il y avait souvent plusieurs degrés par classe.

En conclusion, ce métier n'a pas toujours été facile, mais m'a apporté énormément sur le plan humain. Aujourd'hui encore, j'ai beaucoup de contacts avec les gens de mon village, car ce sont souvent des anciens élèves et/ou parents d'élèves. De plus, avec le temps, les mauvais souvenirs s'estompent pour ne laisser place qu'aux bons.

Vision de l'école d'aujourd'hui et du futur

L'école a dû s'adapter et je trouve que l'enfant est sollicité de toute part. L'extrascolaire prend trop de place et les enfants sont fatigués le lundi matin parce qu'ils ont trop de choses. De plus, l'ordinateur et les jeux vidéo sont un danger! Il est difficile d'intéresser un enfant en classe, puisqu'il est fatigué d'avoir joué toute la nuit. Les parents n'ont pas toujours le contrôle. Les parents sont d'une naïveté ou ferment les yeux quand cela les arrange. C'est la pire chose de dire: «va travailler dans ta chambre!».

L'informatique à l'école prend aussi trop de place. Et je ne sais pas si c'est vraiment bon. On passe à côté de l'essentiel. Peut-être que les cours se feront à Sion et seront projetés dans toutes les classes du Valais. Il y aura plus qu'à faire de la surveillance! Ça me fait peur tout ça...

Maintenant, le village est vide le mercredi et samedi. C'est dommage. De plus, les parents ne vont plus se promener avec les enfants. Alors qu'ils adorent ça! Lors des sorties d'école, les élèves découvrent la forêt, comme si c'était la première fois. On fait un peu fausse route et je ne sais pas où cela nous amènera.

Les enseignants de maintenant ont plus de mérite que ceux d'avant d'arriver à gérer tout ça. De plus, les exigences ont beaucoup augmenté. Avant on ne nous demandait pas trop de comptes. Et l'attitude des parents a changé.

Le point positif d'aujourd'hui est que les responsabilités sont mieux partagées. Les enseignants qui ressentent des difficultés sont mieux cadrés, mieux écoutés. De plus, vous avez plus de stages de formation avant d'avoir votre propre classe. Vous vous sentirez sûrement moins parachutés que nous auparavant.



Réflexions personnelles

Melly Morgane

Cette interview était un bon moment de partage et d'échange. Tout d'abord, nous avons écouté son parcours puis nous avons discuté autour de l'école d'aujourd'hui et d'autrefois.

En ce qui concerne la formation des enseignants de l'époque, je la trouve trop chargée en théorie. J'apprécie la partie pratique de la HEP, qui nous permet de voir la réalité et d'apprendre sur le terrain. M. Fournier nous a expliqué être perdu lors de sa première classe, peut-être le serions-nous un peu moins.

D'après moi, il y a toujours eu, dans la classe, des élèves dits « terribles ». Je ne pense pas que de nos jours cela soit plus violent qu'avant. Cependant, puisque le statut de l'enseignant a changé, les élèves respectent moins cette autorité. Si l'élève entend à la maison des pensées négatives sur l'enseignant cela se répercutera en classe. Pour mon futur, je crains plus de la non-collaboration des parents plutôt que des élèves. Il faut relever que cet aspect n'existait pas il y a quelques années.

Il ne faut pas regretter l'ancien temps, mais au contraire regarder tout ce que nous avons de mieux ou ce que nous pouvons encore améliorer. Par exemple, la collaboration entre enseignants, le choix des méthodes, le matériel didactique, les TIC...

Romailler Sabrina

Pour ma part, j'ai véritablement apprécié d'aller interviewer cet ancien enseignant. Comme l'a dit Morgane, nous avons dans un premier temps interrogé Dominique Fournier, à l'aide des questions notées sur la feuille, puis nous avons discuté d'autres sujets touchants à l'enseignement, en donnant également notre avis.

Des différences plus ou moins grandes entre la formation de cet enseignant et notre formation actuelle sont ressorties. En effet, les stages étaient rares à l'époque, ce qui n'est plus le cas de nos jours. Ce point est positif, car c'est sur le terrain que l'on apprend le plus selon moi, et que l'on peut mettre en lien théorie et pratique. Les langues n'occupaient

également pas une place centrale dans la formation, contrairement à aujourd'hui, avec les deux semestres obligatoires à Brig par exemple. Concernant les similitudes, la formation continue, durant une semaine pendant l'été, m'a fait penser à nos cours à options les semaines précédant la rentrée.

La relation entre l'enseignant et l'élève a quelque peu changé, car celui-ci est désormais au centre, le but étant que les élèves apprennent dans les meilleures conditions. Le problème est aujourd'hui davantage en rapport avec la discipline. Les élèves ne sont pas énormément plus indisciplinés qu'auparavant, mais ils ont beaucoup moins peur de l'enseignant, et osent plus facilement lui résister.

Vouilloz Etienne (*1950)

Interviewé par Pajaziti Argjenta

M. Vouilloz est né en 1950 à Vernayaz. Il est l'aîné d'une famille nombreuse et a six frères et sœurs avec qui il s'entendait très bien. M. Vouilloz a dix-sept ans de différence avec le benjamin de la famille. Il lui arrivait de s'occuper d'eux lorsque ses parents n'étaient pas à la maison. Il a pris, à l'âge de 58 ans, une retraite anticipée durant trois ans qui lui permettra de faire ce dont il a envie et de se reposer. Il reprendra bientôt son métier d'enseignant d'ici l'automne prochain. Il a donc grandi et passé toute son enfance à Vernayaz.

Son père travaillait comme employé de train sur la liaison Martigny-Châtelard et n'a jamais eu les moyens d'entreprendre des études en raison du manque d'argent. Pourtant, il s'est toujours débrouillé et gagnait sa vie en offrant des cours de violon à côté de son métier d'employé de train.

A) Enfance et école obligatoire

Comme dit précédemment, il est l'aîné d'une famille de sept enfants. Il vit toujours à Vernayaz, mais est originaire de la commune de Finhaut. Il a effectué sa scolarité obligatoire à Vernayaz, essentiellement ses six premières années primaires.

Il se décrit comme un bon élève qui a toujours aimé l'école, mais qui présentait tout de même une certaine timidité et qui était plutôt réservé. Il lui fallait un certain temps pour se mêler aux camarades de classe. Par exemple, lors du premier jour d'école, il a pleuré et ne voulait pas quitter sa maman. En effet durant les deux premiers mois de l'année scolaire, il s'est beaucoup ennuyé de ses frères et sœurs avec qui il passait beaucoup de temps. Il a débuté sa scolarité obligatoire à l'âge de 6 ans. À l'époque, le préscolaire n'existait pas encore. Il n'a jamais rencontré de problèmes particuliers sur le trajet de l'école, car il habitait à cinq cents mètres de là. Il y trouve toujours un certain avantage. Ses parents, quant à eux, l'ont toujours soutenu dans ses études. En effet, ils n'avaient eux-mêmes pas bénéficié d'une formation et ne voulaient pas infliger cela à leurs propres enfants. Il a donc été suivi lorsqu'il faisait ses devoirs, il a toujours été poussé par son père particulièrement.

Les enseignants d'antan avaient pour mission principale d'instruire. Il y avait bien sûr une part d'apprentissages à la vie en société, mais bien moins prononcée. On se concentrait sur le savoir des élèves. D'ailleurs à l'État, on parlait du département de l'instruction publique. Les méthodes étaient particulièrement difficiles et dures en ce temps. En effet, les enseignants avaient la possibilité de recourir à la correction physique ; par exemple des coups de règle sur les doigts ou encore des claques sur la tête ou la joue. Les enfants n'osaient pas en parler à la maison de peur de subir à nouveau des coups.

Il se souvient par exemple avoir gravé son nom à la plume sur le banc et d'avoir reçu un coup de règle sur les doigts. Il avait été dénoncé par son voisin de classe.

Auparavant, la première année primaire s'appelait l'école enfantine, la deuxième était l'école élémentaire. Les classes étaient souvent constituées de trois degrés ; les trois, quatre et cinquième primaires, puis les sixième, septième et huitième années. On allait à l'école jusqu'à l'âge de 16 ans.

B) Formation des enseignants

C'est à l'âge de 11 ans qu'il a passé des examens d'entrée qui lui permettaient d'accéder au collège. Après les avoir réussis, il a passé huit ans au collège de l'Abbaye de St-Maurice. Il a finalement obtenu sa maturité et s'était spécialisé dans les langues. Il a toujours beaucoup aimé la littérature, bien plus que les sciences. C'est pourquoi il souhaitait devenir professeur de français et de latin. Cependant, c'est après avoir obtenu sa maturité et après avoir réfléchi longuement qu'il s'est rendu compte qu'il aimait beaucoup les enfants. Il a donc décidé suite à l'obtention de son diplôme de se rendre à l'école normale de Sion pour y obtenir une maturité pédagogique. Il n'a accompli qu'une année à l'école normale et était dispensé de certains cours. S'il avait suivi la filière habituelle, il aurait commencé son école normale à 15 ans jusqu'à 20 ans et aurait commencé à enseigner ensuite. Finalement, c'est donc à 21 ans qu'il a débuté sa carrière d'enseignant.

Tout au long de ses études, il a rencontré des professeurs qu'il a beaucoup appréciés, mais ce ne sont pas eux qui l'ont poussé à devenir enseignant. Il a toujours aimé le travail scolaire, les devoirs à rendre et les exposés à présenter. C'est cela qui lui a permis de progresser dans ses études, il rêvait depuis tout petit de devenir enseignant et c'est grâce aux encouragements de ses parents qu'il y ait parvenu. Ses parents ont toujours privilégié un coin de travail pour chacun afin de favoriser la réussite de tous leurs enfants. En dehors de sa formation, il a pris des cours de piano et de violon avec son père.

Il n'a effectué que six semaines de stage en dernière année dans une classe primaire. Pour ce qui est de la suite de son travail, il affirme que c'est durant les trois ou quatre premières années qu'on se forme le mieux. En effet, c'est durant ces moments qu'on se familiarise avec les programmes et avec la profession d'enseignant. On apprend à être « professeur ».

En ce qui concerne le financement de ses études, il a fait appel aux bourses qu'accordait l'état. Il a ensuite remboursé ses prêts lors de ses premières années d'enseignement, car ses parents n'avaient pas les moyens d'assumer entièrement sa formation.

Pour lui, il a été très difficile d'entrer dans le monde de l'enseignement. Il a fait ses débuts en tant que remplaçant, car il y avait pénurie d'enseignants à l'époque. En effet, les maîtres

scolaires s'étaient rendus au service militaire et son professeur de stage était absent également. Il n'a donc ni bénéficié de son aide ni d'une grande formation de l'école normale. Il s'est rapidement senti déstabilisé au milieu de tous ces élèves. Il n'avait pas les outils nécessaires pour « bien faire ».

Un inspecteur était venu lui rendre visite et lui avait dit clairement qu'il n'était pas à sa place dans cette classe. Dès lors, il a pris l'initiative d'appeler l'inspecteur le soir pour qu'ils discutent ensemble de ce qu'il fallait faire pour remédier à la situation et ne s'est jamais découragé. Tout au long de sa formation, il a suivi des cours de recyclage ce qu'on appelle aujourd'hui plus communément la formation continue pour « combler les lacunes ».

Durant ces deux premières années, il a enseigné à Collonge. Après, il a poursuivi son enseignement uniquement à Vernayaz l'année même où le nouveau bâtiment s'est construit. Les conditions étaient donc propices à l'enseignement. Il a bénéficié aussi bien du rétroprojecteur, des appareils à diapositives et de salles neuves...

Durant ses années de travail, il a rencontré une multitude d'enfants. Il y a évidemment certains dont on se souvient mieux que d'autres, selon lui. Il s'agit souvent de ceux qui sont moins obéissants que les autres et qui lui donnaient « du fil à retordre ». Pourtant, c'est avec eux qu'il a gardé les meilleurs contacts par la suite.

Il a travaillé dans tous les degrés mis à part les classes de première primaire. Il a surtout enseigné dans des classes de cinquième primaire, mais lui est arrivé de travailler avec des classes à plusieurs degrés comme à Collonges où il y avait quatre degrés pour trente-deux élèves (3, 4, 5 et 6e primaire).

Quelque chose qui l'a marqué lorsqu'il a débuté dans le métier fut l'introduction, à l'époque, des mathématiques modernes. Cette méthode innovatrice consistait à faire travailler les enfants par groupe. On est passé de l'enseignement frontal aux travaux de groupe. L'enfant apprend à apprendre, il cherche par lui-même et on encourage l'émulation des enfants entre eux. On apprenait aux enfants à réfléchir et on n'arrêtaient de simplement les « remplir » de connaissances.

En revanche, quelque chose sur lequel il insistait tout au long de sa carrière beaucoup était le soin, la propreté des cahiers et l'ordre dans les classeurs.

Les enfants étaient dans l'ensemble bien encadrés et suivis par leurs parents à la maison. Seuls les enfants étrangers étaient moins suivis à défaut de parents qui ne maîtrisaient pas totalement la langue. Pour ces enfants, il a organisé de son propre chef des cours de soutien le matin afin de les aider à progresser. La seule condition pour qu'il travaille avec ces élèves, était que ceux-ci y mettent de la bonne volonté, sinon il renonçait aussi. Les étrangers sont arrivés tardivement en Suisse. Au début, ils n'étaient que deux à trois élèves par classe, mais peu à peu le pourcentage est monté jusqu'à 50 % d'étrangers dans les classes. Au cours d'une année, il a dû accueillir six élèves étrangers dont un seulement parlait le français. C'est là qu'il s'est rendu compte de la difficulté du métier. Les élèves étaient en cinquième primaire et n'avaient aucune connaissance du français.

Il lui est arrivé aussi de reprendre la même classe durant trois ans. Mais, un fait plus marquant encore a été celui d'avoir enseigné à deux générations familiales. En effet, il a

enseigné à ses frères et sœurs, mais également à ses propres enfants. Ce furent pour lui de merveilleux souvenirs, mais il ne sait pas si ses enfants partageaient son avis

Il n'a jamais eu de problèmes particuliers avec les parents d'élèves. En effet, il vit dans un petit village où tout le monde se connaissait. Il rajoute que c'est pour lui un contact différent que d'enseigner aux enfants de ses anciens élèves. Il les connaît depuis vingt ans et constate qu'une confiance s'est instaurée entre eux durant toutes ces années.

Lorsqu'il préparait ses réunions avec les parents, il les recevait toujours individuellement pour pouvoir parler uniquement de l'enfant des personnes concernées. Il trouvait cela plus commode et plus intéressant. Si les élèves présentaient des problèmes, il rencontrait les parents une ou deux fois de plus durant l'année. Il a toujours eu de bons contacts et de bons rapports avec eux. En cas de désaccord, il préfère les appeler rapidement afin de ne pas laisser la situation s'envenimer. Il conseille fortement de téléphoner pour prendre rendez-vous plutôt que d'envoyer un mail ou de raconter les problèmes des élèves par téléphone.

C) École en tant que champ professionnel

Il n'a jamais eu d'obligations à remplir en dehors du cadre scolaire. Il avait participé à la chorale de Vernayaz, mais y a participé de sa propre initiative. Il était lui-même intéressé et jouait du piano. La chorale se produisait parfois dans certains offices religieux comme l'Église de Vernayaz. Lorsque lui-même était élève, il se souvient que les instituteurs, eux, avaient l'obligation de se rendre à l'Église car cela faisait partie des mœurs de l'époque. L'école d'antan était bien moins laïque qu'aujourd'hui.

En ce qui concerne sa vie personnelle, il s'est rapidement marié après avoir terminé ses études. Il mesure la chance qu'il a sachant qu'à l'époque des enseignants devaient travailler à distance de leur village, mais lui n'a pas connu ce problème.

Son salaire était plutôt bon et il a vécu les années où les congés commencent à être payés. Il se rend compte qu'il a échappé à l'époque où les professeurs étaient obligés de trouver une deuxième activité lucrative pour les six autres mois de l'année. En effet, lors des grandes vacances scolaires, certains devaient chercher un moyen de gagner leur vie. Socialement parlant, il n'a pas obtenu un salaire qui lui permettait de faire « fortune », mais il a reçu les avantages sociaux que présente le métier d'enseignant comme les nombreux congés et vacances d'été. Pourtant, il ne chôme pas pendant deux mois. Il occupe ses vacances pendant un mois pour rédiger, modifier et organiser le programme de l'année suivante. C'est aussi durant les vacances qu'il se rendait à des cours de perfectionnement.

La proportion d'enseignants qui travaillaient à Vernayaz était en majorité masculine. En effet, c'est seulement durant ses sept dernières années d'enseignement que les femmes sont arrivées dans ce domaine qui était plutôt réservé exclusivement aux hommes.

En ce qui concerne ses rapports avec les collègues, ceux-ci étaient bons. Il se souvient être allé avec un collègue à Zermatt avec une classe de cinquième primaire. Son collègue était de vingt ans son aîné et ils s'entendaient à merveille. Lors du retour de l'excursion, ils avaient mal indiqué l'heure du départ du train. Les élèves n'étaient donc pas tous de retour. Ils ont raté le wagon qui leur était réservé et ont dû prendre le train suivant. Lorsqu'ils sont arrivés à Brigue, ils devaient prendre la correspondance qui les menait à Martigny. Enfin, ils devaient changer de train à Martigny pour pouvoir ensuite se rendre à Vernayaz.

Finalement, ils sont arrivés avec une heure de retard à la gare où les parents les attendaient. Ils ont en beaucoup ri, mais il avoue qu'il a eu vraiment peur. Il a fait bonne figure, mais redoutait qu'un enfant manque à l'appel. Il rapporte qu'aujourd'hui cette anecdote aurait fait scandale. Il s'est rendu compte du changement durant ces dernières années. En effet, il sait que les enfants sont parfois surprotégés dans le monde actuel et que tout est réglé dans les moindres détails pour eux.

Il a remarqué qu'aujourd'hui, il y a une pression énorme qui plane sur les nouveaux enseignants aussi bien de la part des parents que de la hiérarchie (directeur, inspecteur). Il y a eu une nette évolution du rôle de professeur qui aujourd'hui éduque également. Il doit aussi remplir beaucoup plus de formalités administratives et se mettre à jour avec les nouveaux moyens d'apprentissage. En effet, l'informatique a beaucoup évolué durant ces dernières années et il essaie de se mettre à niveau, car il sait que c'est devenu un moyen indispensable dans le monde éducatif.

Lorsqu'il a quitté sa profession et a débuté sa retraite, il avoue avoir ressenti une certaine nostalgie pour toutes ses années de travail. On se souvient toujours des bons moments bien plus que des problèmes rencontrés. On se remémore les souvenirs agréables plutôt que de ressasser ce qui s'est mal passé.

D) Réflexions personnelles

Lors de cette interview, j'ai appris énormément. J'ai découvert que le congé payé ne datait pas depuis longtemps et je suis satisfaite de voir à quel point les conditions de vie et les prestations fournies par l'État sont favorables pour nous futurs enseignants. J'étais étonnée de savoir que les gens étaient obligés de prendre une deuxième activité lucrative pour vivre tous les jours.

M. Vouilloz m'a parlé aussi de cette remarque très intéressante et que j'approuve également. Il m'a dit que nous vivons une époque où les enfants sont réellement surprotégés par leurs parents. Ils vont porter plainte contre les enseignants pour le moindre problème. D'ailleurs, je redoute également de me retrouver confrontée à ce problème lorsque je débiterai ma carrière d'enseignante.

Il est très enrichissant de bénéficier de l'expérience d'un professionnel qui a du métier dans son domaine et surtout de pouvoir comparer la fonction de l'école publique de l'époque à celle d'aujourd'hui. Nous sommes obligés de participer à l'éducation de nos jours alors qu'en son temps, il suffisait d'instruire ! Il m'a fait constater que le nom du département avait changé. En effet, auparavant on appelait cela le département de l'instruction publique alors qu'aujourd'hui, il se fait appeler le département de l'éducation, car sa fonction a changé avec le temps.

Pour ma part, je l'ai questionné également concernant la formation pour comprendre par quelle voie il avait passé et ai trouvé sympathique de mieux comprendre le système d'antan.

En l'écoutant, je réalise que ce que je veux vivre plus tard en tant qu'enseignante se rapproche largement de cela. Il est agréable d'entendre que ce métier a quand même bien plus d'avantages que d'inconvénients. Cependant, il m'avertit aussi des difficultés du métier, ce qui est important pour que je n'idéalise pas la profession.

Walder Elfrida (* 1950)



Interviewée par Rogova Eremira

Mme Walder est née le 26 juin 1950 aux Barges. Son père était zurichois, mais vivait dans le canton de Vaud et sa mère était valaisanne et vivait à Vouvry. Son père a fait l'école d'agriculture et était ouvrier agricole dans le domaine des Barges. Sa maman était femme au foyer. Mme Walder a deux frères et six sœurs. Elle a habité à Vouvry pendant cinq ans, ensuite elle a vécu trois ans en Suisse allemande, quatre ans en France et depuis 1961, elle habite à Vouvry. Depuis, elle n'a jamais quitté Vouvry, elle est toujours restée là.

Son père a fait l'école d'agriculture et venait donc d'une école assez bourgeoise. Son père à lui a toujours voulu qu'il devienne avocat, donc les parents à Mme Walder ont toujours été pour que leurs enfants fassent une formation. Sa mère a toujours voulu faire infirmière, mais à l'époque ses parents n'avaient pas les moyens. Ses parents les ont donc tous poussés et encouragés à avoir des bonnes notes à l'école pour avoir une bonne formation. Les neuf enfants ont tous un métier. C'était une grande performance à l'époque.

Mme Walder garde un souvenir magnifique de l'école. Elle a commencé l'école en suisse alémanique. Elle a été aux jardins d'enfants ce qu'on appelle le « Kindergarten ». Elle considère que ce n'était pas vraiment de l'école, mais ils apprenaient à vivre ensemble, à respecter les consignes, à respecter les voisins, etc. Elle a donc toujours été passionnée par ce genre d'école. Après cela, elle a été à l'école en France pendant quelques années. Elle a eu des maîtres qui l'ont beaucoup marquée. C'est eux qui lui ont donné l'envie d'être enseignante. Ils faisaient de la géographie, du français, de l'histoire, des mathématiques, des sciences. En France, elle n'avait pas de religion, mais en Suisse elle avait la religion régulièrement en plus des autres branches. Elle avait aussi un cours de gymnastique, seulement une heure par semaine. Ils allaient à l'école le matin et l'après-midi du lundi au samedi sauf le jeudi durant lequel ils avaient congé toute la journée. Les élèves allaient à l'école le samedi même au début quand elle a commencé à enseigner.

Sur le chemin de l'école, ils y allaient tous à pied. Elle n'a pas vraiment de souvenir du chemin de l'école, mais elle pense qu'ils devaient faire comme aujourd'hui, discuter avec les filles de la classe. Le seul souvenir qu'elle a vraiment, c'est en 1956 quand il faisait extrêmement froid. Les élèves gelaient en route et ils arrivaient tout frigorifiés en cours. Un

autre souvenir, c'est qu'ils habitaient aux Barges donc à 4 km du village et ils allaient donc souvent en vélo. Quand il faisait beau, ça ne dérangeait pas, mais quand il pleuvait c'était un peu moins agréable. Mais ils étaient toute une équipe et ils faisaient de bons rires sur le chemin de l'école.

Ils faisaient très peu d'activité manuelle. Les filles faisaient un peu de tricot. Sinon, ils faisaient un peu de dessin et de chant. Les branches artistiques avaient moins d'importance que les mathématiques et le français.

Pour les activités extrascolaires, elle se rappelle qu'ils faisaient des spectacles pour Noël. Ils se déguisaient, ils chantaient des chants, ils faisaient des fois de la danse, des choses très intéressantes. Et à la fin du spectacle, il y avait toujours le père Noël qui arrivait avec son âne et les enfants recevaient un sachet avec des mandarines, du chocolat, des carambars, des cacahuètes. C'était magnifique, car ils recevaient rarement des cadeaux parce que les parents n'avaient pas les moyens. « C'était génial, c'est de très beau souvenir » s'exclame-t-elle.

Ce qui a motivé son choix de devenir enseignante, c'était surtout l'exemple des enseignants qui avaient cette écoute. Les professeurs qu'elle a eus, dont elle ne se rappelle plus les noms, étaient tous à l'écoute des enfants et elle a toujours été émerveillée de ça et ceci l'a beaucoup marquée. Elle avait envie que tous les élèves réussissent. Ce n'était pas parce qu'on était pauvre ou riche, c'était tout le monde, même ceux qui avaient un peu plus de difficulté. Elle ne sait pas si cela vient du fait qu'elle était l'aînée des neuf enfants de sa famille, ou parce que sa maman n'avait pas pu faire d'étude. Mais elle a toujours eu envie que tous les élèves puissent réussir dans la vie. Elle dit avoir été parfois un peu sévère ou exigeante avec les élèves. « Peut-être qu'ils n'ont pas toujours tout compris » s'interroge-t-elle. Parce qu'au fond d'elle ce que j'ai toujours voulu c'est que tous les élèves puissent réussir surtout ceux qui avaient peut-être des milieux moins favorisés que les autres.

Pour elle, ces enseignants étaient des enseignants modèles parce qu'ils l'ont beaucoup impressionnée. Elle se dit que c'était des modèles pour elle vu qu'elle a toujours voulu leur ressembler. Elle se souvient que c'était des gens simples et même dans leur habillement, mais qui avait une espèce d'écoute qui était assez impressionnante. De plus, ils étaient gentils et expliquaient bien aussi. À l'école, elle se sentait bien. Dans sa famille, elle était l'aînée donc elle avait pas mal de responsabilités. Mme Walder pense que l'école l'a peut-être marquée parce qu'elle était bien, c'est quelque part où elle pouvait être soi-même avec des enfants et des filles de son âge. Alors qu'à la maison c'était moins le cas. C'est peut-être pour cette raison qu'elle a idéalisé l'école.

Ses parents l'ont toujours encouragée à faire un métier. Quand elle a proposé d'aller à l'école normale, ils n'ont pas dit non bien que pour eux c'était quelque chose de très compliqué parce que ça coûtait très cher à l'époque. Son père ne gagnait pas grand-chose, mais il avait une chance extraordinaire parce qu'il travaillait à la CIBA et celle-ci donnait des bourses intéressantes aux élèves qui avaient des capacités. Ainsi, entre ce qu'elle a touché de la bourse de la CIBA, la bourse et le prêt d'honneur de l'État, elle a pu se payer la totalité de ses études. Ses parents étaient très fiers. Ça leur a demandé des sacrifices sur le moment parce que si elle avait été travailler, elle aurait ramené un salaire. Là, ses études ne coûtaient rien, mais elle n'avait pas de salaire dans les années 1964 à 1967. Mais ils les ont toujours

encouragés. Elle était à l'école normale, son frère était en apprentissage, sa deuxième sœur était aussi en apprentissage, ils avaient cinq enfants en apprentissage en même temps, « ça devait pas être drôle n'empêche » dit-elle. Mais ils ont toujours poussé les enfants à faire des choses intéressantes qui leur plaisent et une formation qui leur fasse bien gagner leur vie pour qu'ils puissent être heureux, car l'argent ne coulait pas à flots chez eux.

Elle n'a pas eu d'obstacles de la part de ses parents, mais plutôt de la part des autorités. Lorsqu'elle a dit qu'elle voulait aller à l'école normale, le président de la commission scolaire, M. Métrailler lui avait dit « mais Elfrida tu te rends compte, ce n'est pas possible, tu t'imagines ton papa le peu qu'il gagne, il ne pourra jamais te payer les études, tu ne vas pas demander ça, ça va être impossible que tu le fasses. »

Par contre, elle n'a pas eu de soucis pour entrer à l'école normale. Elle a réussi l'examen du premier coup parce qu'à l'époque, il y avait un examen écrit et oral et un test psychologique où elle devait expliquer pourquoi elle voulait être enseignante. L'école normale était sur cinq ans à l'internat à Sion. Pour ce qui est de la religion, ça ne l'aurait pas du tout aidée, car son père était protestant et donc « pas du bon parti ». Étant comme ça je ne serai jamais rentré à l'école normale. D'ailleurs, elle a eu quelques petits soucis, car elle venait d'une famille de religion mixte. Elle a eu quelques petits soucis aussi avec la directrice, mais ce n'était pas grave. Ensuite en troisième année, son père lui avait fait une autorisation pour ne plus aller à la messe, mais les sœurs l'avaient mal pris. Mais en fin de compte, ces histoires ne l'avaient pas vraiment embêtée.

Concernant la formation des enseignants, Mme Walder a fait l'école normale et a suivi tous les cours de formation continue qu'il y avait. Par exemple, quand ils ont changé de méthode que ce soit en histoire, en géographie, en sciences, ou en allemand. Ensuite, elle a fait la formation de praticienne formatrice à l'âge de 50 ans pour se donner un petit coup de pouce parce qu'elle commençait à voir un écart entre les élèves et elle. « J'avais presque l'âge d'être leur grand-mère » s'exclame-t-elle. Enfin, elle a fait le diplôme d'allemand de l'institut Goethe. Elle regrette de ne pas avoir suivi la formation qui donnait accès à l'enseignement au cycle d'orientation. Elle pense que cette formation lui aurait peut-être donné une autre ouverture. Cette formation l'avait tenté, mais elle faisait déjà un peu de politique et elle a abandonné cette idée. À un moment donné, elle a été tentée aussi d'aller à l'université, mais elle trouvait qu'elle n'avait plus l'âge.

Pour ce qui est des frais de logement et de scolarité, c'est les bourses, la bourse de la CIBA, la bourse de l'État du Valais et le prêt d'honneur qu'elle a remboursé qui l'ont aidé. À l'école normale, tout le monde était très religieux et très pratiquant. La tenue et l'ordre moral étaient très importants. Tous les professeurs n'étaient pas des sœurs. Il y avait aussi des personnes laïques.

À l'école normale, elle a beaucoup aimé les cours de littérature, mais par la suite elle a été beaucoup déçue parce qu'ils leur avaient appris que le bon côté de ces Messieurs qui s'appelaient Claudel, Verlaine ou Rimbaud. Les enseignants ne leur ont jamais dit qu'ils étaient homosexuels, qu'ils se droguaient et que certains avaient eu des maîtresses. Ils avaient tu tous les mauvais côtés et il n'y avait que le côté angélique. « Plus tard, quand on apprend tout le reste, on est un peu déçu », s'exprime-t-elle.

À l'école normale, elle avait une directrice qui était Sœur Angélique et qui était dans cette école depuis 1936. Elle était extrêmement sévère et contrôlait tout ce qui se passait à l'église quand ils y allaient. Mme Walder se souvient qu'ils priaient beaucoup à l'école normale. Ils faisaient la prière du matin et ensuite avant et après les 4 repas de la journée. Ils allaient tous les jours à la messe et ils lisaient le chapelet. Tout le monde devait y aller sans exception, mais la plupart étaient catholiques.

Ils vivaient dans des dortoirs de 8 à 15 élèves. Ils prenaient une douche par semaine, « c'était un peu comme à l'armée » plaisante-t-elle. Elle se souvient aussi que quand ils avaient les vacances de carnaval et qu'ils rentraient le mardi soir, ils devaient prier pour les péchés qui allaient se faire pendant la nuit, pour ceux qui s'étaient faits et ceux qui allaient se faire pendant la nuit de carnaval. C'était un peu spécial précise-t-elle. Bien entendu, ils n'avaient pas le droit de fumer. Celles qui fumaient allaient se cacher et passaient par-dessus les toits pour aller fumer. Si elles se faisaient attraper, elles étaient punies. De plus, si les étudiants parlaient alors qu'ils devaient se taire, ou même quand ils parlaient le soir alors que les feux étaient éteints, ils devaient se lever le matin pour faire des rédactions. Parfois, ils étaient même retenus le vendredi alors qu'ils devaient rentrer à la maison. Déjà, que normalement ils ne rentraient que pour 24 heures, s'ils faisaient trop de bêtises et parfois même des petites bêtises, les étudiants n'avaient pas l'autorisation de rentrer.

Lors des sorties dans la ville de Sion, ils se mettaient en rang par deux avec leur uniforme, un manteau bleu pour l'hiver, un manteau gris pour l'été. Ils avaient un béret avec un insigne qu'ils mettaient pour aller à la messe. « Et dire que ça ne fait pas si longtemps que ça, 45 ans seulement! » s'exclame-t-elle.

Mme Walder est rentrée à l'école normale alors qu'elle avait 16 ans en 1966. C'était l'époque où il y avait pénurie d'enseignants. Cette année-là, les étudiants ont pu finir l'école normale une année avant la fin. Donc au lieu de faire 5ans d'école, ils n'en ont fait que 4.

M. Métrailler qui était le président de la commission scolaire et qui l'avait découragée en lui disant que ce n'était pas possible pour elle de faire cette école l'a engagée pour aller enseigner à l'école où elle se trouve désormais. Elle a commencé à Vouvry dans une classe de deuxième enfantine. Ensuite l'année suivante, elle est restée là, car ils avaient de la place. Elle a enseigné dans différents degrés, mais elle préférait le degré moyen, car elle ne se sentait pas à l'aise avec le degré élémentaire. Donc par la suite, elle a enseigné en 6^{ème} primaire et elle n'a pratiquement jamais changé de degrés.

Le bâtiment d'école était le même qu'aujourd'hui, sauf qu'il était tout neuf. C'était assez passionnant parce qu'il y avait le cycle d'orientation qui était aussi installé dans ce bâtiment avec les primaires. Mme Walder se souvient que c'était assez extraordinaire, car les professeurs du cycle d'orientation étaient mélangés aux enseignants primaires. Les classes étaient toutes neuves et modernes avec des tableaux noirs nouveaux, chaque classe avait un rétroprojecteur, un appareil à diapositives, une radio, etc. Mais c'est bien parce que le centre était neuf, parce qu'ailleurs elle ne pense pas que c'était la même chose.

Pour les moyens d'enseignement, il y avait principalement des livres, il n'y avait pas de fiches. Ils travaillaient beaucoup dans les cahiers. Elle ne se rappelle pas qu'il y avait des

feuilles, même au début quand elle enseignait. Elle ne faisait même pas la géométrie sur des feuilles à l'époque. Mais la géométrie était beaucoup moins poussée qu'aujourd'hui, dit-elle

Pour les souvenirs concernant les écoliers, Mme Walder se rappelle de plein d'élèves. Elle raconte l'histoire d'un élève qui avait beaucoup de difficulté. Il était en deuxième enfantine et ça faisait 4ans qu'il travaillait en enfantine. C'était un élève qui n'était pas trop doué malgré les efforts et les progrès qu'il a faits par après, mais il ne savait toujours pas vraiment lire. À l'époque, la commission scolaire commentait encore les résultats, et ils étaient arrivés avec cet élève et lui avait dit quelque chose qui l'avait choquée. La commission scolaire avait dit : « Ah, mais t'es toujours aussi mauvais ! » L'enfant était tout triste. Après Mme Walder a été vers cet enfant et lui a dit « ce monsieur n'a pas su te dire les bons mots, ce n'est pas grave, moi je suis très contente de ton travail, tu as bien bossé ».

Elle se rappelle aussi d'un élève qui disait avoir « un chat extraordinaire ». Quand le professeur de religion venait donner son cours, il parlait de Dieu et à chaque fois que le professeur disait que Dieu a fait quelque chose, l'élève disait « mon chat aussi » « mon chat aussi il peut faire ça ». M. le curé avait été tellement fâché qu'il était parti en claquant la porte. Elle trouve aujourd'hui dommage de ne pas avoir noté toutes ces anecdotes sur les élèves, car il y en a certaines qu'elle a déjà oubliées.

Mme Walder a aussi eu des élèves très brillants. Dans sa carrière, elle a eu une fois une classe très douée. Ce n'est arrivé qu'une seule fois dans toute sa carrière. Certains élèves sont devenus astrophysiciens, médecins, chercheurs. Une autre anecdote lui vient à l'esprit : quand elle était toute jeune enseignante, elle avait un élève brillant dans sa classe, qui avait deux ans de moins que les autres, mais qui était incollable. Mais il écrivait comme un docteur donc il est devenu docteur après, mais elle n'arrivait pas à le relire, car il n'écrivait vraiment pas bien. Elle, en tant que jeune enseignante, ne faisait pas de cas, docteur, fils de président de la République ou fils du président de la commune, elle s'en fichait. Cet élève était le fils du docteur justement. Un jour, elle a fait faire une rédaction aux élèves, et elle n'avait rien à dire sur la rédaction de cet élève brillant, mais elle avait dit « des idées formidables, pas de fautes d'orthographe, pas de fautes de syntaxe, mais alors qu'est-ce que tu écris mal ! » « oooo » a-t-elle entendu dans la classe. Elle se demandait ce qui se passait. Les élèves lui ont dit « mais personne ne lui a jamais fait de critiques à lui, il est parfait ». Mme Walder a dit « alors pour moi il n'est pas parfait, parce qu'il faudra vraiment qu'il s'améliore, car là c'est des vrais pattes de mouches ! »

D'autres bons souvenirs sont aussi les échanges que Mme Walder a faits avec le sud de la France et des camps d'escalades. C'était quelque chose de génial et d'extraordinaire pour elle. Elle se souvient aussi de quelques élèves avec lesquels elle a eu des problèmes. Un élève un jour a voulu lui retourner le pupitre sur les pieds, car il était fâché parce qu'elle lui tenait tête.

Ce qui était important pour elle c'est que chaque élève réussisse et qu'on lui donne les moyens de réussir. Elle était à l'écoute, mais elle pense qu'elle était une enseignante sévère. Elle voulait que les élèves arrivent. Les élèves lui ont souvent dit par après que c'était une enseignante sévère, mais juste. « Donc c'est bien si je suis sévère, mais juste » rit-elle.

Sur le chemin de l'école, il y avait de petites disputes, des bagarres. Il y avait toujours des élèves qui étaient plus turbulents que d'autres. Par contre, personne n'amenait les enfants en voiture à l'école, ils allaient tous à pied. Au niveau de l'alimentation, ils avaient des récréations durant lesquelles ils mangeaient soit des pommes soit du pain. Il n'y avait ni chips ni barre de céréale, ni quoique ce soit d'autres. Les parents ne donnaient pas du chocolat aux enfants pour les récréations, ça ne se faisait pas.

Il y avait des rencontres avec les parents. Néanmoins, les rencontres étaient moins fréquentes qu'aujourd'hui. L'enseignante ne voyait les parents qu'une fois par année lors de la réunion de début d'année. Ensuite, s'ils y avaient des difficultés de temps en temps, les parents prenaient contact avec l'enseignante. En tout cas, ce n'était pas organisé comme s'est organisé aujourd'hui. Quand il y avait des élèves qui allaient bien, ils ne voyaient jamais les parents. C'était différent aussi du fait qu'ils habitaient dans un petit village, alors des fois ils se rencontraient dans le village et s'arrêtaient pour discuter. C'est peut-être aussi pour ça qu'il y avait moins de rencontres, dit-elle. Avant les parents faisaient aussi beaucoup plus confiance aux enseignants qu'aujourd'hui. Parfois, ils étaient convoqués chez le directeur, si les parents n'étaient pas d'accord sur un point. Ils devaient se présenter, avoir des dossiers bien fournis pour pouvoir se défendre.

Par rapport aux obligations extrascolaires, elle dit ne jamais être allée à la messe avec ces élèves, si ce n'est en confession, à Noël, à Pâques, ou à d'autres fêtes. Sinon elle ne devait assurer aucune obligation sociale ni politique.

Concernant le logement, Mme Walder a vécu chez ses parents jusqu'en 1975. Après elle s'est trouvé un studio. Ensuite, elle s'est mariée en 1979 et elle a eu un appartement à elle.

Au tout début, ils avaient un petit salaire et ils étaient payés à la semaine. Elle se rappelle qu'au début elle n'était payée que 800 francs par mois. C'était assez peu payer au début. Après il a y eu une réajustassions, et le salaire a fait un bond assez intéressant. C'est en 1976 qu'il y a eu une revalorisation du salaire, où ils se sont alignés sur la moyenne suisse. Et après ils étaient augmentés chaque année pendant 20 ans, ensuite ils avaient toujours le même salaire. Aujourd'hui, une enseignante est bien rémunérée surtout quand elle arrive en fin de carrière. Peut-être que pour les nouveaux, le salaire est toujours trop bas par rapport à la formation qu'ils suivent. Eux, n'avaient qu'une formation pédagogique alors qu'aujourd'hui, ils font une maturité plus une formation tertiaire.



Mme Walder avec sa classe (année 1971 / 72)

Au sujet de la relation avec nos supérieurs, il y avait un grand respect de l'autorité. Ils avaient même peur de l'inspecteur à l'époque, qui était immense, qui avait une grosse voix, qui était à cheval sur les choses, les carnets de devoirs et leçons, sur le journal de classe et sur les doublures des livres. Au départ, l'inspecteur leur faisait un peu peur. Ensuite, ce n'était plus le cas, car c'était un collègue qui est devenu inspecteur et les choses étaient donc différentes. Il y avait aussi un grand respect pour le directeur. À l'époque, ça ne se faisait pas de tutoyer le directeur.

Pendant les mois d'été, ils allaient au cours pendant une semaine. Ils faisaient des formations. Comme ils étaient payés, ils ne pouvaient plus travailler les mois d'été. Donc Mme Walder n'a jamais travaillé pendant les mois d'été. Elle partait en voyage, préparait les cours de l'année suivante, à la fin de l'année elle remettait de l'ordre dans la classe et elle allait au cours de perfectionnement. Mme Walder faisait un peu de jardinage parce qu'elle aimait bien. Elle n'a pas eu besoin de se trouver une autre activité.

À Vouvry, il y a toujours eu plus d'enseignants féminins que masculins. Elle pense que la profession était quand même moins féminisée qu'aujourd'hui. Avant il y avait encore pas mal de garçons. Mais à Vouvry, les femmes ont tout de même toujours été majoritaires. Mais quand elle était à l'école normale, il y avait autant d'hommes que de femmes qui étaient formés. La raison pourrait être qu'il est difficile de faire carrière dans l'enseignement à moins de faire inspecteur ou d'aller enseigner à l'État. Une autre raison serait peut-être que les enseignants d'aujourd'hui ne sont pas bien payés par rapport à d'autres professions libérales.

Réflexion personnelle sur l'interview

Pour mon travail, j'ai décidé d'interroger mon enseignante de 6e primaire. Elle a accepté volontiers de répondre à mes questions. Mme Walder arrête d'enseigner cette année, car elle sera à la retraite à partir de la fin du mois de juin. Cela lui a permis de revenir sur certains moments de ses années d'enseignement et ce fut très enrichissant pour moi. C'était intéressant de remarquer la différence entre avant et aujourd'hui par rapport à différents sujets comme la formation des enseignants, la vie sociale ou même le métier lui-même. Je ne me rendais pas compte qu'il pouvait y avoir autant de différence en 45 ans.

Cependant ce qui fut moins attrayant et qui m'a pris beaucoup de temps, c'est la retranscription de l'interview. Lors de l'interview, j'ai enregistré ce que disait l'enseignante pour qu'elle soit plus spontanée et que je ne sois pas derrière mon ordinateur à écrire directement tout ce qu'elle dit. Le fait d'écouter et d'écrire ce qui a été dit prend effectivement beaucoup de temps.

Morisod Eric (*1952)

par **Ramadani Nita, May Jérémy et von Brodowsky Anaïs**

Éric Morisod est né à Monthey, le 04 avril 1952. Il est le troisième, dans une famille de 4 enfants. Son père était vétérinaire et sa mère travaillait comme nurse. Dans sa scolarité, Éric était un élève appliqué et pour son père, il était clair que son fils irait à l'université. Son père avait raison, il fut donc le collègue pendant 8 ans, puis l'université en lettres à Lausanne durant 4 ans et demi. En ce qui concerne l'école obligatoire, Éric a été à l'école traditionnelle, au vieux collège à Monthey. Toutes les classes étaient exclusivement composées de garçons et les professeurs étaient autoritaires. Tous les élèves étaient des amis et ils jouaient davantage qu'ils étudiaient. Comme cours, Éric suivait le français — où il était excellent — les calculs — où il avait beaucoup de difficultés, il a d'ailleurs du prendre des cours pour réussir à passer l'examen d'admission du collège – le catéchisme, la géographie et l'histoire de la Suisse. Parfois, le professeur donnait des cours différents comme la gymnastique, qui était passionnante, car ils avaient une salle de gymnastique. L'autorité était essentielle et les élèves étaient autant éduqués qu'instruits. L'écriture était importante et le respect du maître ne se discutait pas.

Ce qui a motivé Éric, à suivre une profession enseignante, est le fait qu'il ait eu des professeurs qui ont montré un vrai amour du métier et une véritable passion de retransmission de savoir, ils n'étaient évidemment pas tous ainsi, mais il a eu de bons exemples. Éric a eu envie de leur ressembler et le contact a toujours été important pour lui. Il ne voulait pas devenir enseignant primaire, mais plutôt partager avec des adolescents. Pour lui, les enseignants de langues ont été des modèles par leur culture, leurs connaissances des langues anciennes et l'étymologie. Ces professeurs le fascinaient. Pour lui, le latin et le grec étaient essentiels, car il semblait que si l'on ne les étudiait pas, on ratait quelque chose. Il y a donc consacré beaucoup de temps et il ne regrette, en aucun cas, ce

choix. Ses parents le poussaient et se sacrifiaient pour qu'il achève ses études. Ils avaient une attitude très positive et voulaient non seulement qu'il égale leur niveau d'étude, mais qu'il le dépasse. De la part de ses parents, Éric a reçu un accord et un appui inconditionnel. La religion était évidemment très importante et à Sion il était dans un internat catholique (anciennement petit séminaire). Il a suivi un collège classique latin-grec puis il a réalisé une licence en lettres (français, latin, psychologie et pédagogie). Ce sont les parents d'Éric qui ont supporté les frais de sa scolarité. Éric s'efforçait de trouver des travaux d'été et, comme il s'est marié à sa demi-licence, son épouse a assumé ses frais d'étude qui restaient. Éric n'a pas eu de formation pédagogique à proprement parler, car il avait choisi la psychologie et la pédagogie uniquement en troisième branche. Éric a appris sa pratique sur le terrain (remplacement au cycle d'orientation d'abord, puis un poste à temps partiel). Après sa nomination, il a bénéficié d'une situation acquise. Pour le reste, il a suivi des cours de perfectionnement en cours d'emploi.

La seule chose qu'il peut dire par rapport à sa formation d'enseignant (acquise pour la plus grande partie en autodidacte), c'est qu'il a beaucoup procédé par imitation de professeurs qu'il avait eus ou de collègues plus expérimentés (de 78 à 87 au CO de Monthey, puis de 87 à aujourd'hui à l'ECCG de Monthey).

En ce qui concerne la pédagogie, il se permet de citer Jacques Neyrick (Conseiller national et professeur à l'UNIL) : « Celui qui sait enseigner enseigne, celui qui ne sait pas enseigner enseigne la pédagogie ! Et celui qui ne sait pas enseigner la pédagogie écrit dans des livres de pédagogie ». (Il cite de mémoire). Par rapport à son insertion à la vie professionnelle, il n'y a pas eu de concours, il a postulé pour un demi-poste au CO de Monthey alors qu'il écrivait son mémoire de licence et il a ensuite été engagé à plein temps. En 1987, un poste se libérait à l'École de commerce de Monthey. Il a été engagé à temps partiel qui est rapidement devenu temps plein. Avec une licence en lettre il ne se voyait pas faire autre chose que de l'enseignement. S'il avait pu intégrer directement le secondaire II (il aurait beaucoup aimé enseigner le latin), il l'aurait fait. Les conditions-cadres qui dominaient l'enseignement étaient le programme à suivre, animer le travail et assumer un bon état d'esprit dans les classes. Au début, la photocopieuse n'existait pratiquement pas et ils étaient beaucoup plus inventifs pour animer leur cours et susciter la création chez leurs élèves. Il n'a pas de souvenirs particuliers concernant les écoliers, sinon qu'ils étaient plus engagés en faveur de leur école et qu'ils avaient un peu plus de respect pour eux et pour la direction d'école. Ce qui était important dans son travail pédagogique, c'était de faire régner une bonne ambiance de classe, travailler dans la bonne humeur, mais en gardant de vraies exigences. Il pense qu'aujourd'hui les enseignants baissent plus vite les bras. Concernant la relation avec les parents d'élèves autrefois, les parents étaient plus impliqués (globalement) qu'aujourd'hui. La réunion des parents était sacrée. Maintenant, les élèves font leur possible pour que les parents ne rencontrent pas les enseignants. Les obligations extrascolaires que devaient assurer M. Morisod étaient les activités religieuses, qui allaient de soi, et surveiller également la récréation. Personne ne rechignait s'il fallait, accompagner les élèves en sortie dormir hors de chez soi. Maintenant, tout cela est plus délicat. Sur la question de l'organisation du logement, M. Morisod n'y répondra pas, car il pense que c'est une organisation personnelle. Par rapport au salaire, il a toujours estimé être correctement

rémunéré. De plus, lorsqu'il a choisi cette profession, il n'y a pas accordé d'importance. La qualité de vie et les rapports humains étaient plus déterminants.

Comme activités, Éric pratiquait les sports en plein air, lisait beaucoup, jouait du théâtre, voyageait et aimait faire de la randonnée. Pour trouver une autre activité professionnelle, il précise qu'il n'a pas eu besoin d'aller à l'alpage ou sur les chantiers pour gagner sa vie de juin à octobre, mais il admire ceux qui ont eu à le faire et qui ont dû en tirer de belles expériences. Il explique également qu'au début il y avait environ 60% d'hommes, mais qu'aujourd'hui la proportion s'est inversée. Pour terminer, Éric déclare qu'il a toujours été heureux d'avoir choisi ce métier, car ses élèves lui ont apporté autant qu'il leur a apporté. De plus, il s'est toujours trouvé heureux de pratiquer sa fonction dans sa ville, ce qui lui a offert de nombreuses connaissances et beaucoup d'amitiés.

Il apprécie particulièrement le contact avec la jeunesse, ce qui lui permet de rester jeune d'esprit. Il avoue également que disposer chaque jour d'un public pour s'exprimer, partager et quelques fois faire le show est très stimulant. Il apprécie également le fait d'être le seul maître à bord, lorsqu'il a fermé la porte de sa classe.

Éric Oguey (* 1952)

Interviewé par Eap Emély et Hasler Margaux

Éric est né le 28 janvier 1952 à Yverdon et est maintenant à la retraite.

Enfance et école obligatoire

Les deux parents d'Éric sont d'origine vaudoise. Son père est gendarme et sa mère est vendeuse de chaussures. Dû à la profession de son père, Éric change souvent d'endroit de domicile. Il est allé habiter à Yverdon, Château-d'Oex, Leysin, Bex, Aigle et à l'Etivaz. En outre, sa mère arrête de travailler quand elle a eu des enfants. Éric a un seul frère cadet. Ses parents envoient Éric à l'école dans le but d'avoir un métier.

Selon Éric, il y a 50 ans, c'est-à-dire vers le début des années 60, l'école est l'endroit d'enseignement et non pas « d'éducation ». Concernant l'école obligatoire, l'ancien professeur n'a pas beaucoup de souvenirs. Cependant, à l'école primaire à l'Etivaz, Éric se rappelle que presque tous les autres enfants étaient enfants de paysans et lui le seul élève d'un père gendarme.

À l'école, certains mangent sur place. L'école se situait à 4 km de leur domicile. Il se souvient qu'en hiver, il allait à ski à l'école. Dans son village, il n'y avait que deux classes seulement. Il y avait une maîtresse qui s'occupait de la 1^{ère} année à la 4^e année primaire (1^{ère}, 2^e enfantine, 1^{ère} et 2^e primaire) et un maître de 5^e année à la 9^e année (3^e primaire à 6^e primaire).

Ensuite, Éric a fait l'école secondaire à Bex. Autrefois, les matières étaient celles-ci : la dictée, l'écriture, la science, la géographie et l'histoire. Les cours d'allemand commencent à l'âge de 10 ans.

Pour Éric, il y a des « bons » professeurs comme des « mauvais ». Les « mauvais » professeurs donnaient des punitions. Ils n'avaient pas de grandes notions de psychologie de l'enfant et de pédagogie. Ils font des cours frontaux et les élèves notent ce que l'enseignant dit. Lors du prochain cours, l'enseignant pose des questions aux élèves, les uns après les autres. S'ils répondent faux, ils reçoivent la note 0 et s'ils répondent tout juste, la note attribuée est : 6.

Dans le cours de science par exemple, les élèves ne font pas de choses pratiques. Ils se contentent juste de regarder et d'écouter. Néanmoins, certains enseignants qu'Éric a côtoyés sont restés pour lui un modèle dans son enseignement actuel.

La mission de formation et d'éducation des enseignants d'antan est, pour Éric, la transmission du savoir. Les maths et le français étaient des branches très importantes et les autres l'étaient moins.

Formation des enseignants

L'idée de faire la formation d'enseignante lui est venue assez tardivement. En effet, Éric aimait initialement voyager et était intéressé par les pays du monde. En fait, il voulait tout d'abord faire reporter. Puis, passionné par l'histoire, il voulait devenir archéologue. Mais petit à petit, vers l'âge de 15 ans et demi, à la fin de l'école secondaire, il a voulu devenir enseignant, car il aimait le contact avec les enfants et le contact humain en général.

Concernant les professeurs « modèles », Éric les décrit comme étant calmes, gentils et captivants.



Classe de l'école normale en 1973

L'attitude de ses parents à l'égard du métier souhaité était très positive. Ils étaient très contents et enthousiastes du choix de leur fils. L'ancien professeur n'avait aucun obstacle devant lui pour la formation qu'il voulait suivre. La religion par exemple ne posait aucun problème pour son métier. Par contre, en raison de problèmes de santé, Éric craignait qu'il ne puisse enseigner, car il y avait des examens médicaux avant de rentrer à l'école normale. Mais il pouvait tout de même enseigner, ce qui l'avait rassuré.

De plus, ses parents ne voulaient pas forcément qu'il fasse un apprentissage. Le fait que leur fils choisisse une formation au sein de l'école normale les enchantait beaucoup.

Éric Oguey a donc suivi une formation classe, à l'école normale. Plus tard, il a fait un brevet de formation complémentaire en 1991, qui lui a donné le titre d'instituteur secondaire. Ce qui lui a permis d'enseigner dans le canton de Vaud aux élèves de cycle d'orientation.

Les frais de logement ne posaient aucun problème, car Éric rentrait tous les soirs manger chez lui. En effet, il habitait à Aigle et son école était située à Montreux. Quant aux frais de scolarité, ses parents ont demandé une bourse à l'école, mais celui-ci a été refusé, car pour l'école, le salaire d'un gendarme était déjà assez élevé pour demander une bourse bien que l'achat de livres était assez cher.

Concernant quelques points de la formation pédagogique à l'école Normale, les professeurs accordaient par exemple une grande importance à la posture de l'élève en classe. Si l'élève se tenait correctement, il recevait des points. L'importance était mise sur certains détails comme la manière de se comporter, l'habillement. De plus, dès le commencement d'une leçon, les professeurs devaient commencer par dire les buts des leçons. Ensuite, ils regardaient à la fin de la leçon si les buts ont été atteints. Les professeurs de l'école Normale incitaient les futurs enseignants à sortir avec les élèves, à aller voir les choses ou à les en classe, des animaux par exemple.

Comme anecdotes ou souvenirs particuliers du temps de la formation d'enseignant, Éric nous raconte qu'il a fait partie de la première volée qui fréquentait l'école normale à Montreux, car avant c'était uniquement à Lausanne. Mais on a décidé de décentraliser et on a ouvert des classes à Montreux. À Montreux, les élèves étaient les « chouchous », car les professeurs les appréciaient beaucoup, car c'était quelque chose de nouveau. De plus, l'ambiance en classe était super. La bonne ambiance se ressentait dans les cours. Éric trouve cela important. Il pense qu'il est nécessaire d'avoir une bonne ambiance en classe pour travailler.

Une autre anecdote sympathique est qu'à l'école normale il y avait une entrée pour les filles et une entrée pour les garçons. Il y avait des sanctions extrêmement sévères si certains se voyaient dans les corridors. C'était une séparation totale à Lausanne, mais à Montreux, où Éric était pendant sa formation, cette séparation ne se faisait pas.

École en tant que champ professionnel

En sortant de l'école Normale, les nouveaux enseignants avaient l'obligation de faire une année aux frais de l'État pour rembourser leur formation, ça s'appelait l'année Jaunin. L'État plaçait les enseignants où il voulait. Éric étant un enfant de l'Est vaudois a eu la désagréable surprise d'apprendre qu'il était placé à Orbe. Il a détesté être là-bas et il est très vite revenu

dans sa région. À son retour, il était déjà fiancé, ils ont donc essayé de trouver un endroit où ils étaient ensemble. Il a fallu postuler à des postes, ils avaient une liste d'endroits avec des places disponibles. Éric et sa femme ont donc postulé à différents endroits de l'Est vaudois, notamment à Montreux, Vevey, Aigle, Château-d'Oex. C'étaient les commissions scolaires qui faisaient les entretiens d'embauche et choisissaient les candidats. Éric a été engagé à Vevey où il se sentait plus à l'aise qu'à Orbe, il était chez lui. Sa première année a été facile, il était à l'aise avec sa nouvelle classe, mais aussi avec le lieu d'enseignement.

Vevey est une ville où les écoles sont dispersées. Il y a plusieurs sites, le collège de la Veveyse par exemple est le bâtiment avec la direction, tandis que le collège de l'Avenue des Crossets est loin de tout, les enseignants s'y sentent donc plus libres. En ce qui concerne les moyens d'enseignement, déjà à l'époque, il y avait des colloques entre collègues pour choisir les thèmes d'enseignement, mais les moyens d'enseignement étaient imposés par l'État. Par exemple, pour la géographie il fallait utiliser tel livre et l'enseignant n'avait aucun choix.

Éric a travaillé pendant 37 ans en tant qu'enseignant, il a évalué qu'il a vu environ 2500 élèves. Sur ces 2500 écoliers il y en a forcément qui l'on marqué en bien ou en mal. Il croise encore certains élèves en ville, il ne les reconnaît pas tous, mais ils le saluent et lui rappellent leurs noms. Il a des souvenirs particuliers notamment avec des élèves spécialement difficiles pour lesquels il ne se faisait d'ailleurs pas trop de soucis pour leur vie future, mais il a aussi de bons souvenirs, des contacts qu'il garde encore.

Pour lui, le plus important dans son travail pédagogique était de créer une bonne ambiance de travail ainsi que la découverte. C'est clair qu'il n'a pas beaucoup enseigné comme les professeurs de son enfance, il a beaucoup aimé les nouvelles méthodes. D'ailleurs à Vevey depuis 1974, il y a eu une zone pilote pour tester un autre style d'enseignement par exemple une école sans notes testée pendant deux ans. Il peut donc prouver que c'est possible, bien que beaucoup de gens pensent que les élèves ne font plus rien sans la motivation ou la pression des notes. Le style d'école qu'Éric a préféré a été l'école par niveau. Il y avait trois niveaux par branche et les élèves pouvaient changer de niveau pendant l'année. Car selon lui, avec le système où l'on regarde l'ensemble des branches, un élève peut être très doué en mathématiques et mauvais en allemand et il va se retrouver avec des classes défavorisées, avec des élèves qui ont plus de peine. Le système à niveau permet d'être avec des élèves aussi bons en maths et quand un élève avait des lacunes dans une branche, l'enseignant lui consacrait plus de temps dans cette discipline pour le faire progresser. Il y avait beaucoup plus de différenciation, les classes étaient petites et trois classes travaillaient ensemble et étaient divisées en trois groupes selon les niveaux (1, 2, 3). Les élèves avec le plus de difficultés étaient favorisés et les groupes restreints de maximum 10 élèves. De nombreuses autres méthodes d'enseignement, mais aussi d'évaluation et d'intégration de la mixité pendant les cours d'ACT notamment ont été testées pendant une vingtaine d'années dans cette zone pilote, ce qui a rendu les années d'enseignement d'Éric très intéressantes et enrichissantes.

En ce qui concerne les conditions générales et quotidiennes que les enfants rencontraient, Éric relate que Vevey est une petite ville faisant environ 2 km de long et de large, il n'y avait pas de problèmes de chemin d'école. Chaque élève habitait relativement proche de l'école et il y avait un bon réseau de bus. À midi, chaque enfant rentrait manger à la maison, il n'y avait

pas de cantine. Concernant le matériel scolaire, bien qu'Éric ait connu l'encrier, dès sa première année d'enseignement, les élèves qui savaient bien écrire utilisaient la plume réservoir après avoir appris à écrire avec un crayon à papier.

Selon Éric, la relation avec les parents d'élèves était obligatoire et importante. Il voyait certains parents deux à trois fois par année et les plus réticents, une fois. C'est une des bases du travail d'enseignant. En plus, la zone pilote de Vevey obligeait les enseignants à voir les parents, car certaines décisions devaient être prises ensemble.

Dans le canton de Vaud, jusque dans les années 60, l'enseignant devait assurer un certain nombre de fonctions dans sa commune, il tenait l'orgue à l'église, il était secrétaire municipal,... Avec l'urbanisation du canton, ces obligations ont disparu, et quand Éric a commencé à enseigner à Vevey en 1974, il n'avait aucune obligation envers la commune si ce n'est enseigner. De plus, aucun logement de fonction ne lui était attribué. Dans les petits villages, certains de ses collègues ont tout de même été engagés à condition qu'ils tiennent la bourse de la commune par exemple.

Parlons un peu d'argent. Le tout premier salaire d'Éric Oguey, à Orbe en 1973 était de 1600 CHF. Il avait vraiment l'impression que c'était un bon salaire, car après quatre ans d'étude sans salaire, se retrouver avec 1600 CHF donnait l'impression que ce n'était pas mal. Il a donc gagné 1600 CHF pendant trois mois, ensuite son salaire a passé à 1800 CHF, puis il a encore augmenté au fil des années. Éric soulève pourtant un point, les enseignants primaires vaudois sont les avant-derniers plus mal payés de Suisse, il ne comprend pas la raison de ces différences intercantionales. Contrairement à ce que certaines personnes peuvent croire, on ne devient pas riche en étant enseignant.

Éric a un caractère "assez rond", il n'a jamais eu de conflits avec ses supérieurs, à l'exception de petits détails peut-être. Il juge ses relations avec ses supérieurs entre "bien" et "très bien".

Éric était un grand voyageur, il profitait de ses grandes vacances pour découvrir l'Europe puis le reste du monde. Pendant ses voyages il faisait énormément de diapositives dont un grand nombre lui servait ensuite dans son enseignement.

En ce qui concerne la proportion d'enseignants masculins et féminins, Éric explique que jusqu'en 6e (11-12 ans), il y a plus de femmes et que dans les plus hauts degrés il y avait plus d'hommes. Selon lui, la proportion de femmes dans les petites classes était plus élevée à l'époque que maintenant. Mais maintenant, il y a moins d'hommes dans les plus hauts degrés qu'auparavant, il y a même moins d'hommes en général.

Finalement, Éric souhaite parler d'une chose qu'il a beaucoup aimée durant toute son activité professionnelle, ce sont les camps. Les écoles de Vevey ont la chance d'avoir un chalet à Château-d'Oex. Les classes de 5e et 6e allaient une année sur deux faire un camp de ski à Château-d'Oex et l'autre année ils se rendaient dans le Jura pour un camp d'étude du milieu parmi les chevaux. Il a toujours aimé faire des camps et se désole que maintenant, de plus en plus de parents soient réticents à envoyer leurs enfants dans les camps. Une autre chose qu'il a beaucoup aimée est l'option science dont il s'est occupé en 7e avec des élèves de 13-14 ans. Pendant ces cours, ils ont construit un moteur électrique avec du matériel très simple tels que des attaches parisiennes, de la ficelle... seuls les aimants étaient fournis pour

que ça tourne. Après quelques semaines, si le moteur fonctionnait, ils le posaient sur un chariot et le faisaient avancer. Ces classes à option lui ont apporté de très bons souvenirs, il n'a pas eu de problèmes de discipline malgré le fait que ce soit souvent des élèves difficiles qui choisissaient cette option, en effet, ils aimaient beaucoup ce qu'ils faisaient et étaient motivés.



Première classe d'Éric Oguey, 6e primaire, Orbe, 1973-1974

Vuignier-Julen Suzanne (* 1952)

Interviewée par Gisi Mélissa

A. Enfance et école obligatoire

Susan Vuignier-Julen est d'origine haut-valaisanne de par sa maman et bernoise de par son papa. Son père travaillant en tant qu'ingénieur agronome à Châteauneuf, elle est née à Conthey. Sa mère quant à elle était expert-comptable. Susan a une sœur, qui est sa cadette de 18 mois.

En ce qui concerne sa formation scolaire, les parents de Suzanne étaient très pointus, car elle sortait d'un milieu suisse allemand. Elle a donc été inscrite à l'école Sainte-Marie des Anges à Sion, qui était une institution semi-privée, afin qu'elle apprenne un français correct. C'est là qu'elle a effectué ses six ans d'école primaire. Ensuite, elle a fait ses trois ans de collège à Sion toujours.

Du temps où Susan allait à l'école, il y avait bien des différences par rapport à aujourd'hui. Tout d'abord, ce n'était pas mixte, les filles et les garçons étaient séparés. C'était aussi beaucoup plus strict, pour la petite anecdote, des petits bouts de papiers journaux déchirés

faisaient office de papier de toilette. Selon Susan, ce n'était pas sévère, c'était tout simplement ordonné. Au niveau des enseignants, chaque classe avait un titulaire et il y avait un professeur de gymnastique pour l'école, ainsi même si le titulaire n'était pas très sportif cela ne portait pas préjudice aux élèves.

L'accent était principalement mis sur l'instruction selon Susan. Il y avait du français, des mathématiques, mais aussi les sciences naturelles dont elle garde un souvenir particulièrement bon du fait que l'enseignante était biologiste et savait transmettre la matière d'une façon particulièrement intéressante. De plus, son père était ingénieur agronome, ce qui la motivait encore plus. Finalement, il y avait aussi la religion. Bien évidemment, les classes étaient composées uniquement de catholique, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.

B. Formation des enseignants

Susan a été voir une conseillère en orientation, car elle ne savait pas vraiment ce qu'elle voulait faire. Cette dernière lui a fait passer un test qui a révélé qu'elle était faite pour l'enseignement.

Selon elle, ce test a permis de confirmer ce qu'elle n'avait pas découvert en elle. Elle a toujours beaucoup aimé s'occuper des enfants, bricoler et jouer à la maîtresse. C'est ainsi qu'elle a décidé de suivre une formation afin de devenir enseignante ACM. Pendant un moment, elle a hésité à suivre une formation d'horticultrice, mais ce métier implique d'être souvent à l'extérieur et Susanne n'avait pas une santé de fer, elle a donc préféré suivre la voix de l'enseignement.

C'est en 6^e primaire que Susan a rencontré l'enseignante qu'elle considérera comme son modèle. Selon elle, cette enseignante était juste envers les élèves et elle savait se remettre en question. 'C'est-à-dire que lorsqu'elle expliquait quelque chose et qu'elle voyait que certains enfants ne comprenaient pas, elle se posait la question « Est-ce que j'ai vraiment été claire ? » et reprenait par un autre biais afin que chaque élève comprenne.

En ce qui concerne l'opinion de ses parents par rapport à cette formation d'enseignante, ils voyaient ça de manière très positive. Ils étaient surtout très contents que leur fille ait trouvé ce qu'elle avait envie de faire. Tout au long de sa formation, ses parents l'ont soutenue et c'est eux qui ont assumé tous les frais de formation et de logement à l'internat. Sa formation ne dura que deux ans, car à cette période il y avait un gros manque d'enseignant. Elle s'est déroulée à Brig, à l'école normale. Selon elle, il y avait beaucoup plus de pratique comparé à aujourd'hui à la HEP.

Tout était fait pour qu'elle soit bien préparée à la fin de sa formation, elle interagissait avec des classes par exemple lorsqu'elle s'est rendu à Oberems, dans le Haut-Valais, où elle s'est retrouvée dans une salle de classe datant de 1600, mais aussi elle suivait aussi des cours pratique dans le cadre de sa formation à l'école normale.

Durant cette formation, on accordait beaucoup d'importance à la maîtrise des techniques et tout comme aujourd'hui, aux buts de chaque activité. L'accent était surtout mis sur la pratique, mais il y avait aussi de la théorie. Par exemple, elle apprenait d'où provenait la laine, quel genre de tissus avions-nous sur nous, etc. ... Pour Susan c'était important d'aller

plus loin, d'approfondir un peu et il y avait une enseignante de <Material Kunde> qui s'occupait de cela justement. Les étudiants avaient aussi la possibilité de visiter des salles de classe modernes afin de voir comment ces dernières étaient agencées.

Pour terminer, Susan garde un souvenir particulièrement agréable du cours de chant. En effet, ils jouaient tous de la flûte douce dans le Haut-Valais. Elle trouvait cela merveilleux d'une part pour les étudiants n'étant pas très doués en chant, ils pouvaient ainsi se rattraper avec la flûte et d'autres parts lorsque tout le monde jouait ensemble cela sonnait magnifiquement bien. Elle garde aussi un bon souvenir du cours de gymnastique avec Elsa Troger qui était une des enseignantes. Elle a même hésité quelque temps à devenir enseignante d'éducation physique à côté du bricolage, mais elle a vite trouvé une place de travail et n'avait pas le courage de se relancer dans une formation.

C. École en tant que champ professionnel

Vu la courte durée de la formation, trois ans de collège à Sion suivi de deux ans à l'école normale à Brig, Susan n'avait pas 20 ans lorsqu'elle a commencé à travailler en tant qu'enseignante. Elle n'a eu aucune difficulté à trouver une place à cause du manque d'enseignant d'une part, mais aussi grâce à la formation de qualité qu'elle avait suivie. Pour commencer, elle trouva une place de travail dans la région de Conthey. Elle se retrouva ensuite à Aven où en hiver, quand il y avait le foehn, le fourneau à mazout refoulait ce qui rendait l'atmosphère intenable. Elle devait donc aller dehors travailler avec les enfants. Elle a ensuite pu changer de classe et a pu choisir elle-même avec l'aide de l'architecte comment elle voulait que cette dernière soit agencée.

En ce qui concerne les moyens d'enseignements, il y avait des techniques imposées pour chaque degré, Susan aimait beaucoup travailler avec ce système, car bien que la technique soit imposée chaque enseignant était libre de faire ce qu'il voulait avec. Ainsi, cela permet de varier. Pour la petite anecdote, Susan a enseigné pendant 17 ans avant de faire une pause pour élever ses enfants et durant ces 17 ans, elle n'a pas fait deux fois le même travail avec ses élèves. Bien que les élèves ne remarquent pas forcément cette variété, c'est stimulant pour l'enseignant, car faire tout le temps la même chose serait trop ennuyeux.

Susan garde le souvenir d'un enfant très appliqué, Hervé, qui, un jour, en machine à coudre, voulait tellement bien faire que l'aiguille lui soit rentrée dans le doigt. Un autre élève vient donc vite avertir Susanne et cette dernière le couche et lui lève les pieds afin qu'il revienne à lui. C'est à ce moment qu'elle s'est rendue compte qu'elle était vraiment rentrée dans le métier.

Pour Susan, le plus important était que les élèves comprennent ce qu'elle attendait d'eux, qu'ils apprennent quelque chose à chaque fois, mais aussi, et surtout qu'ils respectent leur travail, celui des autres et les autres enfants. Par exemple avec la peinture, elle n'achetait jamais toute les couleurs afin d'économiser la couleur. Les élèves devaient faire des mélanges eux-mêmes afin d'obtenir la couleur qu'ils voulaient, il était donc important que les enfants comprennent pourquoi ils devaient faire ces mélanges et ne recevaient pas la couleur déjà toute prête et ils apprenaient ainsi comment obtenir du vert, de l'orange, etc. ... Ceci lui permettait d'entretenir de bonnes relations avec les parents d'élèves qui voyaient que leurs enfants apprenaient beaucoup de chose.

Lorsqu'il voulait peindre à la maison, ils savaient exactement de quoi ils avaient besoin. Aussi, elle accordait beaucoup d'importance au rangement. Il était important pour elle que chaque chose soit bien faite et bien ordonnée. Elle disait toujours à ses élèves : < Si tu ranges comme il faut, tu retrouveras beaucoup plus facilement tes affaires ensuite. >

Susan allait souvent manger chez les parents des élèves du temps où la cantine n'existait pas. Elle donnait environ 10 francs à la maman et ensuite elle mangeait avec eux. Ceci lui a permis de tisser des liens avec les parents, mais aussi avec ses élèves aussi. Par exemple, un de ses anciens élèves est actuellement chef cuisinier et encore aujourd'hui, il l'invite chaque année à manger chez lui.

En ce qui concerne les activités extrascolaires, Susan ne s'en occupait pas vraiment si ce n'est que c'est elle qui s'occupaient des commandes de tous le matériel de travaux manuels pour l'école. Par ailleurs, elle effectuait un gros travail de préparation afin de trouver des bricolages à proposer aux élèves. Elle n'avait donc pas énormément de temps à consacrer à d'autres activités'

En ce qui concerne le salaire, selon Susan c'était très bien rémunéré. En effet, elle a expliqué qu'une fois, elle s'est rendue en France avec une amie et elles ont rencontré des enseignantes là-bas. En discutant avec elles, elles se sont rendues compte à quel point elles avaient un bon salaire en travaillant en Suisse et elles n'ont donc même pas osé parler de leurs conditions. C'est clair qu'elle était moins payée qu'un enseignant titulaire d'une classe, mais c'est normal vu qu'une enseignante ACM ne travaille pas à plein temps.

Avec ces supérieurs ou ses collègues, qui étaient pour la plupart masculins, Susan a toujours eu de très bonnes relations. Elle n'a jamais eu de problèmes. Elle aidait volontiers ses collègues lorsqu'ils lui demandaient conseil et vice versa. De plus, Susan est une personne qui discute beaucoup, quand elle a quelque chose à dire elle met les choses à plat directement, même si tout le monde n'apprécie pas cette manière de faire.

Lorsqu'elle étudiait à l'école normale, Susan travaillait en cabane l'été afin de gagner un peu d'argent. Après sa première année d'enseignement, un hôtelier lui a demandé si elle était d'accord de venir travailler pour lui pendant l'été. Elle a accepté, mais c'était la seule fois, car elle avait déjà beaucoup de choses à préparer et travaillait encore le samedi matin. C'était de longues semaines pour elle.

Pour conclure, Susan a tenu à me parler des promenades d'écoles qui ont été pour elle des événements marquants durant son enseignement. Comme elle était enseignante ACM, elle partait avec une classe, plutôt des petits degrés, en tant qu'accompagnatrice. À l'époque, elle trouvait que c'était bien de partir assez loin, car cela permettait aux enfants de se déplacer. En effet, autrefois, on se déplaçait pour aller travailler, mais les enfants allaient à l'école dans leur village, ils n'avaient donc pas souvent l'occasion de partir en ballade. Aujourd'hui, c'est tout le contraire.

Selon Susan, les enfants passent trop de temps dans les véhicules ou même devant la télévision. Il serait donc plus approprié de les emmener dans la nature avec un bon pique-nique et des jeux.

D. Réflexion personnelle

Lors de cette interview, j'ai appris beaucoup de choses. En effet, j'avais une idée totalement différente de l'école d'autrefois. Je pensais vraiment que l'accent était mis sur la discipline et la religion, que les enseignants étaient beaucoup plus sévères et j'ai découvert en fait que bien que c'était plus strict, c'était beaucoup plus juste. Nous avons souvent cette image de l'enseignant qui tape sur le bout des doigts des élèves avec sa règle, et bien en fait ça n'est pas du tout ça.

De plus, j'ai trouvé très intéressant de voir quelle formation devaient suivre les enseignants autrefois et quelles différences il y a avec la formation actuelle à la HEP. Je pensais que la formation autrefois était beaucoup plus théorique et qu'on accordait peu d'importance à la pratique et j'ai vu que ça n'était pas du tout le cas. Susan a exercé beaucoup de pratique autant avec les élèves directement qu'à l'école par le biais de cours pratiques.

J'ai aussi beaucoup aimé le passage dans lequel elle m'a expliqué qu'elle allait manger chez des élèves à midi. Je trouve ça merveilleux de pouvoir tisser de tel lien avec les familles des élèves. Je me demande si aujourd'hui une telle chose serait envisageable, mais j'ai de la peine à me l'imaginer étant donné qu'aujourd'hui, la plupart des parents d'élèves travaillent à plein temps.

Pour terminer, j'ai trouvé ce travail très intéressant et très enrichissant et je tiens à remercier tout particulièrement Susan Vuignier-Julien qui a bien voulu m'accueillir chez elle et m'accorder du temps afin de répondre à mes quelques questions.

Salamin Madeleine (* 1953)

Interviewée par Vuk Natasa et Pangjaj Bajramj Gentiana

A. Enfance et école obligatoire

1. Veuillez vous présenter brièvement en précisant ces quelques points : Date et lieu de votre naissance, famille d'origine, profession(s) de vos parents, nombre de frères et sœurs / village, région.

La personne que nous avons interviewée s'appelle Salamin Madeleine. Elle est née le 25 janvier 1953. Elle est originaire de Saint-Luc. Sa famille était composée d'un frère et de deux sœurs. C'était la troisième enfant de la famille. Elle a perdu son père il y a seize ans, son frère il y a trois ans puis sa mère quelques mois après.

Son père exerçait la profession de sous-directeur à l'usine de Chippis, aujourd'hui nommée Alcan. Sa mère, elle, était secrétaire. Son frère avait fréquenté l'école hôtelière après la scolarité obligatoire. Une de ses sœurs était nurse et l'autre coiffeuse.

Madame Salamin affirme avoir eu une très belle vie de famille qui lui a permis d'avoir cette immense joie de vivre. C'est d'ailleurs dans la joie de vivre qu'elle est partie de l'enseignement et afin de s'occuper de son petit-fils.

Depuis le début de sa carrière, elle a été enseignante en enfantine, c'est-à-dire pendant 37 ans, au centre scolaire de Randogne. Cependant, pendant quelque temps, elle a été enseignante d'allemand jusqu'en 6^e primaire.

2. Essayez de redevenir un instant l'élève que vous étiez durant votre cursus scolaire... Quel était le point de vue de vos parents concernant la formation scolaire et l'école ?

Lorsqu'elle était écolière, Madeleine était très calme et très disciplinée. Elle dit n'avoir jamais posé de problèmes aux enseignants. Depuis petite, elle son rêve pour sa vie professionnelle était de devenir enseignante. Ses parents l'ont aidé dans ce sens-là. Ils ont laissé la liberté à chacun de leurs enfants de choisir leur carrière et les ont soutenus.

3. Que pourriez-vous nous raconter du temps où vous étiez à l'école obligatoire ?

Du temps où elle allait à l'école obligatoire, elle habitait à Veyras. Le chemin de l'école se faisait à pied. En ce temps, il n'y avait pas beaucoup de circulation alors les enfants ne prenaient pas autant de risques qu'aujourd'hui en allant à pied.

La division des classes était très intéressante. Une classe faisait plusieurs degrés. En effet, une femme enseignait dans une classe regroupant les enfantines et les 1^{ère}, 2^e et 3^e primaires. Son mari, lui, enseignait les 4^{ème}, 5^e et 6^e primaires.

Les matières enseignées étaient surtout le français, puis les mathématiques. Ils avaient également de la géographie et de l'histoire. Madeleine souligne le fait qu'ils n'avaient pas autant de sorties en nature comme aujourd'hui, pour les sciences naturelles.

La journée à l'école devait se passer dans la plus grande discipline possible. L'enseignant était plus sévère que sa femme.

4. À votre avis, sur quels points de leur mission de formation et d'éducation les enseignant(e)s mettaient-ils particulièrement l'accent ?

Les enseignants mettaient beaucoup l'accent sur les mathématiques et le français. Ils insistaient également beaucoup sur le par cœur, par exemple les poésies. Malgré les disciplines qui leur étaient fondamentales, les élèves avaient tout de même du chant. Cela se faisait surtout avec l'enseignant, car il aimait beaucoup tout ce qui touchait à la musique.

Madame Salamin affirme que les élèves étaient très bien éduqués en famille et qu'il n'y avait donc pas besoin de les éduquer à l'école, en contradiction avec le rôle de l'enseignant aujourd'hui. En effet, de nos jours, l'enseignant a également comme rôle d'éduquer, car les bases ne sont pas assez bien faites à la maison.

B. Formation des enseignants

1. Qu'est-ce qui a motivé votre choix de suivre une formation d'enseignant(e) ?

Comment êtes-vous venu(e) à cette idée ?

Madeline voulait être enseignante depuis son enfance. Cette idée s'est de plus en plus développée lors de son école secondaire (cycle d'orientation). En somme, plus elle avançait dans son cursus scolaire, plus cette idée de devenir enseignante grandissait en elle.

2. Connaissiez-vous des cas paradigmatiques, des enseignant(e)s modèles, et si oui, qui étaient-ils/elles et pourquoi, selon vous, l'étaient-ils/elles ?

Un enseignant qu'elle considère comme modèle était un enseignant au cycle. Elle le considère comme étant un modèle, car il était très strict et cela leur permettait de beaucoup apprendre et d'une manière judicieuse. De plus, il avait une grande culture générale et enseignait ainsi différentes choses.

Un autre enseignant du cycle qu'elle considère, cette fois, non comme un modèle positif, mais négatif. Cet enseignant récitait son cours, sans tenter de le rendre interactif, intéressant. De plus, il ne faisait pas la discipline, ce qui empêchait les élèves sérieux et voulant apprendre à progresser dans leur apprentissage.

Un autre enseignant qui l'avait marqué était également un enseignant du cycle. Il l'avait marqué pour les punitions qu'il infligeait aux élèves. Ceux qui étaient punis devaient, par exemple, tendre les bras de côté et porter un dictionnaire dans chaque main. Une autre punition était de frapper les élèves sur le bout des doigts ou de leur tirer les cheveux.

3. Quelle attitude avaient vos parents concernant votre formation au sein d'une école supérieure ou de l'école normale ?

Comme dit plus haut, ses parents la soutenaient entièrement dans son choix. De plus, son père aurait voulu être enseignant, mais ses parents ne l'avaient pas laissé, car il devait travailler pour ramener des sous à la maison. Alors son père était d'autant plus content que sa fille veuille devenir enseignante.

4. Avez-vous reçu l'accord et le soutien ou bien plutôt essuyé un désaccord et rencontré des obstacles de la part de vos parents, des institutions ou d'autres personnes ? Dans quelle mesure la religion ou église a-t-elle joué un rôle pour accéder à cette école supérieure ?

Ses parents ainsi que son entourage l'ont très bien soutenu.

C'était une famille de catholiques. À l'époque, ils devaient aller à la messe le tous les dimanches. Mais quand ils étaient plus grands, Madeleine ainsi que ses frères et sœurs étaient libres de faire leurs choix. Elle souligne également le fait que le curé n'avait plus autant de pouvoir qu'à l'époque de ses parents.

5. Quel genre de formation comme enseignant(e) avez-vous suivie ?

Madame Salamin a tout d'abord fréquenté l'école primaire puis le cycle. Ensuite, elle a été à l'école normale, mais à Fribourg, car en Valais il n'y avait pas une formation spécifique pour l'enseignement en infantine. Quand elle est revenue en Valais, elle n'a reçu le papier attestant qu'elle était enseignante en infantine qu'après cinq années. Elle a donc alors reçu les papiers définitifs du canton du Valais. Cependant, cela n'était pas spécifique à elle. En effet, tous les enseignants ne recevaient leur papier final qu'après cinq ans. Au final, elle a deux papiers attestant de sa profession. Elle explique que cela est aussi dû à une lutte entre les cantons. Elle a aussi dû suivre quelques cours en Valais pour obtenir le papier final. Avec ce papier, elle ne pouvait toutefois enseigner que chez les petits. Elle a également enseigné l'allemand pendant un certain temps par manque de professeurs d'allemand. Pour être apte à donner les cours d'allemand, Madeleine a suivi des cours. Tout au long de sa formation,

elle a également suivi des cours certains mercredi après-midi et des cours d'été, afin de se perfectionner.

6. Qui a dû supporter les frais de scolarité et ceux du logement ?

Ce sont les parents qui ont tout payé. Ils ont également payé les frais de l'internat lorsqu'elle étudiait à Fribourg.

7. Au sein de l'institution de la formation des enseignant(e)s, sur quels points de la formation pédagogique les professeur(e)s accordaient-ils une grande importance ?

Les points importants étaient la pédagogie, la psychologie, la méthodologie (= la didactique), le français et l'allemand. Madeleine avoue avoir du regret à ne pas avoir eu la possibilité d'apprendre l'anglais.

La pratique n'avait pas une grande place dans la formation. Elle a eu deux ou trois stages. De plus, ils n'ont duré qu'une semaine. C'était l'école qui choisissait le lieu de stage.

8. Avez-vous encore des souvenirs particuliers ou peut-être certaines anecdotes du temps de votre formation d'enseignant(e) dont vous aimeriez nous parler ?

Parant de sa période d'internat à Fribourg, Madame Salamin affirme qu'elle s'y sentait à l'aise, que l'ambiance était bonne, mais qu'elle s'ennuyait énormément de sa famille. De plus, ceux habitant à l'internat avaient plus de liens entre eux qu'avec ceux de l'extérieur.

Tout au long de sa formation, Madeleine affirme que ses enseignants ne considéraient pas leurs élèves sous le statut de futurs enseignants, mais plutôt sous le statut d'élèves.

En se souvenant de son stage à Monthey, Madeleine a toujours en tête cette image de 25 élèves assis en rond sur de petits coussins. Ce qui l'avait également marqué est que la maîtresse l'avait laissée enseigner et cela lui avait fait très plaisir.

Une anecdote dont nous a fait part Madame Salamin est un évènement s'étant passé lors de sa première année d'enseignement. Alors qu'elle descendait les escaliers pour aller surveiller la récréation, elle est tombée nez à nez avec l'inspecteur. Celui-ci l'ayant pris pour une élève lui demanda d'apporter des feuilles dans la salle des professeurs. Puis, vers la fin de la récréation, lorsqu'elle est remontée dans la salle des professeurs, l'inspecteur s'est rendu compte qu'elle n'était pas une élève, mais bel et bien une enseignante, malgré son jeune âge et son apparence d'enfant. Ce fut son premier contact avec l'inspecteur.

C. École en tant que champ professionnel

1. Comment se sont passées votre entrée et votre insertion dans la vie professionnelle ? Quelle était la raison qui vous a incitée justement à travailler au sein de cette école ?

Madame Salamin a simplement déposé son curriculum vitae à la commune de Mollens où elle habitait. Le centre scolaire était à Randogne. Elle a été convoquée par le président, car c'est lui qui s'en occupait. Puis, elle a été engagée et elle a commencé à travailler un an après son diplôme, car elle devait s'occuper de son fils. Elle était très heureuse de pouvoir travailler aussi proche de son domicile, d'ailleurs elle y est restée 37 ans.

2. Quelles conditions-cadres dominaient l'enseignement pendant vos premières années d'activité ?

Elle nous confie qu'en réalité il n'y avait pas tellement d'encadrement. Elle était livrée à elle-même avec une classe, sans avoir d'aide particulière. Si elle avait besoin de matériel ou autre chose, elle devait se rendre à la commune. Parfois, l'inspecteur passait. Elle se souvient d'une anecdote révélatrice de son jeune âge. Durant sa première année d'enseignement, alors qu'elle surveillait la récréation, l'inspecteur, qu'elle connaissait de vue, est arrivé vers elle et lui a dit : « Toi, jeune fille, vas amener ces fiches en salle des professeurs. » Elle était tellement jeune, qu'il l'a prise pour une élève.

Elle ne disposait également pas tellement de matériel, elle fabriquait elle-même beaucoup de jeu, notamment en enfantine. Heureusement qu'elle avait appris à fabriquer le matériel nécessaire à Fribourg. Il y avait également une vague ligne d'enseignement, puis avec les années les objectifs se sont clarifiés.

3. Avez-vous des souvenirs particuliers concernant des écoliers (ère)s ?

« J'en ai pleins et plutôt des bons » nous dit-elle sans même attendre la fin de notre question. Nous la sentons très émue, rien qu'en repensant à ses élèves. Cependant, elle se sent incapable d'en sortir un du lot, comme s'ils méritaient tous d'être cités.

4. Qu'est-ce qui était pour vous important dans votre travail pédagogique avec les enfants ?

« La première étape : que les enfants se sentent bien à l'école, qu'ils aient envie de venir en classe, qu'on ait de bonnes relations, les rassurer. Après cela seulement, je peux leur enseigner quelque chose. » Nous dit-elle. Rester calme, parler avec douceur, ne pas s'énerver, c'est la clé pour enseigner selon Madame Salamin. Ainsi, même les plus récalcitrants cèdent, nous confie-t-elle.

5. Quelles conditions générales et quotidiennes rencontraient les enfants à qui vous enseigniez ?

Les enfants venaient à l'école à pieds. Alors qu'aujourd'hui, ils viennent en voiture même s'ils habitent à quelques mètres de l'école. Elle nous explique que les parents sont trop protecteurs de nos jours, mais qu'ils n'ont pas totalement tort, car il arrive beaucoup de malheurs dans notre société.

Il y avait aussi moins de parents divorcés à l'époque, donc moins de problèmes familiaux. Elle nous confie que si les enfants sont plus terribles, plus difficiles de nos jours c'est peut-être à cause du fait que les parents travaillent bien plus, ils n'ont plus le temps d'éduquer leurs enfants.

6. Comment se déroulait la relation avec les parents d'élèves ?

Elle avait de très bonnes relations avec les parents, certainement sentaient-ils l'enseignante joyeuse et bien dans sa peau, comme nous la sentons, alors ils avaient vraiment confiance en elle, en son travail. Elle estime qu'il faut avoir des connaissances en psychologie pour savoir dire les choses avec diplomatie. Ainsi, demandait-elle souvent aux parents : « Qu'est-ce que vous pensez vous, pourquoi votre enfant n'arrive-t-il pas, comment on peut l'aider ? » Elle

essayait d'ouvrir le dialogue avec les parents, de les faire parler surtout qu'ils se sentent écoutés.

7. Quelles obligations extrascolaires deviez-vous assurer ?

Je devais m'occuper de mes enfants. Je n'avais pas d'obligation en matière de politique ou de religion, à part enseigner la religion à l'école.

8. Comment votre logement était-il organisé ?

Nous n'avons pas compris le sens de cette question.

9. Quel était votre salaire ? Estimiez-vous que votre activité professionnelle en tant qu'enseignante était bien rémunérée ?

Elle nous confie que non, elle n'était pas assez rémunérée comparé au travail que ça lui demandait surtout en dehors de l'école.

10. Comment était la relation avec vos supérieurs ?

Il n'y avait pas de directeur pour ce centre scolaire. Les inspecteurs passaient parfois, mais elle a toujours eu de bons rapports.

11. Quelles activités faisiez-vous pendant votre temps libre ? Était-il facile de trouver une autre activité professionnelle ?

Voyager, marcher, mais surtout préparer les cours dès fin juillet, début août. Madame Salamin nous confie qu'elle n'a aucune idée s'il était facile de trouver un autre travail, car à dire vrai, elle n'y a jamais songé.

12. Quelle était la proportion d'enseignants masculins et féminins ?

Il n'y avait qu'un enseignant dans tout le centre. Mais une chose est sûre, il y avait bien plus d'enseignants dans les grands degrés que dans les petits, nous confie-t-elle.

13. Avez-vous encore d'autres souvenirs de votre activité professionnelle dont on n'a pas encore parlé et dont vous aimeriez nous dire quelque chose ?

« Je garde beaucoup de bons souvenirs. Mais pour moi, le plus important est de transmettre aux enfants une certaine joie de vivre, cette force que j'ai en moi. Je restais calme en toute circonstance et j'arrivais à être autoritaire à la fois. Je vous remercie de m'avoir plongé dans de si bon souvenir par le biais de cette interview. »

Conclusion personnelle (Natasa Vuk)

Cette interview m'a été bénéfique afin de me rendre compte des progrès faits en éducation. En effet, par le biais des questions de l'interview, je me suis rendue compte que l'éducation et l'enseignement ont fait de grands progrès. De plus, la formation d'enseignants a évolué. Selon moi, cela optimise les performances des enseignants. C'est en effet par une formation plus poussée que nous apprenons les bases de l'enseignement. La formation nous permet de voir des aspects théoriques pouvant nous être utiles dans notre métier. De plus, nous avons plusieurs semaines de stage, en contradiction à la formation de l'époque de Madame Salamain qui n'avait eu que deux semaines de stage. Cette interview me permet donc de me rendre compte de l'évolution considérable en matière d'éducation.

Roux Alexis (* 1955)

Interviewé par Crettol Daniel & Délèze Christophe

Monsieur Alexis Roux a encore 3 ans à enseigner, et il prendra ensuite une retraite bien méritée à 62 ans. Il a actuellement 57 ans, et est en charge d'une classe de 5e primaire au centre scolaire de Grimisuat. Daniel a eu la chance de l'avoir eu comme enseignant lorsqu'il était en cinquième primaire. En effet, bien que son passage à l'école primaire soit déjà lointain, M. Alexis Roux ne lui évoque que des bons souvenirs. Il n'a pas changé depuis : c'est très chaleureusement et très simplement qu'il nous a reçus dans sa classe et qu'il a bien voulu répondre aux questions de ce questionnaire

A. Enfance et école obligatoire

1.

M. Alexis Roux est né le 30 août 1955 à Grimisuat, dans la maison de ses parents, parce que cela ne se faisait pas encore d'aller faire accoucher les femmes à l'hôpital de Sion. Il est fait partie des bourgeois de Grimisuat. En effet, comme il m'a expliqué, la famille Roux serait venue vers 1700 dans les environs.

Son père était agriculteur de formation (il a fait une école d'agriculture). Il a pratiqué ce métier pendant un certain nombre d'années, pour ensuite faire des cours du soir pour devenir employé de commerce. Ainsi, il a pu tenir la comptabilité d'une entreprise, une quincaillerie, qui existe encore aujourd'hui. Son père a aussi été président de la commune de Grimisuat pendant un certain temps.

M. Alexis Roux a trois sœurs et un frère. Comme il l'a mentionné, les familles nombreuses étaient monnaie courante à l'époque : beaucoup de familles avaient cinq enfants ou plus.

2.

Il se souvient que ses parents l'encourageaient beaucoup et étaient contents qu'il aille à l'école. Les maîtres mots étaient discipline et politesse avant tout. Si les parents apprenaient qu'il avait reçu une punition, il en recevait une en plus des parents. Il arrivait que les parents donnent des punitions corporelles aux enfants, mais cela a vite changé. Les parents étaient contents que leur enfant puisse avoir une formation, contrairement à certains autres parents, qui maugréaient contre l'école, parce qu'elle empêchait les enfants d'aider aux travaux des champs ou des vignes. En effet, à l'époque, lorsqu'il était écolier, l'école ne durait que 6 mois par année, puis sept et demi.

Le temps que les enfants passaient à l'école s'est allongé progressivement au fil du temps. Il se rappelle qu'il y avait trois « écoles primaires » : la petite école, l'école moyenne et l'école primaire. À la « petite école », l'équivalent de l'école enfantine, les enfants apprenaient à lire (les enfants commençaient l'école à six ans).

3.

Il n'était pas rare qu'il y ait 30-35 enfants par classe, et tous les degrés étaient mélangés : les élèves de 5e primaire qui avaient dix ans côtoyaient ceux de 9e primaire qui en avaient quinze. Les plus petits étaient donc souvent maltraités par les plus grands. Une des raisons

pour un tel comportement est certainement que les plus grands s'embêtaient : ils avaient vu quatre fois presque le même programme et donc s'occupaient comme ils le pouvaient.

Il y avait une grande rivalité entre les enfants des villages alentour, comme avec ceux de Champlan ou d'Arbaz, rivalité qui venait du fait qu'il existait une rivalité aussi entre les parents, les adultes des différents villages. Tous les élèves venaient de la région : Il n'y avait que des « Roux », des « Mabillard »... Tous ceux qui ne venaient pas du coin étaient vus comme des étrangers. De la même façon, les protestants étaient regardés de travers, surtout dans les villages.

Jusqu'en cinquième primaire, les classes étaient mixtes. Ensuite, les garçons et les filles étaient séparés pour le reste de leur formation (il y avait, par exemple, le cycle des collines pour les garçons et le cycle de St-Guérin pour les filles). L'école normale aussi n'était pas mixte, à l'époque.

M. Roux n'a pas suivi toute son école primaire à Grimisuat : en effet, les familles qui en avaient les moyens ou l'envie envoyaient leurs enfants dès la 5e primaire à don Bosco, à Sion, parce que l'école de primaire de Grimisuat n'avait, à l'époque, pas une très bonne réputation. Il nous a raconté plusieurs anecdotes dont il se souvient, à propos de son parcours à l'école primaire:

Par exemple, les punitions corporelles étaient monnaie courante : les coups de pieds, les gifles et coups de poing étaient les méthodes d'un enseignant de Don Bosco, à Sion pour faire apprendre aux élèves.

Monsieur Roux se rappelle d'un accident qui s'était passé lorsqu'il était en 5e primaire : les enfants avaient pu descendre depuis Anzère à Ski, pour retourner à Grimisuat. Un enfant s'était cassé la jambe et cassé le fémur.

Il se rappelle d'un enseignant qui n'assumait pas ses soirées arrosées : il arrivait régulièrement qu'il s'endorme pendant la classe ou qu'il rende responsable un grand de faire la discipline, pour qu'il puisse aller faire la sieste. Il se rappelle d'un camarade qui avait copié toutes les réponses du cahier de maths pendant que l'enseignant dormait.

Monsieur Roux se rappelle encore qu'à l'époque, les parents des filles insistaient moins sur leur formation, parce qu'elles étaient destinées à tenir la maison.

4.

Il n'y avait pas encore d'allemand, lorsqu'il était à l'école primaire. Il y avait les maths, le français, la religion où il fallait apprendre par cœur toute une série de questions et de réponses du genre : « qu'est-ce que Dieu ? C'est... »

Il n'y avait presque pas de cours de gym, parce qu'il n'y avait pas de salle de gymnastique à disposition. Certaines écoles en plaine, par contre, disposaient de salles de gym. Les moyens pour l'éducation n'étaient pas les mêmes dans les villages que dans la plaine. Une fois à deux fois par mois, les enfants pouvaient sortir faire de l'exercice. Par exemple s'il neigeait, les enfants pouvaient aller jouer un moment dans la neige.

Les travaux manuels étaient surtout destinés aux filles, qui apprenaient par exemple à tricoter, dans l'optique qu'elles apprennent à tenir correctement un ménage. Les garçons, pendant ce temps, faisaient des maths ou une autre occupation.

B. Formation des enseignants

1.

Après être descendu de Grimisuat à Sion, dès la 5e primaire, M. Alexis Roux a fini l'école primaire à Sion. Il est ensuite allé au Cycle, qui à l'époque durait trois ans. Durant toute sa scolarité, il n'avait jamais songé à faire enseignant.

À la fin du Cycle, les élèves passaient des examens d'entrées dans les métiers qu'ils choisissaient. À l'époque (années 65-70) tous les élèves qui finissaient le Cycle trouvaient du travail sans difficulté. À la fin de la troisième année donc, un de ses professeurs lui a conseillé de faire le test d'entrée de l'école normale. M. Alexis Roux a donc fait le test d'entrée de l'école normale, et aussi un autre test d'entrée pour faire un autre métier. Puisqu'il avait réussi son examen d'entrée, il s'est décidé pour faire l'école normale.

2.

Il se rappelle d'une enseignante qu'il avait eue à l'école primaire de Grimisuat, lorsqu'il avait 9-10 ans, qui l'a particulièrement marqué, parce qu'elle avait le souci de faire apprendre aux enfants d'une manière structurée. Elle emmenait aussi les enfants faire des activités qu'ils ne faisaient pas avec les autres enseignants, comme aller faire du ski dans les bois : (il n'y avait pas encore beaucoup de pistes de ski en montagne) les enfants faisaient la piste eux-mêmes en aplanissant la neige d'un talus avec les skis, puis pouvaient descendre le talus. Cela lui a laissé ce genre de bons souvenirs.

3.

Les parents étaient très contents qu'il fasse l'école normale. Ils étaient contents qu'il fasse une formation. Son père avait dans l'idée que s'il avait fait le collège, il aurait voulu qu'il fasse l'école de gestion de St-Gall. M. Alexis Roux était alors content d'avoir choisi l'école normale...

4.

Monsieur Roux a pu bénéficier du soutien de ses parents et des institutions, lorsqu'il faisait l'école normale. Il se rappelle qu'à l'école normale, la religion était encore assez présente (il y avait des cours de catéchèse), mais les étudiants n'étaient pas obligés d'aller à la messe. Ceci a changé en peu de temps : sa sœur, qui est sept ans plus âgée que lui et qui a aussi fait l'école normale, un peu avant lui, était obligée d'aller à la messe.

5.

Monsieur Roux a suivi la formation classique de l'école normale des garçons (ENG). L'école normale n'était pas mixte, nous a-t-il rappelé.

6.

Les parents ont supporté les frais de scolarité et du logement.

7.

Jusqu'en 4e année de l'école normale, il y avait à peu près les mêmes cours qu'au collège, mis à part que l'accent était mis plus qu'au collège sur les travaux manuels, la pédagogie de la gymnastique et le chant.

À partir de la quatrième année commençaient les cours de psychologie, pédagogie et philosophie. Il y avait aussi des cours sur la gestion des groupes, par exemple comment intégrer un enfant isolé, etc.

Les théories du constructivisme étaient aussi étudiées.

8.

Entre 16 et 17 ans, lorsque Monsieur Roux était à l'internat, en ville, un système d'autogestion était mis en place : les étudiants étaient responsables de leur propre discipline : un comité d'élèves était élu : il y avait par exemple un responsable sports, qui organisait des tournois, un responsable de l'ordre, etc. Par exemple, lorsque des élèves voulaient sortir le soir, ils devaient demander la clef au « chef » du comité des étudiants, et pas au directeur.

Un peu plus tard, lorsque Monsieur Roux avait autour des vingt ans, les étudiants étaient obligés de suivre une formation de moniteurs de colonie, avec d'autres personnes d'autres cantons, qui, eux, venaient de leur bon plaisir. Les organisateurs de cette formation, qui durait une semaine, ont établi les règles suivantes : les repas étaient organisés et ils étaient à disposition des étudiants pour organiser des activités, mais il fallait le leur demander et être motivé à faire l'activité tous ensemble. Les étudiants pouvaient faire ce qu'ils voulaient, mais tous ensemble. Cette liberté a posé problème : tous devaient être d'accord pour faire la même activité. Le premier jour, personne n'a rien organisé, personne n'a rien fait. Le deuxième jour, les tensions étaient telles, que certains étaient prêts à en venir aux mains. Ensuite, le camp a véritablement pu commencer, parce que les participants commençaient à mieux comprendre le fonctionnement des groupes, et ont dû mettre leur égo de côté, pour pouvoir organiser des activités durant la semaine.

Ce camp a été très bénéfique et très instructif pour monsieur Roux, qui a énormément appris en termes de gestion d'un groupe, de vie communautaire et d'intégration dans des groupes sociaux. Cette semaine a été par la suite supprimée du programme de l'école normale.

C. École en tant que champ professionnel

1.

Lorsque Monsieur Roux avait réussi l'école normale, deux postes de libres étaient disponibles à Grimisuat, son village d'origine. Il a donc tout naturellement pu enseigner là-bas avec un de ses collègues, qui venaient aussi du village.

Un nouveau centre scolaire venait d'être construit, il était donc content de commencer dans un établissement neuf. Il y avait aussi, chose très importante, beaucoup de collègues du même âge que lui. Il lui a été très plaisant de travailler avec une bonne équipe de collègues avec une très bonne entente : les relations entre les enseignants dépassaient le cadre professionnel : ce sont devenu plus que des collègues : des amis.

2.

Un nouveau centre scolaire venait d'être construit, lorsque Monsieur Roux a commencé à enseigner.

3.

Il se rappelle de beaucoup d'élèves, les bons à l'école autant que les moins bons ou plus indisciplinés. Il aime les recroiser et discuter avec eux et prendre de leurs nouvelles.

Néanmoins, une année a été particulièrement pénible, avec une classe avec des enfants caractériels qui agissaient en véritable gang. De plus, certains parents soutenaient leur enfant. Depuis, quelque chose a changé : il s'est plus distancié des élèves, nous a-t-il dit.

4.

Les aspects les plus importants sont : le respect, l'esprit de classe, l'esprit de groupe et la solidarité

5.

Les conditions habituelles d'un village, c'est-à-dire que les enfants qui habitent près de l'école viennent à pied et les autres prennent le bus. Il y a beaucoup d'enfants restent manger à midi dans une cantine.

6.

En général, tout s'est bien passé, à part certaines exceptions. Il faut avoir une bonne relation avec les parents, pour pouvoir discuter s'il y a un problème qui survient.

7.

Monsieur Roux a été responsable des enseignants pendant quatre ans, puis est devenu juge de commune.

8.

Le salaire est correct, car cela dépend avec quel autre métier on compare. Beaucoup d'enseignants sont partis faire la formation pour être professeur au Cycle, car il y a un meilleur salaire à la clef.

9.

La relation avec les supérieurs, que ce soit avec l'inspecteur ou le directeur n'a jamais posé problème, grâce à la bonne entente dont nous avons déjà parlé auparavant, entre les enseignants du centre scolaire de Grimisuat. Jusqu'à pas longtemps, il n'y avait pas de directeur : le supérieur était la commission scolaire.

10.

Lorsque monsieur Roux a commencé à enseigner, la proportion d'enseignants masculins et féminins était à peu près égale. Actuellement, au centre scolaire de Grimisuat, il n'y a plus que trois hommes sur vingt-neuf enseignants...

Postface : Biographies

L'acquisition et le développement de compétences professionnelles dans le domaine de l'enseignement sont des processus qui s'étendent sur toute la durée d'une vie professionnelle et qui présupposent une initiation à la pratique et une confrontation avec les pratiques pédagogiques. En particulier dans le cadre de la formation, le contact avec des biographies d'enseignantes et d'enseignants est une ressource pour la formation d'une identité professionnelle par le fait que les savoirs et les visions subjectives sont ainsi transmis aux futures générations. Ainsi, tant les schémas de réflexion, les expériences, les modèles de comportements, somme toute, les pratiques professionnelles sont ainsi mises en valeur.

Ces biographies mettent donc l'individu au centre et retracent l'enracinement de chacune et chacun dans une dialectique entre les particularités et la société. Le poids du contexte social et des déterminismes personnels est bien perceptible. Tous ces textes sont un éclairage précieux pour la recherche sur la profession enseignante. On y perçoit fort bien la force des valeurs fondamentales de la société défendues par les enseignants interviewés, comme celle de la justice ou de la vérité.

A l'analyse, on peut repérer sept stratégies principales qu'ont utilisées la centaine d'enseignants rencontrés respectivement par deux ou trois étudiants. Elles se retrouvent dans l'ouvrage de Amman, Th : *Zur Berufszufriedenheit von Lehrerinnen*, 2004, Bad Heilbrunn, Klinkahrd (*Au sujet de la satisfaction professionnelle des enseignantes*).

- L'amour des enfants comme base pour le choix professionnel
- Les expériences personnelles comme chance pour un développement professionnel
- La diminution progressive de l'idéalisme professionnel
- L'acceptation de ses propres faiblesses et la concentration sur ses forces
- La lutte contre la routine avec le souci constant de la réflexion et de l'action innovantes
- La mise en place de coopérations avec des collègues et l'échange d'expériences
- La cohabitation professionnelle avec une vie privée satisfaisante.

La lecture des biographies présentées ci-devant peut certainement démontrer combien ces stratégies communes à ces personnalités de l'arc alpin sont pertinentes pour notre école valaisanne.

Nous disons merci à toutes les personnes qui ont accepté de jouer le jeu de l'interview avec patience et compétence et aux étudiantes et étudiants qui ont « grandi » dans leur vision au contact des anciens.

Edmund Steiner et Alain Metry, avril 2014